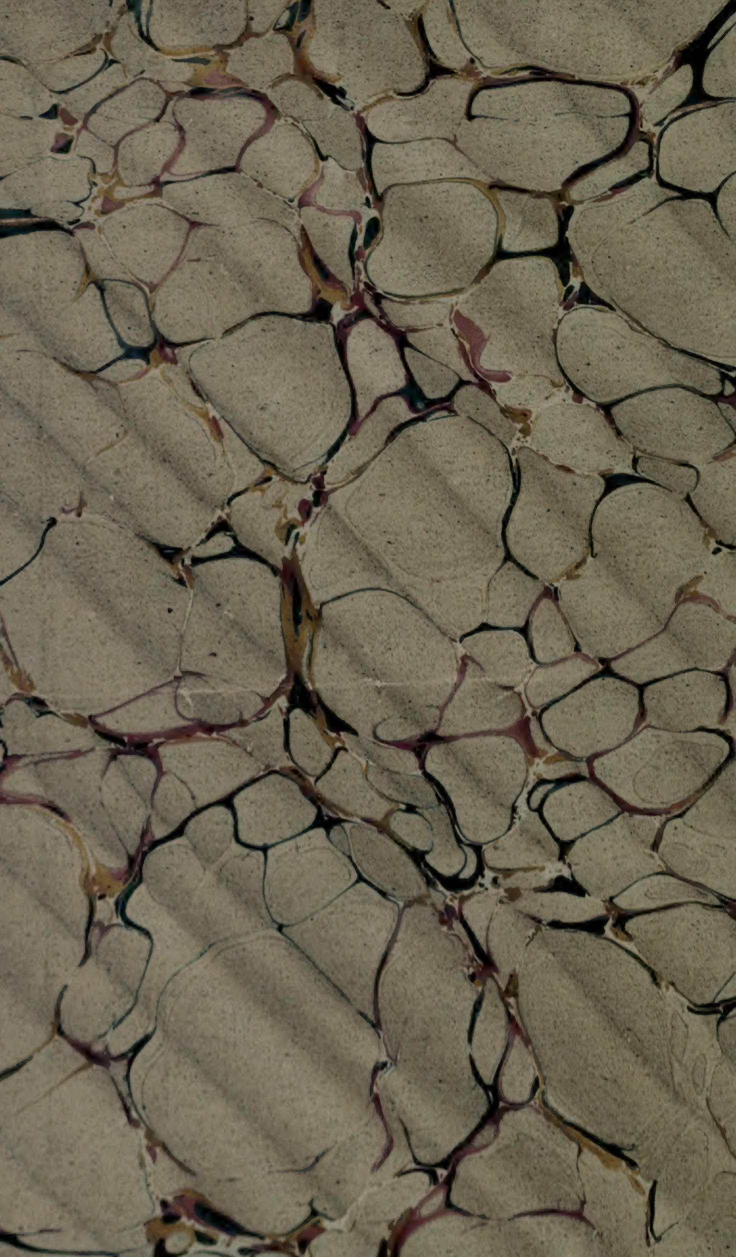

3 1761 06236477 3





M'AME PRÉCIAT

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

Format in-18

ROMAN

MARCELIN GAYARD . . . . 1 vol.

LES OBSÉDÉS. . . . . 1 —

LA PROSCRITE . . . . 1 —

LA FIGURANTE . . . . 1 —

NOUVELLES

L'ÉCOLIÈRE. . . . . 1 vol.

LA BOITE AUX GOSSES . . . . 1 —

Paris. — Imp. L. Pochy, 52, rue du Château. — 1606-12-08.

LÉON FRAPIÉ

M'AME PRÉCIAT



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

M'AME PRÉCIAT

I

LA GARDE-MALADE

Depuis longtemps, m'ame Préciat, j'ai constaté que vous teniez gazette de tous les événements du quartier.

Il faut bien parler, m'avez-vous dit, puisqu'on a une langue, et si l'on parle, il faut bien raconter ce que l'on a vu ou appris à droite et à gauche.

Là-dessus, je vous ai autorisée à me communiquer (tout en époussetant les meubles) vos meilleures observations dont je pourrais, d'aventure, tirer profit pour mes compositions journalistiques.

Eh bien ! depuis cette époque, l'on jurerait

que votre prédilection se porte, à contresens, sur les faits les plus indifférents. Je vous en prie, m'ame Préciat, tâchez de faire un choix intéressant ; ou bien, restez silencieuse, quand vous n'avez récolté que des banalités. Vous venez de bavarder pendant un quart d'heure ; je vais reprendre votre narration phrase par phrase, et je veux que repoussent mes cheveux, si, à un passage quelconque, il y a seulement motif de faire : ah !

Il s'agit de deux enfants : le petit garçon âgé de cinq ans, la fillette âgée de six ans. Leur père, divorcé, les a gardés et s'est remarié. Un an après le second mariage, — l'automne dernier, — voilà qu'il part faire ses vingt-huit jours à cent cinquante lieues de Paris.

Pendant son absence, la seconde femme tombe très gravement malade et une voisine explique aux enfants qu'il faut absolument placer, auprès de leur belle-mère, une personne bien dévouée, bien bonne, qui restera là nuit et jour, sans se coucher, sans guère manger et sans être payée, — parce que le tiroir aux sous ne contient presque plus rien.

La voisine conclut en ces termes :

— Dépêchez-vous, mes mignons, de voir si vous avez une parente, une cousine, une tante, une amie de la famille, qui consentirait à ce dérangement pénible.

Les enfants ont parfaitement compris la situation, à cinq ans l'on a déjà vécu ! Ils ont examiné, dans leur petite tête, ce qu'ils pouvaient avoir de meilleur en fait de relations, et, après mûre réflexion, ils sont sortis, en modeste apparat, nu-tête et se tenant par la main.

Ils avaient une adresse, ils avaient retenu certaines de ces paroles qu'on laisse traîner distraitement devant les moutards. « Ils ont traversé tout Paris en demandant leur chemin de rue en rue. » Pourquoi mettre là une intention, m'ame Préciat ? Ils allaient de l'impasse de Ménilmontant au passage de Grenelle. A qui la faute si ces deux endroits ne se touchent pas ? Et ils ne pouvaient pas prendre un taximètre, pourtant !

Ils sont allés chercher leur propre mère, la première femme du divorcé. Rien de plus naturel, je crois ! « Maman », c'est le bien suprême, c'est le secours supérieur à tout. Que diable !

ces enfants ne pouvaient pas aller chercher Sarah Bernhardt !

Ils seraient partis querir madame Fallières ou la reine d'Espagne, je n'hésiterais pas à faire : ah ! Mais là, vraiment, ils ont agi dans le sens le plus indiqué. La preuve, c'est qu'il n'est rien arrivé de particulier.

Les enfants sont allés chercher leur mère, elle est venue. Il s'agissait de soigner une malade, elle l'a soignée. Et la besogne lui a été facile, oh ! singulièrement : elle savait où se trouvait toute chose dans la maison, — linge, bols, cuillers, pot à tisane, — puisque c'était le logis même habité par elle l'année précédente et quitté sans bagages. (Son conjoint l'avait jetée par la fenêtre, avez-vous inséré dans une digression inutile.)

Avouez-le, m'ame Préciat, jusqu'à présent, il n'y a pas le moindre imprévu dans l'affaire.

La garde-malade bénévole est restée en fonction charitable pendant une semaine entière, puis elle est partie, et — à ce moment-là, je le reconnais, — il aurait pu se produire un petit quelque chose d'intéressant. Elle s'en retournait pour toujours, ses deux enfants ne la rever-

raient plus, ils auraient pu pleurer, s'accrocher à elle avec désespoir. Ce léger incident n'a même pas eu lieu.

Il est juste de dire que la mère a fait tout son possible pour éviter une scène de larmes. Sachant combien les enfants sont peu sensibles à l'éloignement de la personne la plus chère, lorsqu'un jeu attrayant les occupe, elle a pris soin de laisser aux siens, comme distraction, un petit frère du second lit tout à coup montré dans le coin de son tablier bleu.

Les gamins étaient restés pendant huit jours dans la cuisine où leur dortoir se trouvait aménagé sous l'évier. On n'avait reçu personne auprès de la malade, on n'avait donc pas fait de présentation. Mais le neuvième jour, comme on les admettait dans la chambre de la convalescente il fallait bien leur faire faire connaissance avec le nouveau débarqué.

La mère sur le point de partir a simplement utilisé la circonstance, elle a installé le chérubin dans la voiture de la poupée et, sur ses recommandations, les deux gamins ravis se sont mis à le promener doucement autour de la chambre, en chantant : « Dodo, dodo... l'enfant do...,

l'enfant dormira tantôt. » Ainsi, elle a pu les embrasser et filer à l'anglaise sans éveiller leur attention.

Rien là d'extraordinaire encore, m'ame Préciat : elle devait s'en aller, puisqu'elle était venue ! Oserez-vous prétendre le contraire ? Et elle ne tenait pas à s'attarder dans un logis où, d'après vos dires, elle avait éprouvé quelques désagréments, notamment celui de s'en aller par la fenêtre, sans linge, ni meubles.

La malade, guérie, s'est levée et s'est remise au ménage. Après neuf jours de maladie, il n'était que temps...

Hein ? Quoi ?... je croyais que vous parliez, m'ame Préciat.

Puis, le mari est rentré, quand ses vingt-huit jours ont été finis. A la vue du petit frère dans les bras de la fillette il a dit :

— Tiens ! tiens ! Alors tout s'est bien passé en mon absence ? Rien de nouveau ?

On lui a répondu simplement :

— Tout s'est bien passé. Rien de nouveau.

Il était arrivé un dimanche soir, il est re-

tourné travailler à son atelier le lundi matin, et l'on n'a jamais plus parlé de rien que du tran-tran quotidien..

Voilà. Je n'ai rien omis, n'est-ce pas, m'ame Préciat ? Eh bien, je vous certifie qu'avec la meilleure volonté du monde, on ne pourrait pas faire une histoire de votre racontar. Vraiment, — comme dit l'autre, — il n'y a pas de quoi.

Mais je n'aime pas que vous posiez sur moi ce regard large et fixe derrière vos lunettes ; on croirait que vous considérez quelque drame inouï dont le tragique échappe à toute expression verbale. Et, tandis que, la plume à la main, j'attends l'inspiration, pourquoi me soufflez-vous tout bas, comme à un candidat qui néglige le principal de sa thèse : « la mère... la garde-malade !... »

Parbleu ! je vous entends, m'ame Préciat. La garde-malade devait être terriblement fatiguée le jour où elle est partie, mais elle n'a pas dû s'en aller à pied, de l'impasse Ménilmontant au passage de Grenelle, — car le métro donne une communication facile, avec correspondance toutefois.

Je ne peux pas croire qu'elle ait oublié le métro... Je verrais là une preuve d'étourderie assez révélatrice de l'âme du peuple... Oui, tâchez donc de savoir, ça m'intéressera... Au revoir, m'ame Préciat.

II

AUX ENCHÈRES

— Figurez-vous, m'ame Préciat, que j'ai assisté à une vente aux enchères publiques. C'est tout une histoire, et il faut la pincer par le commencement.

Vous saurez donc que Charlot, un bon petit garçon, un peu gauche et timide, fut — à la fin des vacances — placé pour faire les courses chez le grand marchand de porcelaine feu M. Frichticho : cinq francs par mois et les verres cassés. Situation fragile, mais bonne tout de même, si l'on considère que Charlot est l'aîné de cinq enfants et que ses parents sont des journaliers très gênés.

Aussi, pour Charlot, quelle douce émotion, le 31 octobre dernier, où il allait toucher son premier mois d'appointements! Cent sous ! il allait rapporter cent sous ! Quels yeux feraient Lolo, Tonton, Nanette et Mémaine quand il étalerait cette fortune sur la table !

Or, l'après-midi du jour en question, M. Frichticho dit à Charlot :

— Tu vas porter ce superbe pot de porcelaine chez tel client, à telle adresse, tu toucheras quatre francs quatre-vingt-quinze et prends-y garde ! Car si tu laissais choir ce pot, je t'en retiendrais le prix sur tes émoluments, il te resterait un sou à toucher ce soir !

Sans être superstitieux, il faut reconnaître, m'ame Préciat, que les recommandations « de faire bien attention » déterminent infailliblement les catastrophes. Charlot avait trimballé par les rues des quantités de cristaux, en sifflant avec insousciance, le nez en l'air, — cette fois, bien entendu, malgré son regard précautionneux, il mit le pied sur une pelure de reinette grise — couleur du sol, parbleu ! Et patratas ! voilà le pot brisé.

Charlot demeura comme pétrifié, la mort

sur le visage, au milieu du trottoir, dans l'avenue Trudaine, un endroit bien commode pour les accidents, en ce sens que les rassemblements ne gênent pas la circulation.

Les témoins de l'accident s'arrêtent, des curieux approchent, afin de savoir pourquoi les premiers sont là et les exclamations d'usage retentissent :

— Faites chauffer la colle !

— Cassez, brisez, la noix nouvelle !

— Voilà le réparateur et le raccommodeur de porcelaine !

La majorité des badauds se contentent de regarder en connaisseurs. Notamment, un monsieur en redingote d'employé, un autre en veston marron, et un troisième en pardessus, ont l'air de trouver qu'on ne pouvait pas casser mieux ce pot-là.

Si vous aviez été présente, m'ame Préciat, je devine votre réflexion immédiate : voilà un tas d'égoïstes qui ont de l'argent en poche et pas un ne se fouillerait pour tirer de peine ce malheureux gamin.

Vous auriez eu tort, m'ame Préciat, permettez-moi de vous le dire sévèrement. Les gens

ne manquent pas de générosité, ils manquent de présence d'esprit : donner est facile, le difficile c'est de trouver « comment s'y prendre ». On n'ose pas, on a honte, et on laisse échapper l'occasion.

Cette fois, un monsieur ganté, en chapeau haute forme, écarte les spectateurs presque rudement, réunit du pied les débris du pot, et tournant à droite et à gauche un visage pointu, morose, impropre à toute espèce de rire, même au rire amer, il annonce d'une voix nette et brusque de commissaire-priseur :

— Y a marchand à vingt sous ! Allons, messieurs, qui met au-dessus ?

Silence. On se regarde, on regarde le crieur qui reprend avec aigreur :

— Allons, messieurs, nous vendons l'anse du pot, le fond, les parois, les bords, en un seul lot... tous les morceaux sont entiers...

Pour le coup on a saisi.

Voilà *la redingote* qui se penche, examine gravement, compte les morceaux, et posément déclare :

— Vingt-cinq sous.

Le crieur, imperturbable, répète :

— Vingt-cinq sous, qui met au-dessus ?

Le *veston marron* soulève sa casquette cycliste et se gratte le front :

— Trente sous.

Aussitôt *le pardessus* consulte les nuages, comme s'il se demandait : irai-je à la pêche demain ? et il fait :

— Trente-cinq sous.

Gros malin, va ! Un autre tire sa pipe de sa bouche et se retourne comme s'il partait, — pure tactique — c'était pour cracher, il s'essuie la bouche sur sa manche et formule :

— Quarante sous.

Il y a des gens mal élevés partout. Voilà une espèce de jockey anglais, tout rasé, qui se baisse, prend un morceau du pot, le flaire et fait la grimace, en lançant des coups de menton comme s'il voulait s'arracher la tête ; il repose délicatement le tesson, avec cette parole :

— Trois francs, je donnais...

Vous comprenez bien, m'ame Préciat, qu'on n'allait pas laisser l'angliche maître de l'enchère ! Une dame offre vite 3 fr. 25 avec un petit air comme ça : « Le premier qui rit je lui donne une claque. »

— Ne vous fâchez pas, ma bonne dame ! Trois chinquante, riposte, en auvergnat, l'homme à la pipe.

Mais *le veston marron* cligne de l'œil au crieur. Inutile de parler, le crieur connaît le truc, — les habitués de ventes publiques s'expriment par signes.

— Trois francs soixante-quinze, par monsieur.

Attention ! *La redingote* pince les lèvres en se frictionnant les mains et ça veut dire : quatre francs !

On crut bien qu'à cent sous le lot allait être adjugé. Ce fut à cinq francs vingt-cinq — juste à point comme il fallait : quatre francs quatre-vingt-quinze, le prix du vase que Charlot devait rapporter à M. Frichticho et trente centimes pour prendre l'omnibus, vu le temps perdu.

Vous êtes contente de cette heureuse terminaison, m'ame Préciat, mais vous désireriez en savoir un peu plus long. Et le client qui attendait Charlot ? Et l'acquéreur du lot ? Que firent-ils ?

Figurez-vous que Charlot avait cassé le pot juste en face de la maison du client à qui il devait le livrer. Or, ce client étant descendu

voir ce qui se passait sur le trottoir, ce fut lui-même qui mit la dernière enchère et qui devint adjudicataire de son propre pot. De sorte que, les cinq francs vingt-cinq remis à Charlot, il n'eut qu'à monter les morceaux chez lui, au quatrième. Bien le bonjour chez vous, m'ame Préciat !

III

PRÉCOCITÉ

— Entrez, entrez, m'ame Préciat, et laissez un peu votre plumeau tranquille. Quel beau temps ! quel splendide début de printemps ! On a des envies de quitter Paris, on se sent l'âme toute jardinière...

Ah dame oui ! comme vous le dites, Mars est l'époque des premières cultures ; dès le commencement du mois, par exemple, on sème les choux et les pois hâtifs.

C'est aussi le moment de préparer les enfants précoces.

Et pendant que j'y pense, permettez-moi de vous donner une recette qui ne se trouve pas

communément dans les manuels pratiques, ni dans les traités d'économie familiale.

Choisissez un enfant de quatre ans, assez gras, bien frais, blond de préférence ; -- lavez à l'eau tiède, frottez les joues jusqu'au rose vif, saupoudrez çà et là de poudre de riz, aromatisez à l'iris, mettez une bande de flanelle sur la poitrine, ajoutez un bonbon de réglisse dans le coin de la bouche. Aux premiers jours de mars, par un temps clair, vers les neuf heures du matin, déposez à l'école maternelle, recommandez un certain éloignement du feu et de l'humidité.



Comment saura-t-on le résultat ? A quoi reconnaîtra-t-on que la préparation de précocité a bien réussi ?

En écoutant avec attention le baby.

Beaucoup de choses nous sont enseignées par les enfants ; eh bien ! les enfants précoces sont ceux qui, très jeunes, font des réflexions intéressantes, particulièrement neuves et instructives, — ils sont comparables à des plantes hâtives, ils produisent de bonne heure.

***

La semaine dernière, malgré le soleil douteux et la saison peu avancée, grâce à la recette indiquée ci-dessus, on a obtenu un enfant précoce très remarquable, au bout de six jours seulement d'école maternelle.

Ce chérubin a signalé un fait nouveau, jusqu'alors négligé par les naturalistes. Il a découvert, dans les mœurs des oiseaux, une particularité qui va bouleverser des théories en apparence définitives et qui va nécessiter la rectification des livres d'histoire naturelle adoptés par les programmes scolaires.

***

C'était le dernier matin où il a gelé assez fort : la boue, l'humidité avaient disparu de partout. La cour de l'école maternelle était sèche à ne pas trouver de quoi désaltérer une fourmi.

Il n'y avait que le petit coin retiré où fonctionnait l'installation hydraulique d'usage.

Les enfants, réunis en rang devant la façade du préau, marquaient le pas en attendant le signal de la récréation.

Lorsque, tout à coup, s'abattit une volée de moineaux, là-bas, dans le petit coin hydraulique.

Un jeune enfant de quatre ans, assez potelé, — (brun par exception, soyons véridique) — s'adressa aussitôt à l'une des maîtresses :

— Ah ! madame ! tous les petits oiseaux qui vont faire pipi !



Voilà bien un indéniable et très précieux exemple de précocité : un petit enfant a saisi un fait scientifique qui échappait à dix institutrices, toutes plus diplômées les unes que les autres.

Certes le phénomène n'est pas entièrement expliqué, il demande à être complété par des études qui sortent tout à fait du domaine de l'enfance : le phénomène appartient-il à une espèce d'oiseaux seulement ? est-il dû à la saison ? à la région ? Autant de points qui feront l'objet d'investigations approfondies de la part des sociétés savantes.

Une controverse surtout portera sur un point très grave, — parce qu'il touche à la fois à la

science et à la philosophie : *Ce phénomène est-il dû à l'éducation ?* Car vraiment, il ne faut pas nier l'éducation des bêtes. Et en particulier, depuis longtemps on a admis le perfectionnement des animaux qui vivent dans les milieux pédagogiques.

Ne nous faisons pas d'illusions, m'ame Préciat ! Bien des tomes seront écrits sur la question, mais enfin sans le mois de mars et sans le souci des cultures précoces, nous n'aurions pas, une fois de plus, devancé les autres nations dans le champ des découvertes utiles.

IV

UN MALHEUREUX PÈRE

— Les bateaux-mouches ne marchent plus sur la Seine ? Ça ne m'étonne pas, m'ame Préciat ; tous les ans, il y a une interruption plus ou moins longue, au mois d'avril. C'est l'époque des grandes crues : les fleuves, étangs et rivières débordent à l'envi.

Les rives, dangereuses de tout temps pour les marmots, présentent des abîmes plus funestes, en cette saison pluvieuse. Et il faut n'avoir pas d'enfants, pour prétendre qu'un pays sans cours d'eau est inhabitable.

L'eau contient les mystères les plus redou tables et les plus inattendus. Les journaux sont

là pour le prouver. N'avons-nous pas lu cette information récente : « On signale de Perpignan la présence, dans l'étang Saint-Nazaire, d'un crocodile qui aurait été apporté par un vapeur anglais venant d'Afrique. »

Oui, m'ame Préciat, si malgré les conseils de l'expérience, vous allez batifoler au bord de l'eau, — vous ne risquerez pas seulement de glisser dans un remous, mais vous êtes exposée à voir surgir des roseaux quelque vorace amphibie.

Et le dernier courrier d'Afrique nous apporte, — du pays des crocodiles, — un témoignage saisissant des épreuves que le voisinage des cours d'eau peut réserver aux malheureux parents.



Un industriel de Perpignan (justement !), M. Hilarion Tablasson, était allé s'établir en Égypte avec sa femme et ses deux fils : Gaëtan, âgé de dix ans, et Bernard, âgé de douze ans.

Hilarion était un excellent homme, de mœurs

tellement douces, que la pêche à la ligne constituait son plaisir favori.

Mais ses enfants le rendaient très malheureux.

Avant son mariage, il avait entendu dire par tout le monde et il avait répété lui-même cette vérité : « du jour où l'on a des enfants, les soucis commencent ! plus de tranquillité ! »

Il se maria, et — à la naissance de ses enfants, — alors que les autres hommes deviennent *pères* tout bonnement, lui, il devint *malheureux père* aussitôt, et pour toujours.

La cause de cet état persécuté était un sentiment profond des tracas que commande la paternité.

Il obéissait à la nécessité : — ayant des enfants, il devait plier sous le faix des ennuis.

Quand on s'enquérait de sa santé, de ses affaires, de n'importe quoi, il soupirait toujours avec accablement :

— Ah! si vous saviez quels soucis donnent les enfants !

Il était gros et fort, avec un visage coloré et une physionomie très jeune, mais il se tenait un peu voûté, les yeux las, les moustaches tomban-

tes. Les voisins, très sincèrement, le désignaient sous ce seul nom : le malheureux père.

Deux fois par jour, en le voyant passer dans la rue, les gens hochaient la tête et disaient avec recueillement :

— Voilà le malheureux père qui va prendre son apéritif.

Sa femme travaillait beaucoup et faisait marcher la maison, avec l'aide des deux enfants qui étaient assez pâlots et chétifs.

Lui, Hilarion, il passait presque tout son temps, la ligne à la main, au bord du Nil poissonneux : « qu'est-ce que vous voulez ? avec le souci des enfants... »

***

Voici ce qui est arrivé la semaine dernière.

Le lundi matin, le petit Gaétan fut emmené à la pêche par son père, en récompense de ce qu'il avait gagné beaucoup de bons points à l'école, de ce qu'il avait aidé la bonne à mettre le vin en bouteilles et de ce qu'il avait sagement employé à l'achat d'un paquet de tabac pour

la pipe paternelle les sous donnés par les amis de la famille.

Le petit garçon portait les cannes à pêche, le sac à ustensiles, le seau d'amorce, la truelle pour prendre de la terre, le filet à poissons, le parasol, les blouses qu'on enfile pour ne pas se salir, l'épuisette, le panier à provisions et le pliant pour asseoir son père.

Le malheureux père ne portait rien du tout, et il trouvait que son fils marchait vite, sans égards

Ils arrivèrent au bord de l'eau, à l'endroit où le malheureux père avait l'habitude de pêcher ; ils allaient s'installer, quand — juste à la bonne place — ils aperçurent un énorme crocodile qui somnolait à fleur d'eau.

Afin de le faire partir, le malheureux père ramassa une lourde pierre, il la jeta de toutes ses forces sur la tête du monstre et le choc rappela au petit garçon le bruit d'une claque de grande marque.

Cette attaque retentissante rendit furieux le crocodile ; au lieu de s'enfuir, il escalada la berge.

Aussitôt, le malheureux père regarda son fils et comprit que ce dernier, — embarrassé des lignes,

du sac, du seau, de la truelle, de l'épuisette, du parasol, des blouses, du filet, du panier, du pliant, — ne pourrait pas facilement prendre sa défense.

Alors il courut et se réfugia sur un arbre voisin.

Le crocodile ne se découragea pas pour si peu : — il mangea le petit garçon, et il eut soin de rester là, menaçant, obstiné.

Le malheureux père attendit que l'animal fût assoupi par la digestion. Le moment venu, avec mille précautions, il descendit de l'arbre et fila vite à la maison, pour changer de flanelle, car la peur l'avait inondé d'une sueur froide.

Puis, il pensa à ses ustensiles de pêche qui étaient restés sur la berge et que le crocodile n'avait pas mangés.

Alors, dans son inquiétude, —il risqua le coup : il envoya son autre fils les chercher.

V

LE CADEAU

— Votre remarque est très juste, m'ame Préciat : mai et juin, les deux mois fleuris, dotent d'une joie toute spéciale les jeunes enfants de nos écoles : c'est l'époque de l'année où l'on apporte des bouquets à Madame ou à Mademoiselle.

A ce propos, vous désirez élucider une grave question :

« Est-il permis ou défendu, par les règlements et par les convenances, d'apporter « quelque chose » aux institutrices ?

Je ne pose pas avec vous, m'ame Préciat, je vous répondrai donc franchement que l'on n'a

jamais su au juste. Par exemple, est-il séant d'envoyer à Mademoiselle une bouteille de vieux marc pour se remettre la gorge ? Le cas est controversé au lavoir, et le doute subsiste, malgré plusieurs arrêts rendus à grands cris et à grands coups de battoirs.

Mais, il y a exception pour les fleurs : on sait qu'il est toujours permis d'en offrir.

Et il n'est pas d'école si déshéritée que des petites mains n'y brandissent des gerbes éclatantes, de la Pentecôte à la Saint-Pierre. Bien mieux : la population scolaire la plus humble se montre, proportionnellement, la plus donnante.

Ce sont surtout les petits de la Maternelle qui tourmentent leur mère :

— Moi aussi, je veux porter une fleur à Mademoiselle, comme Lolo et comme Totor.

***

D'une manière générale, les enfants aiment donner ; cet acte — comme de sourire — fait partie de leurs impulsions directes.

Et cet acte les grandit, il affirme leur personnalité.

— Je *donne*, donc « je ne compte pas pour du beurre » dans la société, je suis un personnage.

Or, présenter des fleurs séduit l'enfant par-dessus tout, parce que cela exige un apparat spécial, et cela vous confère la supériorité du luxe, du goût artistique.

On ne porte pas une fleur comme on porte un objet commun : une certaine solennité s'impose. On ne donne pas une rose comme un sou, un bon point ou un bout de crayon : l'on offre, l'on prend une intonation dosée, l'on emploie des mots inusités.

La présentation d'une fleur vous distingue des camarades sur le moment et pour toute la journée : la fleur donnée reste sur le bureau, exposée aux regards, et toute la journée vous êtes « celui qui l'a apportée ».

Et il faut voir les yeux d'envie des camarades et le murmure de gloire qui accompagnent l'arrivant porteur d'un bouquet.

Bien entendu, les institutrices, toujours prêtes à accroître le bonheur de leur petit monde, exagèrent les signes de satisfaction.

Si les parents savaient, disent-elles bonne-

ment, ils enverraient des fleurs, non pour nous faire plaisir, mais pour la joie immense que ce cadeau procure aux enfants.

C'est au point que le plus gourmand n'accepterait pas de changer la gerbe qu'il apporte contre la plus tentante friandise.

Et le petit malheureux qui n'a jamais eu un sou, qui rêve d'avoir un sou comme on rêve de féeries inimaginables, demandez-lui ce qu'il ferait si ce miracle arrivait, qu'il devînt riche d'un décime ? Infailliblement, au mois de juin, il vous répondra :

— J'achèterais un bouquet à Mademoiselle.

***

Or, la semaine dernière, à notre vieille école maternelle de la rue des Plâtriers, Mademoiselle constatait que, ce printemps-ci, Tricot était bien pâlot, bien dolent, et bien vieux pour ses six ans.

Parbleu, Tricot restait, comme auparavant, le plus misérable, le plus déguenillé des enfants de l'école, mais le mal s'aggravait de ce qu'il semblait avoir conscience de son état lamen-

table. Alors c'était la fin de tout : éprouver le même vide douloureux dans l'âme, que dans l'estomac affamé ! On aurait dit que Tricot ne se trouvait plus de personnalité, ne se sentait plus de motif de vivre.

Il fallait le remonter, il fallait inventer quelque chose de solide et d'éclatant qui rehaussât Tricot à ses propres yeux et lui rendît confiance en lui-même. Ce petit meurt-de-faim, il fallait imaginer un remède mirifique qui lui fît encore plus de bien qu'une bonne soupe.

Par chance, Tricot arrive toujours le premier à l'école, pour différents motifs, et entre autres pour celui-ci (excusez-le, m'ame Préciat), « que, chez lui, il y a trop de puces ».

En conséquence, un matin, Mademoiselle s'est arrangée pour arriver de bonne heure aussi, avant les autres maîtresses et avec une rose à la main. Dans le préau, elle a dit à Tricot :

— Tu vois cette fleur, personne ne me l'a donnée (en effet, il n'y a encore là aucun camarade), prends-la et tout à l'heure, quand nous serons rentrés dans la classe, en présence de tous, c'est toi qui vas me l'offrir.

Ah ! m'ame Préciat, quel événement! Tricot commence par cacher sa rose sous son tablier et part se retirer dans un coin, à l'abri des bousculades ; puis, dans la classe, il laisse asseoir tout le monde et, de la porte, il s'avance à pas comptés, la main haute, dans l'espace libre entre les deux rangées de tables.

Et quand vous auriez vu un chambellan apporter un plateau d'argent au tsar de toutes les Russies, un grand d'Espagne s'avancer à la cour, ou bien un ministre de la guerre décorer un drapeau devant cent mille hommes, vous n'avez pas vu de solennité comparable à celle de la présentation de la rose par Tricot !

Et l'attitude de la foule ! les camarades qui connaissent Tricot, qui savent sa situation économique et sa valeur sociale : quel étonnement et aussi quelle admiration ! quelle ovation de célébrité !

Mais la personne la plus étonnée de toutes à la vue de la magnifique rose, la personne extraordinairement surprise, ravie, béante, effarée, frappée au cœur — la personne qui ne se serait jamais attendue à voir cette rose devant

ses yeux, vous ne savez pas qui, m'ame Préciat? C'est Mademoiselle, parbleu! On ne s'attend jamais à un cadeau, voyons!

Elle regarde Tricot comme si elle ne le reconnaissait pas, elle n'ose pas croire que cette superbe fleur est pour elle. Elle s'exclame :

— Comment, c'est toi, Tricot! et c'est pour moi ?

Elle hésite à avancer la main, vraiment c'est trop beau. Tricot est obligé de lui affirmer royalement :

— Vous pouvez la prendre, c'est moi qui vous la donne.

***

Les élèves sortent dans la cour pour la récréation.

Mais, de même que l'émotion empêche de manger, elle empêche aussi de jouer. Tricot ne peut pas jouer, il est trop émotionné. D'ailleurs, on ne peut pas s'amuser tout le temps, dans la vie, que diable! On a ses préoccupations. Tricot, lui, est très absorbé : ne doit-il pas revivre l'instant ineffable ? ne doit-il pas

se pénétrer de la réalité, digérer sa gloire et s'habituer à cette idée qu'il a offert une fleur à Mademoiselle !

Et enfin, on ne peut pas se commettre avec n'importe qui. Il s'isole dans un angle de la cour, près du marronnier, et à bonne distance, il contemple Mademoiselle, décorée de *sa* rose, à lui, Tricot.

Par moments, son front altier se tourne offusqué ; ces sales gamins, autour de lui, sont bien importuns, avec leurs cris disgracieux et leur agitation grossière...

VI

L'AMBITIEUX

— Je ne plaisante pas, m'ame Préciat, « *le choix d'une carrière* » est la chose du monde la plus grave, — et puis l'ensemble de ces mots constitue un beau titre pour des livres, des articles, des réclames.

Toutefois, je ne crois pas que les enfants pauvres doivent faire choix d'une carrière avant l'âge de deux ans.

Et cela me rappelle que j'ai mis de côté, tout exprès pour vous, une petite histoire d'école.

La semaine dernière, on avait gardé les enfants dans le préau, pendant la récréation,

parce que le plein soleil de juillet brûlait la cour de l'école.

Mademoiselle, — la maîtresse de la classe des moyens, — était chargée de la surveillance générale. Elle commença par remettre les tout petits aux soins de la femme de service, dans un coin abrité de la bousculade, puis ayant réuni les autres élèves au milieu du préau, elle lança une proclamation :

— Mes enfants, un certain nombre d'entre vous vont avoir cinq ans, les plus jeunes ont déjà trois ans, il est temps de choisir votre future profession. Vous ne comprenez pas? Eh bien, plus simplement, chacun va dire « ce qu'il veut être ». On ne saurait trop tôt penser à l'avenir, il ne faut pas se laisser prendre au dépourvu ! Car enfin, aujourd'hui vous êtes à l'école maternelle, mais demain... (une voix : C'est dimanche !) justement, demain c'est dimanche, vous voyez comme les choses arrivent. Demain vous ne serez pas là ! Donc, tout de suite, tout de suite, il faut faire votre choix.

Aussitôt retentit une formidable explosion de cris divers.

Or, Mademoiselle savait que le mouvement

figure comme partie essentielle dans l'art d'amuser les foules.

Les différentes attitudes des enfants lui donnèrent un prétexte à mouvement.

— Nous allons former trois groupes, dit-elle : celui des emballés, puis celui des réfléchis, puis celui des raisonnants. Près du lavabo, j'enverrai d'abord ceux d'entre vous qui ont déjà pensé à l'avenir et, la main en l'air, peuvent dire immédiatement ce qu'ils veulent être. Ensuite, près du pilier, je placerai ceux qui auront eu besoin de réfléchir, un doigt sur le nez. Et enfin, près du calorifère, je rangerai ceux qui voudront expliquer le motif de leur choix, en se grattant l'oreille.

Instantanément, la division de la foule en trois catégories s'opéra et fut visible : mains en l'air, doigts au nez, ongles à l'oreille. Mademoiselle n'eut plus qu'à appeler les élèves, un par un, avec lenteur, pour faire durer le plaisir, chacun étant intéressé par son propre déplacement, puis par le déplacement des autres.

Le groupe des emballés fut le plus nombreux ; tout un lot de garçons, sans chercher, voulaient

être conducteurs d'automobiles, et tout un lot de filles voulaient être cochères ; un bon nombre de résolus aussi prétendaient être soldats, pâtissiers ou épicières, sans la moindre hésitation.

Dans le groupe des réfléchis prirent place : les tondeurs de chiens, les garçons de café, les marchandes de cerises, les peintres, les chanteuses.

Le groupe des raisonnants ne compta que peu d'unités. On écouta avec curiosité.

— Moi, je veux être maîtresse d'école pour avoir la craie du tableau noir et me faire de la poudre de riz.

— Moi, je veux être facteur, parce que papa est fatigué de s'asseoir au bureau.

— Moi, je veux être maman, mais par exemple avec les oreilles sourdes !

— Moi, je veux être pompier, pour avoir des musiciens à mon enterrement.

— Moi, je veux être femme de ménage chez moi, parce que maman est toujours chez les autres.

— Moi, je veux être boulangère, pour *en donner* tout de même à ceux qui n'ont pas de sous.

***

Cependant Mademoiselle avait remarqué un des grands, nommé Bagu, qui, depuis le commencement, faisait des efforts pour parler et n'y arrivait pas. On avait pu croire, à deux ou trois reprises, que sa voix allait sortir, et rien n'était venu. De toute évidence, ce qu'il avait à dire était tellement énorme que ça ne passait pas. Parbleu, m'ame Préciat ! Bagu était un ambitieux craintif, l'ambitieux qui a la notion de l'impossible, qui se rend compte du peu de chance de ses calculs, — l'imaginatif qui s'effraye de sa propre convoitise.

Il allait rester le seul à n'avoir pas répondu. Mademoiselle ne possédait aucun renseignement sur lui ; fort intriguée, elle interrogea, au passage, sa collègue de la classe des grands.

— D'où sort donc votre Bagu, si blême, si étiolé ?

La collègue eut un geste d'apitoiement :

— Ses parents sont concierges au 97 de la rue des Plâtriers, cette maison si misérable, où les logements de cent vingt francs par an ne reçoivent ni air, ni lumière, même au cinquième étage.

Entre parenthèse, vous imaginez, m'ame Préciat, quelle fosse méphitique et sépulcrale doit être la loge des portiers !

Alors Mademoiselle interpella Bagu :

— Eh bien, voyons, toi, le dernier, qu'est-ce que tu veux être ?

Bagu bégaya :

— Je voudrais... je voudrais...

Les autres avaient tous dit : « Je veux », mais lui, il exprimait seulement un vœu.

***

Et malgré cela, il s'arrêta, il regardait les camarades avec une inquiétude navrée, jamais il ne pourrait dire son ambition tout haut ; sûrement son désir provoquerait un haro formidable, on allait protester à coups de moqueries, on allait d'avance lui arracher cruellement le moindre espoir.

Et pourtant on voyait chez Bagu un désir immense, un désir de tout son être ; c'était comme une aspiration de sa substance même vers la vie, vers l'indispensable et le meilleur de la vie ; il allongeait le cou, levait les yeux

agrandis, ouvrait le bec, cherchait à s'envoler, à s'évader. De ses joues creuses et décolorées montait, montait, montait un éperdu souhait.

Finalement, devant cet assoiffement et cette impossibilité d'expression, Mademoiselle décida :

— Tu vas me dire tout bas, à l'oreille, ce que tu voudrais être.

Mademoiselle se baissa ; elle entendit vraiment le pauvre petit cœur de Bagu qui battait à coups haletants, et l'avide enfant exhala :

— *Quand je serai grand, je voudrais être locataire !*

VII

LA COLONIE SCOLAIRE

— Certainement, m'ame Préciat, les colonies de vacances régénèrent nos petits Parisiens déshérités, qui manquent d'air, de lumière, de nourriture. Pensez donc ! un mois en pleine campagne et à l'époque des fruits, des récoltes !

Justement j'ai connu un petit faubourien qui n'avait jamais franchi les fortifications. Je vous raconterai son retour à Paris, mais auparavant je vous lirai cette lettre qu'il a écrite, de la colonie, à une petite amie.

« Ma chère Phonsine,

» Je sais maintenant ce que c'est que la campagne : c'est des rues où il n'y a pas de maisons,

pas de ruisseaux pour barboter, pas de sergents de ville et pas de trottoirs pour ramasser des bouts de cigarette. On n'a mis là dedans que de l'herbe et des arbres.

» Tu vois une espèce de marronnier, tu lances une pierre. Au lieu de marrons, qu'est-ce qu'il tombe ? Des pommes. Tu te les enfonces.

» Un peu plus loin, tu en vois un autre. Tu n'as pas de pierres; vivement tu défais ton soulier. Qu'est-ce qu'il tombe ? Des poires. Tu te les enfonces.

» Tout de même on trouve quelques maisons dans un endroit appelé le village. Le local de la colonie est grand, tellement que chacun a un lit pour soi tout seul ! Et nous sommes trente ! Tu piges ! On n'a jamais vu ça, un lit par personne ! Alors, tout seul, dans des vrais draps, même pas de punaises, tu ne peux pas dormir.

» Et aussi chacun a une cuvette pour se débarbouiller et de l'eau tant qu'on veut. Dame ! il n'y a pas besoin de la chercher dans la cour, pour la monter au cinquième, comme chez nous. Alors, ma vieille, devant une pareille occasion, je me suis lavé jusque les cheveux. Tu parles que ça a fait de l'eau noire la première fois !

» Avant de prendre le chemin de fer à Paris, on nous a recommandé d'être bien corrects, et on nous a expliqué que ça consiste à parler le moins possible, parce qu'on a la voix râpeuse et qu'on traîne les mots, et ça consiste aussi à ne pas remonter les épaules en avançant le menton, comme si on voulait déménager les gens.

» Alors, dans le train, avec Patureau, on s'est appris à être correct. Lui, censément, était un monsieur qui visitait la colonie, il m'interrogeait. Moi, je ne répondais pas, mais je guignais de côté, un doigt dans le nez, une main dans la poche. Ce que j'avais l'air comme il faut !

» Quand on est arrivé le soir à la colonie, des bonnes femmes nous attendaient, qui avaient fait la cuisine. V'là qu'elles ont levé les bras en l'air :

» — Ah ! mon Dieu, qu'ils sont maigres ! On va bien vite vous rassasier, mes enfants.

» On s'est regardé avec Patureau, comme deux tours Eiffel. Mince d'ouvrage pour nous rassasier ! V'là sept ans qu'on n'a pas arrêté d'avoir faim, — depuis qu'on est né, seulement.

» A table on nous a servi de la soupe et du bœuf. On nous a demandé :

» — En voulez-vous encore ?

» On n'a pas répondu, on est resté correct, en guignant de côté, pour signifier : « Approche-le un peu ton bœuf, tu vas voir ce qu'on va y mettre. » On nous en a redonné, on se l'est enfoncé. Une troisième portion est arrivée, on se l'est encore enfoncée.

» Puis on s'est enfoncé tous les légumes, tout le pain, le fromage, les pots de confitures, les cornichons, tout ce qu'il y avait dans la maison. Et on restait encore, à guetter de côté, corrects, avec les dents toutes prêtes. Il a fallu que les bonnes femmes nous disent de quitter la table, et elles nous regardaient d'un air effrayé, et elles n'ont plus parlé de nous rassasier.

» La dame du château nous a invités à visiter son jardin. Voilà qu'elle reste à peu près cinq minutes à causer, en arrière, avec les deux maîtres qui nous conduisaient. Puis elle arrive en leur disant :

» — Vous allez admirer nos pêches, j'en ai plus de cinq cents.

» Mais elle tombe à genoux sur le gazon, en faisant : « Ah ! » Il n'en restait plus une, on se les était toutes enfoncées, et on se tenait cor-

rects, un doigt dans le nez, une main dans la poche, les yeux en coulisse. Et pas un noyau par terre, on se les était enfoncés aussi, c'étaient des petits. Dame ! tu sais, à Paris on n'a choisi que les bien élevés pour aller à la colonie.

» On a fini tout de même par se rembourrer le mannequin. Avec Patureau, nous commençons à ne plus pouvoir remuer dans notre veste, qui était bien trop large en partant.

» Je te salue, ma vieille.

Signé : POLYTE. »

***

Au retour à Paris, figurez-vous, m'ame Préciat, que les parents se tenaient à la gare pour reprendre leur progéniture.

Le père de Polyte, un veuf, attendait avec ses quatre autres marmots. On lui amène son aîné, le colon.

— Je ne connais pas cet enfant-là, déclare-t-il.

— Monsieur, je vous affirme, dit le maître...

— Mais non, fait le père, je vous ai confié un enfant tout délicat et mignon, je ne veux pas de cet affreux bouffi. (*S'adressant d'un ton mena-*

çant à ses quatre mioches.) Est-ce que vous reconnaissez votre frère ?

Les quatre marmots ensemble :

— Oh ! non, c'est pas celui-là, notre frère.

Polyte avec conviction :

— Mais si, papa, c'est bien moi, je suis bien Polyte.

Le père, intraitable :

— Mon petit, tu n'es pas mon Polyte à moi. (*S'adressant au maître.*) Si vous avez perdu le mien, dites-le plutôt. Je veux bien ne pas réclamer, parce que je ne suis pas à ça près. Mais je n'en veux pas un autre à la place ; il n'a seulement pas les cheveux de la même couleur !

Polyte insistant :

— Mais si, papa, je t'assure...

Le père, outré :

— Encore ! il m'appelle papa ! vouloir s'introduire frauduleusement dans une respectable famille ! Pour le coup, je me fâche. V'lan !

Il lance un coup de pied, et reprend avec calme :

— Là ! encore une preuve ! je viens de te botter le derrière et je ne t'ai pas reconnu. Il n'y a jamais eu de derrière pareil dans notre famille.

Et pourtant ma botte n'a pas changé, elle agit en aveugle, et ne se laisse pas influencer. Eh bien, non ! elle n'a pas retrouvé son habitude.

Le père à Polyte est parti. Le maître à Polyte est parti.

Polyte est resté tout seul, sur le trottoir, devant la gare, un doigt dans le nez, une main dans la poche, correct.

La nuit, un agent s'est approché :

Comment t'appelles-tu ?

Je sais pas.

— Où demeures-tu ?

— Je sais pas.

— Oh ! oh ! c'est du vagabondage ! En route, mon bonhomme.

Et personne n'a plus entendu parler de Polyte, le petit colon.

VIII

LA BOITE AUX GOSSES [1]

— Je suis allé aux renseignements, m'ame Préciat.

La Boîte aux Gosses existe réellement dans le faubourg Saint-Antoine, c'est une immense maison ouvrière, ainsi désignée dans le quartier parce que les marmots pullulent du haut en bas, éparpillés dans toutes les chambres, dans tous les coins, recoins, placards et buffets, et sur toutes les marches d'escalier.

Les logements ne comportent qu'une pièce et un petit boyau de cuisine ; à chaque étage,

1. Voir *Marcelin Gayard*, roman.

ils s'alignent le long d'un interminable couloir, numérotés comme les cabines d'un établissement de bains.

Les gamins, avec du charbon et de la craie, ont illustré les murs et les portes de croquis effrontés ; le carrelage des paliers est creusé de trous pour les nécessités du jeu de billes.

Dans l'escalier, la vieille graisse, le hareng et l'oignon obtiennent de se faire sentir très passablement, du matin au soir, malgré les commodités qui luttent et ne cèdent jamais leurs droits.

Quand il pleut et que la marmaille ne peut pas sortir, les piaulements enfantins répercutés de chambre en chambre, d'étage en étage, les vociférations des grandes personnes, le claquement des portes et des derrières, la dégringolade des marches, la danse des vaisselles et des chaises, le pilonnage des galoches, s'harmonisent en un ronflement de salle de machines, en une rumeur de gare ou de marché à la criée.

Parfois aussi, la Boîte aux Gosses résonne d'un vacarme de fête foraine. Aucune imitation n'y manque : rien n'est omis de ce qui peut rappeler le roulement profond de la grosse caisse, les mugissements des cuivres, les sifflements des

moteurs à vapeur et la trépidation des manèges. Les gamins, au nombre de trente ou quarante, jouent au chemin de fer; ils courent à la queue-leu-leu le long des étages et des couloirs, en un convoi interminable qui monte et descend, paraît, disparaît et reparaît sur les paliers, dans les piétinements, les chants, les éclats de voix les plus stridents. Le marchand de vin d'en bas, pris de frénésie, frappe avec violence sur les bondes de ses tonneaux vides. Les vingt machines à coudre de la maison se livrent à un match vertigineux.

L'ivrogne du sixième casse ses derniers poêlons et justement le médecin qui apporte les petits frères et les petites sœurs arrive toujours dans ces moments-là. Il s'enferme dans un logement, où il provoque d'affreux hurlements de cannibales, — sans doute a-t-il toutes les peines du monde à empêcher le dévorement du chérubin qui est dans sa poche.

Lorsque le temps est beau, actuellement par exemple, on joue dans la cour.

La semaine dernière, avec des planches, des briques, des pierres, les grands, âgés de six à dix ans, ont construit une cabane à enfants. Ils

ont fait une litière de paille, de papiers et de chiffons, puis là-dessus ils ont mis grouiller, à quatre pattes et tout nus, une vingtaine de petits ne marchant pas encore.

Quand il s'est agi de les reprendre, des disputes ont surgi autour des plus gros et quelques erreurs ont dû se produire. Finalement on a oublié le plus chétif dans les décombres de la cabane.

Par bonheur il n'a pas plu, car l'abandonné a bel et bien passé la nuit dehors. De grand matin, la concierge, en procédant à l'enlèvement des détritus, l'a trouvé au bout de son balai.

Avant de le ramasser, elle l'a tourné dans tous les sens avec son ustensile de bouleau et elle a réfléchi :

— Il est bien vivant, il est tout entier, pas même bosselé, donc il n'est pas tombé par la fenêtre. Au fait, voilà longtemps, ah ! oui, voilà bien huit jours, qu'il n'est pas tombé de gosse par la fenêtre, et pourtant nous sommes en été, où il en tombe plus qu'en hiver... Enfin, je vais tout de même le mettre dans la loge avec les objets dégringolés, le linge, les cuillers, les cages, les brosses.

Bien entendu on a réclamé l'avorton, mais seulement au bout de trois jours, le dimanche venu. Ce fut une ménagère qui, profitant du repos hebdomadaire pour mettre un peu d'ordre dans le logis, s'aperçut tout à coup d'un vide dans l'ensemble.

— Ah çà ! où est Jérôme ? dit-elle à son aînée (cinq ans), chargée en sous-ordre de la direction du ménage.

L'aînée cherche dans son souvenir : Jérôme, elle avait en effet entendu parler de ça... mais, ma foi, elle ne savait pas...

La petite sournoise avait espéré qu'on ne penserait plus jamais à Jérôme, comme on oublie un mouchoir perdu.

Mais la mère déclara judicieusement :

— Faudrait voir à le chercher, car enfin il ne s'est pas envolé.

— Oui, maman.

Et la petite sournoise fit semblant de regarder autour des casseroles et des chaussures. Elle comptait encore sur l'oubli. Souvent la maman ordonnait de faire un ouvrage et se contentait de l'acquiescement, sans vérifier l'exécution.

Et voilà que, par extraordinaire, elle insista :

— Ah çà ! vas-tu me trouver Jérôme !

La gamine dut s'enquérir, non sans haussements d'épaules : comme si on ne pouvait pas se passer de Jérôme ! Alors que l'on avait Théodore, Marcelle et Octave piaulant quelque part, dans un coin !

Rassurez-vous, m'ame Préciat, Jérôme n'était pas resté sans manger. Les enfants de la concierge l'avaient pris pour jouer à la poupée et partager la soupe. Et même, maître Jérôme réintégra le logis familial complètement vêtu de neuf des pieds à la tête : un costume d'intérieur taillé dans les pages d'un journal encore très propre.

Oui, m'ame Préciat, le papier imprimé est très employé à la Boîte aux Gosses pour vêtir les jeunes enfants. On le préfère, comme plus souple et plus décoratif, au papier jaune de la boucherie chevaline qui semble à la fois trop uni et trop voyant.

IX

ÉDUCATION [1].

— Je m'y attendais, m'ame Préciat : vous n'avez pu résister à la tentation d'aller jusqu'au faubourg Saint-Antoine, avant la fin des vacances, et de visiter cette extraordinaire maison ouvrière appelée « la Boîte aux Gosses ».

Vous avez eu la chance de voir toute la marmaille réunie dans la cour et, quoique le grouillement et le vacarme vous aient quelque peu effarée, vous êtes restée ébahie d'admiration devant la jeune Phonsine qui gouvernait tout le petit monde avec la plus parfaite aisance. Vous n'auriez jamais cru qu'une enfant de dix

1. Voir *Marcelin Gayard*, roman.

ans pût offrir un tel air de sagesse et d'expérience.

Permettez-moi quelques mots : la physionomie de la jeune Phonsine n'est pas si exceptionnelle. On trouve même assez communément, dans la classe pauvre, ce type de sœur aînée servant de mère à ses frères et sœurs et aussi aux marmots voisins pendant l'absence quotidienne des parents.

En ce qui concerne particulièrement Phonsine, figurez-vous que la gravité lui est venue tout d'un coup. Il y a très peu de temps, elle faisait encore des gamineries, et subitement elle a tourné à la sagesse.

Sa maman a dû entrer à l'hôpital et laisser à la charge du père cinq enfants plus jeunes que Phonsine. La directrice de l'école est alors intervenue pour réconforter Phonsine et l'initier à ses nouveaux devoirs de ménagère. Entre autres choses elle lui a dit ceci : « Tu as neuf ans et demi, tu n'es plus une enfant. »

L'admirable, c'est qu'à l'instant, au commandement pour ainsi dire, Phonsine a cessé réellement d'être une enfant, et elle est devenue

cette grave personne que vous avez vue, m'ame Préciat.

Elle s'est instituée l'éducatrice non seulement de sa maisonnée, mais, ma foi, pendant qu'elle y était, de tous les bambins de la Boîte aux Gosses.

Son premier soin a été de prêcher les bienfaits du débarbouillage. Bientôt les marmots furent pris d'un goût effroyable pour le nettoyage ; leur hydrophilie fut terrible. A peine leurs parents partis, ils descendaient chercher de l'eau dans la cour avec tous les vases disponibles : bouteilles, seaux, boîtes au lait ; puis s'organisait un lessivage de margoulettes, de pattes, de mollets, à la suite duquel les mouchoirs et les savates voguaient tout seuls dans les chambres, cependant que des ruisseaux coulaient sous les portes et allaient combler les trous creusés sur les paliers pour le jeu des billes. Un fanatique s'avisa de mettre sa petite sœur de trois mois tremper dans une soupière. Phonsine arriva juste à temps, pour la sauver d'un dessalement mortel.

Ensuite, elle a prêché la concorde et la bonne camaraderie. En conséquence, les combats entre filles et garçons devinrent moins fréquents. Les

tout petits qu'on portait sur les bras reprirent figure humaine. Car, en cas de guerre, les grands — ceux qui avaient de cinq à sept ans — ne les lâchaient pas ; ils s'en faisaient des boucliers, les laissaient tomber par terre, les cognaient aux murs ou culbutaient dessus. La trêve en question diminua considérablement le nombre de leurs bosses, égratignures et félures.

Enfin notre Phonsine a enseigné les bonnes manières et l'honnêteté. Dès lors, on se donna des poignées de main polies dans l'escalier ; on opéra des restitutions de la valeur d'un bouchon ou d'un noyau de pêche. Sur les portes et sur les murs, les bonshommes dessinés au charbon de bois se comportèrent mieux, avec leurs mains en tridents et leurs jambes en tuyaux de pipes ; les légendes écrites sentirent moins fort. Quand un petit camarade était mort dans la nuit, on fit le signe de la croix en passant devant le logement et, si l'on avait à dire le mot de Cambronne, on attendit au moins d'être trois pas plus loin.

Je l'avoue, m'ame Préciat, ce raffinement d'éducation était vraiment exagéré pour le quartier, — et je vais en terminant vous citer une preuve toute récente.

Ces jours derniers, à la rentrée des classes, un gros ennui a surgi : les petits de la Boîte aux Gosses *avaient une trop bonne tenue !* Et l'on ne savait quoi faire devant un état de choses aussi fâcheux. Ils étaient trop débarbouillés, ils faisaient tache auprès des autres gamins de la maternelle ; ils étaient trop polis, les autres ne les comprenaient plus. Ça ne pouvait pas marcher ! Supposez un attelage composé d'un joli petit poney et d'un gros percheron inélégant.

Alors ? Alors, m'ame Préciat, il faut à la maternelle, comme partout, que l'équilibre s'opère dans un juste fusionnement. Et la minorité doit se modeler sur le plus grand nombre.

Les enfants de la Boîte aux Gosses ont dû se faire pareils aux camarades en majorité : — ils ont dû reprendre les habitudes malpropres et les mauvaises manières. Mais, tout de même, il leur a fallu huit jours d'école pour ça !

Ah dame ! il faut du temps pour tout, m'ame Préciat.

MARIAGE

Après six mois de ménage, M. de Monjanin, qui était un fort mauvais époux, fut tué dans un duel aux causes mystérieuses.

La jolie veuve, à peine âgée de vingt ans, resta longtemps éloignée du monde, puis son entourage lui fit accepter le projet d'un nouveau mariage.

Tout de suite un problème délicat se posa : comment éviter une seconde déception ? Comment trouver un bon mari ? Comment échapper à l'aventurier convoiteur de dot ? (On la savait orpheline et en possession d'une fortune immense.) Et même : comment échapper à

l'homme médiocre, à celui qui n'est pas avili par de bas calculs, mais qui n'est pas supérieur non plus ? Au lieu du mari qui vous aime bien et voilà tout, — que vous aimez bien et voilà tout, — comment choisir celui qui chérisse vos meilleures qualités et mérite lui-même une haute affection ?

Laissant de côté la question argent, madame de Monjanin disait avec un légitime orgueil :

— Je veux l'équivalent de moi-même.

Un vieux diplomate, son parent éloigné et son principal conseiller, répondait en hochant la tête :

— La noblesse d'âme est très difficile à discerner : ceux qui l'ont réellement ne font rien pour la montrer, mais certains ambitieux la simulent à merveille, le temps d'arriver à leurs fins.

En octobre, à la rentrée des villégiatures, il déclara gaiement :

— Décidons-nous à réunir un certain nombre de prétendants. Nos relations actuelles, trop restreintes, se composent surtout de dames, de personnes âgées ; certaines dispositions sont donc à prendre, je m'en charge. Résignez-vous

seulement à avoir, chaque semaine, un jour de réception ouverte.

Par les soins discrets du vieux diplomate, et dans un cercle limité, l'on apprit que madame de Monjanin pensait à se remarier. Et bientôt, selon ses vœux, l'on chuchota que le fiancé ne serait pas élu à raison de titre, ni d'opulence, ni d'avantages physiques, — mais à raison d'une rare valeur personnelle. Tout galant homme, par une simple présentation, pouvait se mettre sur les rangs.

De ce fait, les amis de la maison introduisirent chaque semaine d'honorables candidats. Les uns disparaissaient après deux ou trois visites, les autres demeuraient fidèles et constituaient une cour assez nombreuse à madame de Monjanin.

Celle-ci faisait les honneurs du salon, avec son vieux parent, et l'on poursuivait des causeries variées où les messieurs s'efforçaient de briller sous toutes les faces. Ne devait-on pas, selon l'usage, estimer la valeur personnelle d'après le miroitement du langage ?

***

La veille d'une réception, l'aimable diplomate prononça des paroles pressantes :

— Ma chère enfant, voici la nouvelle année, nous avons un lot convenable de soupirants, il est temps, pour les apprécier, de chercher une infaillible pierre de touche.

— Des scrupules me tourmentent, dit la jeune veuve. J'entends mettre d'accord le sentiment et l'idéal. Eh bien! si j'allais ne pas aimer « le plus digne » ?

Le vieillard eut un fin sourire :

— Si une épreuve désigne celui d'entre nos prétendants qui a la meilleure qualité d'âme, je suis certain qu'un doux entraînement ratifiera cette désignation. Vous deviez imaginer un moyen d'expertise. Y avez-vous songé ?

Madame de Monjanin rougit légèrement :

— Voici mon moyen, dit-elle. J'ai formé un recueil de contes en vers et en prose empruntés à différents auteurs. Chacun de ces récits mérite une qualification différente : grave, futile, passionné, altier, magnifique, généreux, amer,

violent, etc... Bref, le recueil offre à peu près toutes les nuances de la nature humaine...

— Je ne vois pas...

— Supposez qu'un lecteur fasse connaître sa préférence pour l'un des contes, à l'exclusion de tous les autres, il révélera du même coup la dominante de sa nature : l'on saura s'il est futile, passionné, violent...

— Arrêtez !... A condition qu'il ne soupçonne pas l'épreuve...

— Bien entendu. Or, un seul parmi ces contes permet au votant de manifester la beauté d'âme à laquelle je tiens, au prix de laquelle je mets mon consentement. Un seul choix peut m'agréer; je n'autorise pas deux préférences égales...

Le vieillard s'enthousiasma :

— Je me charge *d'éprouver* à leur insu les candidats les plus intéressants, car l'examen serait superflu pour plusieurs de nos habitués visiblement inadmissibles.

*
* *

En dehors des jours de réception, quelques prétendants, successivement, furent conviés à

de mystérieux rendez-vous par le rusé plénipotentiaire.

— Cher monsieur, disait ce dernier, avec tous les enveloppements de la science diplomatique, j'ai un grand service à vous demander, gardez-m'en le secret... Voulez-vous être le tiers arbitre dans un différend où mon amour-propre s'est engagé? Il s'agirait de lire ce recueil de contes et d'attribuer, sans arrière-pensée, une préférence spontanée à l'un d'eux. Je les crois tous de bonne littérature, mais on peut cependant faire une sélection sentimentale et en classer un au premier rang, par goût personnel. Examinez à loisir, et me rapportez l'album quand il vous plaira...

Le stratagème ne perçait aucunement, d'autant que personne ne savait avoir affaire au confident intime de madame de Monjanin. Mais le temps s'écoulait et nul d'entre ces messieurs ne donnait la réponse exigée. La plupart même allaient à l'opposé, se montrant favorables à la littérature d'ostentation, brillante et maniérée, plus qu'aux récits d'émotion vraie.

***

Malgré l'étiquette mondaine, les anciens et fidèles soupirants, réunis dans un coin du salon, ne pouvaient s'empêcher de sourire avec quelque malignité, à chaque nouvelle présentation, car il leur semblait entendre cette annonce implicite :

— Le visiteur que voici a l'espoir de séduire la dame de céans par ses mérites hors de pair.

Un jour, la moquerie se contint à grand'peine : quelqu'un amenait le poète connu, Maximin !

Certes, murmuraient entre eux les habitués, Maximin était un artiste et des œuvres cotées auraient pu justifier sa prétention, mais, par ailleurs, les renseignements d'ordre privé, dus à d'imprudents biographes, en faisaient un intrus dans ce séjour de l'élégance et du suprême bon ton.

A cet égard, nul doute : Maximin ne se consacrait pas uniquement aux muses, il était professeur de belles-lettres, salarié, appointé pour des leçons obligatoires ; voilà vraiment qui manquait de grâce! Il vivait avec sa famille, ayant

la charge de sa mère impotente ; voilà encore qui était peu brillant, — et il guidait ses deux sœurs, jolies et méritantes, disait-on, mais qui n'avaient pas de dot et travaillaient pour vivre, — en un mot le comble de l'inélégance.

***

Maximin, âgé de vingt-huit ans, était un brun svelte, au large front pensant, au visage mat, à la fois doux et vibrant. Malgré sa mise correcte, échappant à toute critique, il n'avait pas l'apparence avantageuse et conquérante : il doutait de lui-même, de son talent, de son avenir.

Cette fois, il se produisait dans ce monde avec gêne, car lui, l'artiste sans défaillance, jusqu'alors rebelle à toute compromission ambitieuse ou mercantile, lui, l'intransigeant poète, il venait chez madame de Monjanin, — comme les autres visiteurs, — pour la chance du mariage opulent.

Il avait cédé aux sollicitations d'un camarade mondain, qui lui avait fait entrevoir l'occasion subsidiaire d'assurer le bien-être de sa mère, d'établir convenablement ses sœurs.

A vrai dire, il tentait cette démarche sans conviction, pour s'aguerrir ; certainement une seule visite suffirait à le classer parmi les refusés sans espoir.

Il ne connaissait pas madame de Monjanin, ne pensait pas qu'elle dût l'enchanter, ni qu'il fût appelé à lui donner le bonheur.



Dès l'échange des salutations, Maximin fut étonné : madame de Monjanin avait grand air sans arrogance, aucun indice ne révélait ni la pose, ni l'affabilité apprêtée. La conversation faisait ressortir naturellement sa pensée juste, pleine de finesse et d'indulgence.

Et voilà que, d'instant en instant, le poète, à peine capable de quelques gauches reparties, découvrait des perfections qui augmentaient son trouble.

Madame de Monjanin, glorieusement blonde, avait les traits purs d'une Minerve, le nez droit, les sourcils arqués, les yeux limpides. Sa façon candide et majestueuse d'abaisser les paupières prouvait qu'aucune imagination laide n'avait

accès en elle, et tenait à distance les trop audacieux courtisans.

Cette souveraineté de déesse devait inspirer à tout vrai poète une sorte de crainte sacrée et l'admiration la plus fervente, la plus exaltée... En effet, Maximin fut conquis dès la première réception.



Par un curieux phénomène, en même temps qu'il oubliait ses projets intéressés, la dot, les avantages matériels de toute espèce, — il fut irrésistiblement entraîné à des visites assidues.

— Je croyais que vous ne deviez plus revenir et qu'au bout d'une séance vous en auriez assez ? disait avec ironie son introducteur.

Le plus cruel accident fut que la haute et craintive et dévote passion du poète devint absolument visible !

Alors que les autres mondains savaient parader et faire mille grâces tout en observant une tenue impénétrable, — le malheureux Maximin livrait son secret par ses moindres paroles, par son silence même. Plus il s'appli-

quait à être impassible, plus sa ferveur apparaissait. Car il ne pouvait pas empêcher le trouble et l'extase de posséder son visage, ni de changer sa voix ; chacun de ses gestes, jusqu'à sa manière de prendre un siège dans le salon, révélait l'amoureux éperdu.

Ah ! ces messieurs avaient eu bien raison de formuler quelque dédain à l'apparition du poète ; on n'avait pas idée d'une pareille incivilité.



Bien entendu, madame de Monjanin était censée ne faire aucune distinction entre ses fidèles visiteurs et ne rien remarquer de particulier, pas plus chez Maximin que chez les autres. Quoiqu'il lui en coûtât, peut-être, elle gardait une attitude impartiale.

Mais voilà que Maximin fut prié par le vieux diplomate de lire le recueil de contes. Cette demande d'arbitrage, adressée à un professeur de belles-lettres, devait moins que jamais éveiller les soupçons.

Or, le rusé plénipotentiaire avait compté sans

la merveilleuse divination des amoureux et des poètes, que le plus habile protocole ne saurait dérouter. Maximin ne broncha pas, mais il perçut immédiatement, et avec la plus formelle certitude, qu'il s'agissait d'une épreuve décisive pour son amour.

Cette enquête lui parut légitime et sagement conçue ; il en interpréta la portée à son propre point de vue :

— Pour savoir quel homme est un artiste, il ne faut pas s'en tenir à sa seule production, où la sincérité même ne va pas sans oripeaux ; il est bon de le juger sur ce qu'il pense de l'œuvre d'autrui ; là, en effet, il se découvre complètement.

Le premier mouvement de Maximin fut une joie sans bornes : n'avoir pas semblé indigne, quelle chance délirante ! Certes, il n'osait voir, dans l'épreuve offerte, la marque d'une disposition favorable, mais seulement le signe d'une attention indulgente et il se contentait de cet immense bonheur. On ne lui interdisait pas une lointaine, une imperceptible espérance !

Les sursauts de sa passion l'emportaient malgré lui. Il était sûr, absolument sûr de four-

nir la réponse satisfaisante ; ne lui serait-elle pas dictée par son adoration même ?

— On veut savoir si je suis un vrai poète, si j'ai le sentiment du beau, du grandiose, du sublime, si je suis riche d'idéal... eh bien, n'ai-je pas en moi l'exaltation vers la beauté la plus haute, la plus noble, la plus pure ? Pourrai-je hésiter dans le choix à faire ? Ne vais-je pas sentir immédiatement, de toute la force de mon amour, quelle œuvre est la meilleure ?

Le diplomate avait spécifié : l'affaire est d'importance, je ne veux pas entendre votre opinion avant un mois.

L'amoureux différa pendant plusieurs jours la lecture des contes ; il était sûr, à quoi bon se hâter ?



Enfin, Maximin domina son exaltation, et il lut le recueil de contes, très vite, une première fois.

Il le relut plus lentement une seconde fois.

Il le relut dix fois, cent fois.

Une situation tragique avait surgi et l'appli-

cation à lire ne faisait que la préciser davantage.

Maximin avait certes trouvé d'emblée le récit préférable, selon sa conscience, selon sa tressaillante humanité, — mais, dans l'intérêt de son amour, il ne croyait pas que ce récit fût le bon à désigner ; bien pis : c'était même le seul à ne pas désigner !

Un drame affreux se déroula.

Maximin passa des journées entières, enfermé dans sa chambre, à se débattre, à agoniser dans les crises du dernier désespoir. Il parlait tout haut — l'album étant ouvert sur une table :

— Oui, voilà pardieu le récit le meilleur, mais il ne faut pas le dire. Si je veux conserver quelque chance de bonheur, je dois faire un autre choix. Probablement, la nécessité ne s'impose pas de tomber juste sur un conte désigné expressément, et je puis, selon une certaine latitude, obtenir la note *bien* ou la note *très bien*... mais il est un vote certainement interdit... Or, c'est ce vote même, c'est ce vote interdit que je ne peux pas refuser !

A genoux sur le parquet, les bras tordus, il sanglotait :

— Je ne peux pas faire une désignation de complaisance !

Il se maudissait :

— Je ne suis pas un poète ! Il y a, dans le recueil, des contes splendides en leur forme, comme de merveilleuses ciselures de marbre et d'or — et je ne peux pas élire l'un d'eux !... Je ne suis pas un amant ! Il y a des récits passionnés où retentissent les plus poignants accents de la joie et de la douleur d'aimer — je ne peux pas choisir l'un de ces poèmes d'azur et d'orage — et je ne peux pas mentir par amour !...

Il râlait encore :

— Je n'ai aucune générosité ! Je ne puis obéir à la suggestion intéressée de l'affection filiale, ni à la voix du dévouement fraternel !

Il tournait dans la chambre, en labourant son front avec ses ongles. Les traits convulsés, il cherchait vainement.

— Quelle est donc cette exigence essentielle, plus forte que l'amour, que l'égoïsme, que la vie ? Car je mourrai de désespoir... l'idole, je la veux et je tuerais pour elle... Et je ne peux pas dire que je préfère le non-préférable !

Devant la glace, comme à un autre lui-même

qui l'eût exhorté, injurié, menacé, il répondait à grands cris déchirants :

— Je ne peux pas ! Je ne peux pas !

***

La mortelle désolation de Maximin n'était que trop explicable.

Une dame du monde faisait demander au poète son avis sur divers récits où trônaient des personnages féminins, — une femme délicate et altière, faisait au poète l'honneur inappréciable d'interroger son goût — eh bien, le déplorable expert ne pouvait pas se dispenser de donner sa préférence au seul récit où il fût question, avec bienveillance, avec charité, de la plus déchue, de la plus misérable femme. Oui, un inconcevable récit établissait une solidarité indestructible entre toutes les femmes considérées en leur sexe, entre la première et la dernière des femmes — et c'était celui-là qui étreignait le poète de la plus inarrachable émotion !

Dans ce récit, point d'azur, point de ciel, point d'or, point de marbre, point de formidables et

lapidaires imprécations : en un modeste décor de mots, la vilaine femme aimait comme une autre, souffrait comme une autre, pleurait comme une autre !

Et le poète applaudissait ! N'était-ce pas un défi, une insulte à la rayonnante beauté et ne devait-on pas, sans appel, reconnaître à ce signe une bassesse d'âme, conforme d'ailleurs à l'origine et à la situation du triste sire ?

Maximin se débattait en vain : une émotion s'était installée en lui, avait pris la place de sa conscience, de son cœur et elle criait sans cesse :

— Tu ne me renieras pas ! Je fais partie de ton souffle, de ta vision, de ta pensée palpitante ! Et tu ne gagnerais rien à mentir, car tu cesserais d'être toi-même ?

Si le poète, après une diversion, se croyait délivré de sa hantise et se préparait à rendre un jugement calculé, l'émotion-furie accourait aussitôt :

— Ne me renie pas ! Tu cesserais d'être toi-même. Comprends donc cette impitoyable évidence : pour posséder, il faut *être*, et l'on ne possède pas vraiment ce qui est obtenu au prix de la négation de soi-même.

***

Enfin, le poète, vaincu, renonça à ses chers espoirs ; il obéirait à l'émotion, il dirait son choix désastreux, puis il se cacherait, l'on n'entendrait plus jamais parler de lui ; uniquement dévoué à sa mère et à ses sœurs, il conserverait, dans la solitude, le deuil éternel de son amour téméraire.

Dans une lettre à l'aimable diplomate, il fit connaître que sa préférence exclusive était pour le conte intitulé : *La Vilaine Femme*, et il s'excusa de ne pas porter lui-même cette réponse et de prendre congé pour toujours.

***

Et voilà qu'une missive immédiate arriva, poste pour poste.

Épouvante ! Épouvante ! C'était son écriture à *ELLE !* C'était *Elle*, l'Idole qui répondait incontinent, l'offense ayant sans doute dépassé la mesure tolérable.

Alors, nul miracle à ce que l'on retrouvât

le malheureux poète évanoui, tenant dans sa main la lettre, dont il avait seulement déchiffré les premiers mots.

Madame de Monjanin écrivait :

« Monsieur le poète, la personne intéressée à l'arbitrage n'était autre que moi-même. Je désirais satisfaire une émouvante curiosité. Pour un motif que je vous autorise à interpréter, je prétendais à connaître votre qualité d'âme. »

Maximin n'avait pas lu plus loin. Et les parentes empressées à le soigner se demandaient s'il survivrait, ou seulement s'il demeurerait privé de raison.

***

La cruelle perplexité dura peu. Il advint que le poète fut sauvé, mais sauvé prodigieusement de telle sorte que l'historien n'eût plus rien à raconter.

Et ce fut une résurrection des plus simples : il suffit pour l'obtenir qu'une des personnes présentes s'avisât de lire tout haut la lettre entière de l'Idole.

Sur la page que Maximin n'avait pas tournée, madame de Monjanin déclarait pour finir :

« ... La lecture proposée constituait, à mes yeux, une décisive épreuve. Entre les différents textes, un seul choix était admissible, un seul : pas de second essai, pas de rectification... et par suite, devant mon sentiment : point d'appel, point de recours en grâce.

» Eh bien, sachez votre destin : cette préférence que vous avez écrite, si aussi bien vous me l'eussiez dite en face, j'aurais voulu, monsieur le poète, — pour l'amour de l'humanité, sans doute, — vous embrasser de tout mon cœur... »



Maximin écoutait, en extase, les bras ouverts, les lèvres tendues.

Puis il se mit à piétiner par la chambre, éperdu, incapable de tenir en place. Un drame nouveau, un drame de bonheur palpitant éclatait : ce baiser qu'il aurait pu avoir, au dire de la lettre, le poète fiévreux, haletant, le voulait tout de suite, tout de suite, — ou bien il allait mourir d'impatience.

Mais pouvait-il oser une visite immédiate ! Non ! non ! cette démarche équivaudrait trop visiblement à une avide présentation de créance.

Une visite ! précisément il en vint une !

Le vieux diplomate, conseiller de madame de Monjanin, entra les mains offertes.

— Mon cher poète, comme je passais par ici, j'ai pensé que vous consentiriez peut-être à m'accompagner chez quelqu'un de notre connaissance...

LES DEUX JUSTICIERS

L'appel téléphonique venait de Paris.

— Allo ! l'usine Muldouve à Larmanville, parfaitement... C'est monsieur Muldouve lui-même qui est à l'appareil... Oui... oui... je ne puis que vous confirmer les termes de ma dernière lettre : le travail demandera deux mois... Non... je ne crois pas terminer plus tôt... on n'exécute pas si promptement une commande de cinq cent mille francs... Allo !... d'accord... Bonjour, monsieur... Entendu.

Muldouve posa le récepteur et se mit à marcher de long en large dans son cabinet.

C'était un quadragénaire court de taille,

bedonnant, à physionomie autoritaire et formaliste : les cheveux taillés en brosse, le visage normand sanguin et à barbiche. Vêtu de noir en toute saison, il portait jaquette et cravate de cérémonie.

Onze heures sonnèrent. Comme au souvenir d'une affaire urgente, il alla brusquement s'asseoir à son bureau où était préparée une feuille de papier, grand format commercial, à en-tête imprimé : *Usine de Larmanville, près Rouen.* Et il écrivit, d'un seul jet, une lettre depuis longtemps élaborée dans sa tête.

« A Monsieur Raichon, juge d'instruction.

» J'ai l'honneur de faire la déclaration suivante : je suis l'auteur d'un meurtre ancien de cinq ans et dont la justice n'a pu élucider les mystérieuses circonstances. C'est moi qui, par jalousie d'amant, ai tué monsieur de Barancières, dans la forêt des Goulets. Je ne peux plus porter le poids de mon crime, j'en suis arrivé à souhaiter l'expiation. Veuillez prescrire les mesures que comporte le présent aveu. Le courage me manque d'aller me constituer prisonnier. »

Muldouve signa et aussitôt éprouva une sorte de soulagement, puis un scrupule grave le saisit : la formule « j'ai l'honneur » s'accordait mal avec le restant du texte. « J'ai le regret » était certainement la tournure d'usage. Il fit un grattage minutieux, car il n'aimait pas les ratures, et — sa lettre cachetée à la cire, — il la confia au cycliste, qui, chaque jour, avant midi, portait le courrier urgent au chef-lieu distant de trois kilomètres.

Après avoir fait semblant de déjeuner, dans la salle à manger solitaire où vaquait sa vieille domestique, il donna des ordres pour qu'on n'introduisît aucune personne sans l'avoir au préalable annoncée et il s'enferma dans son cabinet.

Suivant son calcul, la descente de justice pouvait avoir lieu à partir de trois heures. Il s'écroula dans un fauteuil, les yeux fixés sur la pendule de sa cheminée. Vers deux heures, une sonnerie le fit sauter; il alla coller son oreille à la porte, puis inspecter la route de Rouen par l'interstice des rideaux de fenêtre.

Revenu à son siège, il reconstitua dans son souvenir le drame affreux et banal.

Dix ans avant l'époque actuelle, une jeune veuve, quelque peu sa parente, qui habitait dans les environs, avait accueilli ses hommages de riche célibataire. Il se rendait aux « Goulets » chaque samedi soir et y demeurait jusqu'au lundi matin.

Cette liaison durait depuis plusieurs années, quand une lettre anonyme l'avait informé qu'un certain M. de Barancières faisait de clandestines visites à son amie.

Fou de jalousie, il s'était mis à l'affût, armé de son fusil de chasse, et une nuit où le galant sortait du cottage, encore tout alangui des baisers volés, il l'avait abattu net, d'un projectile en plein cœur.

Cinq jours après, alors que le crime suscitait déjà les commentaires les plus erronés, il était retourné aux Goulets comme d'habitude.

Lui et son amie s'étaient abordés d'un visage non changé, mais quand il avait voulu l'embrasser, l'amie était tombée raide évanouie. Il l'avait laissée aux mains de sa femme de chambre, était parti et ne l'avait plus jamais revue.

***

Pour chasser l'évocation torturante du drame, Muldouve essaya de se rappeler en détail la physionomie du juge d'instruction. Plusieurs cérémonies officielles lui avaient fourni l'occasion d'examiner, avec une sorte d'hypnotisme, le redoutable magistrat.

L'image se forma nettement. M. Raichon offrait un visage creusé, d'une expression à la fois sereine et amère ; il n'avait pas l'air triste ni malheureux ; il avait l'air pensif, profondément, jusqu'à la douleur. Le rire que l'on entendait, que l'on voyait en ses traits, n'était pas dans son cœur.

Muldouve se leva en frissonnant. Du haut de son austère philosophie, le juge devait envoyer les gens à l'échafaud, sans fléchir.

L'instant approchait. Le juge ferait-il notifier un mandat de comparution ? Ou bien viendrait-il instrumenter en personne ? Et s'il ne venait pas seul, qui l'accompagnerait? Ne fallait-il pas, dans l'intérêt de la hiérarchie sociale, apporter qulque ménagement à l'arrestation d'un grand industriel !

Subitement, au milieu de cette angoisse affolante, un garçon de magasin frappa à la porte du cabinet et présenta une carte sous enveloppe : « Gabriel Raichon, juge d'instruction. »

— Faites entrer, balbutia Muldouve.

Une grimace hideuse déchira son visage livide, ses yeux désorbités se fixèrent sur l'entrée et il colla peureusement son dos contre un cartonnier.

Dès le seuil, M. Raichon fit un salut de la tête, puis s'assura, d'un regard de côté, que le garçon refermait la porte.

Il alla droit à Muldouve, eut un haussement de sourcils et tendit la main en disant avec simplicité :

— Alors, c'est vous ?...

Muldouve, haletant et stupide, hésita, puis donna le bout de ses doigts en faisant signe de sa tête branlante : « Oui, c'est moi qui ai commis le crime en question. »

Le juge se prit le menton et murmura :

— C'est bien ennuyeux.

Il tourna la tête à droite, à gauche, alla poser son chapeau sur le bureau, s'installa dans un

fauteuil et contractant ses traits déjà si amers, il répéta :

— Ah ! c'est bien ennuyeux.

Rien, dans son intonation, ni dans sa physionomie, ne caractérisait le juge, ni l'action de la justice. Ses yeux recensaient avec la même neutralité la personne de Muldouve et l'agencement du cabinet: les cartonniers, le coffre-fort, la table-bureau, les sièges ; il avait l'air désarmé, calmement fataliste, d'un témoin en présence d'un accident consommé, irréparable.

Muldouve, attendant son sort, s'abandonnait misérablement, tête pendante, bras pendants. Comme le silence durait, il fit entendre une petite voix chevrotante :

— Je ne pouvais plus garder mon secret, monsieur le juge d'instruction... Depuis quelque temps, une continuelle incitation délirante me faisait parler tout haut, la nuit, et me donnait même des cauchemars diurnes... Je serais devenu fou, alors j'ai pris mon parti, je suis prêt à l'expiation.

M. Raichon le regardait de côté, presque distraitement, il répondit d'un ton méditatif

et empêché, comme à la demande d'un emprunteur :

— Eh bien oui... voilà encore qui est ennuyeux... l'expiation, je n'en veux pas.

Muldouve baya, hébété, le cou allongé, le buste penché, comme s'il allait tomber en avant.

M. Raichon continua, la voix lente, ennuyée vraiment, le visage vers la fenêtre :

— Je suis obligé de vous refuser, mon cher monsieur Muldouve, parce que je considère uniquement l'intérêt général ; excusez-moi, mais je me soucie peu de votre personnalité. Or l'expiation judiciaire n'offre aucun avantage : vous ne rendrez pas la vie à la victime et vous n'avez pas la tentation de commettre un autre crime; — par contre, j'y vois les plus graves inconvénients.

— Alors, balbutia Muldouve, vous... vous me conseillez le suicide ?

Le juge esquissa un geste d'agacement :

— Mais non !... je vous le défends expressément ! Ce serait encore un genre d'expiation... je n'en veux aucune... l'intérêt général s'y oppose.

Il se leva brusquement, alla écarter les rideaux pour jeter un coup d'œil sur les bâtiments industriels en bordure de la route de Rouen, puis se campa, les mains derrière le dos :

— Voyons, mon cher monsieur, si vous quittez d'ici, — arrestation ou suicide,— votre usine qui occupe cinq cents ouvriers est aussitôt fermée pour longtemps, peut-être pour toujours... Voilà une population laborieuse réduite au chômage, à la famine. Et pourquoi ? pour la stérile punition d'un crime irrémédiable ! Eh bien, non ! ça ne se peut pas ! La belle avance que vous ayez expié... voilà vraiment de quoi soulager la misère des braves gens !

Il se mit à marcher dans la pièce et après une pause il accentua :

— L'égoïsme vous aveugle par trop : vous sacrifieriez l'univers pour soigner votre conscience malade ! Eh ! mon cher monsieur, la société n'a que faire de votre expiation (il prononçait ce mot avec une emphase irritée), elle a besoin que votre usine fonctionne.

Muldouve faisait penser à un asphyxié qui cherche l'air, la lumière :

— A... alors ? alors ? proférait-il, les mains tâtonnantes.

Le juge s'arrêta et lui jeta catégoriquement :

— Alors, je ne peux pas vous dire autre chose : c'est fort ennuyeux. Il n'y a rien à faire... nous devons rester tranquilles, vous ici, moi à mon tribunal.

Effaré, Muldouve se déplaçait, semblait vouloir s'accrocher au juge :

— Mais... mais... je ne vis plus... j'ai un poids qui m'étouffe...

M. Raichon, songeur, se remit à marcher de long en large. Après un long silence, il écarta les bras devant Muldouve, en signe de bonne volonté :

— Si vous êtes trop malheureux, quand les idées noires vous déprimeront trop, écrivez-moi... venez me voir... Je tâcherai de vous remonter le moral... en ami. Allons, au revoir.

Il gagna la porte après un serrement de main énergique.

***

Muldouve accepta vite l'idée de ne pas expier son crime. Il sentit même bientôt que le

fait de diriger son usine et de fournir du travail à une population nombreuse mettait à son actif une somme de *bien* énorme, susceptible de compenser le *mal*, jadis accompli.

Et cependant la hantise intolérable qui l'avait fait s'adresser au juge d'instruction ne paraissait pas atténuée.

Parbleu ! il s'était trompé au début : ce qu'il avait pris pour l'obsession du remords, pour le souhait de l'expiation, c'était le besoin irrésistible de raconter son crime. Cette histoire nourrie et comprimée en lui-même pendant cinq ans, il ne pouvait plus la garder. Mais le laconique aveu offert au juge ne l'avait pas débarrassé d'une si grosse accumulation de silence pensif.

Pareil au réclusionnaire qui, après avoir vécu « au secret » pendant longtemps, doit fatalement perdre la raison s'il n'est à un certain moment délivré du silence, — Muldouve, pour éviter la folie, devait absolument parler à quelqu'un de qualifié. Et les détails de son crime avaient empli sa conscience à ce point que, traiter un autre sujet, — pour lui, ce n'était plus « parler ».

Après une semaine de misère, il pria par lettre M. Raichon de vouloir bien lui accorder audience.

Le juge répondit :

« Faites-moi donc le plaisir de venir déjeuner dimanche prochain, nous aurons loisir de causer, puisque votre usine sera au repos. »

Il était veuf, mais il conservait une maison montée et sa table avait grande réputation.

Au jour dit, Muldouve à peine entré chercha le moyen de s'enfuir : plusieurs invités se trouvaient déjà réunis chez le juge. Mais des présentations sommaires, très simples, furent faites par l'amphitryon :

— Monsieur Muldouve, un de mes amis, grand industriel ; monsieur Bague, président du tribunal civil ; monsieur le colonel Dangier ; monsieur Glaume, propriétaire.

Les convives étaient gens d'éloquence ; une conversation chatoyante ne cessa d'animer le repas.

Un tas d'anecdotes judiciaires montraient M. Raichon agissant comme un homme de métier, incorruptible et très fort. Lorsque la procédure normale amenait son intervention,

il usait d'une tactique habile pour obtenir des preuves de culpabilité et faire payer à l'inculpé sa dette pénale.

Muldouve, bien entendu, ne discourait pas, mais la vivacité des propos le forçait à placer un mot par-ci par-là.

Au surplus, son voisin de droite, M. Glaume, ne tarissait pas. Ce quinquagénaire grand, maigre, en redingote, avec un crâne chauve et une longue face chevaline, avait un aspect funèbre et puritain. Tout de suite, une sympathie s'établit entre les deux hommes ; l'un demandait à être écouté sans interruption, l'autre, en public, était disposé au silence le plus complaisant.

A un moment, la question si controversée de la peine de mort occupa tous les convives.

M. Glaume était un partisan fanatique des exécutions capitales. Il exposa nerveusement à Muldouve une argumentation riche en données statistiques et en aperçus philosophiques.

Cet acharnement à vouloir la mort des criminels n'était pas sans causer quelque trouble à Muldouve, et cependant il approu-

vait aux bons endroits : « Certainement — je suis bien de votre avis — vous avez parfaitement raison. »

On passa dans le fumoir après le déjeuner. Le juge prit Muldouve à l'écart pour lui dire simplement :

— Eh bien, cher monsieur, vous avez déjà meilleure mine ! parbleu, évitez la misanthropie, sortez, voyez du monde. D'ailleurs, j'ai l'habitude de réunir périodiquement à ma table les mêmes personnes, — désormais, chaque premier dimanche du mois, vous rencontrerez ici ces messieurs, avec qui vous venez de faire connaissance.



Muldouve fit plusieurs visites de digestion à M. Raichon, car il voulait éperdument partager avec cet auditeur unique son tragique secret.

Une cruelle déception le frappa : le juge refusait obstinément d'entendre sa confession. Il écartait même de parti pris toute allusion au passé criminel, pour limiter l'entretien

aux questions économiques, relatives à l'usine et à la population ouvrière.

Par dépit, Muldouve aurait certainement renoncé aux invitations du juge, s'il n'avait eu le plus grand plaisir à retrouver, à chaque déjeuner, son voisin de table, M. Glaume. Une affinité croissante les rapprochait tous deux, sans qu'ils en discernassent l'obscur déterminisme.

Ils s'étaient avoué, l'un à l'autre, une tendance pareille à la neurasthénie et les phases de cette affection leur fournissaient de longs discours. En outre, les arguments de Glaume en faveur de la peine de mort offraient l'attrait et la variété de feuilletons populaires ; il collectionnait des notations inédites sur tous les guillotinés et sur le bon effet qu'eux-mêmes et les contemporains avaient ressenti de leur exécution. Cette abondance oratoire agissait fortement sur Muldouve et il devenait lui-même un chaud propagandiste du châtiment suprême.

***

Un jour où, dans le feu de la conversation à table et au fumoir, Glaume avait bu plus

que de coutume, sans y prendre garde, il se trouva un peu étourdi au sortir de la maison du juge.

Il prit Muldouve sous le bras et se hâta, pendant la traversée de la ville, d'achever en silence un capiteux cigare. Puis, après quelques pas sur la route solitaire de Larmanville, brusquement il déclara :

— Vous allez savoir pourquoi je fréquente chez monsieur Raichon... Eh bien, j'ai dans mon passé un drame terrifiant... bref, j'ai tué ma femme...

Muldouve s'arracha du bras de son ami et suffoqué, les yeux hors de la tête, il s'immobilisa en exhalant :

— Ah ! ah !

Glaume, planté devant lui, continua :

— Je vous fais horreur, c'est bien naturel ; quand on n'a, comme vous, jamais fait de mal à personne.

Muldouve ouvrait la bouche sans qu'aucun son retentît et il avait l'air de serrer peureusement les épaules.

Glaume se tassait dans une posture douloureuse, sa tête chevaline encensait avec résignation.

— Vous vous demandez pourquoi je ne suis pas au fond de quelque geôle... vous aurez peine à me croire... Le décès de ma femme a été attribué à une cause naturelle, mais au bout d'un certain temps, sous l'impulsion d'un tourment insupportable, j'ai fait à monsieur Raichon l'aveu de mon crime, j'ai réclamé moi-même l'expiation... Je le disais bien, cela vous paraît tout à fait incroyable... Le juge s'est opposé à mon incarcération. — « Je n'y vois aucun intérêt d'ordre général, a-t-il déclaré, mais comme vous avez des enfants, j'y trouve cette grave injustice que des innocents souffriraient dans leur cœur, dans leur honneur, dans leur avenir. Je ne saurais me résoudre à faire des malheureux pour la stérile satisfaction du code pénal. »

La seule pensée de Muldouve abasourdi, stupide, était de fuir, de quitter Glaume ; il regardait à droite, à gauche, bougeait les pieds, et machinalement, pour commencer la disparition, il cachait ses mains dans ses poches.

Glaume encensait toujours :

— Je comprends, cette impunité sans exemple, sans précédent connu, vous bouleverse...

quand on a comme vous une conscience pure... Et nous nous voyons pour la dernière fois... vous ne me serrerez même pas la main. Votre physionomie intègre annonçait la sévérité sans pardon... C'est pourquoi je n'ai pas voulu abuser plus longtemps de votre confiance. Notre amitié commune en était à ce point où le moindre secret, soit d'un côté, soit de l'autre, devient déloyal...

Il se tut, avec l'espoir d'une parole, fût-elle de banale condoléance. Puis, brusquement, il salua, et partit sans se retourner.

Il était déjà loin que Muldouve atterré se balançait encore à la même place.



Huit jours après, une lettre toute en formules cérémonieuses pria M. Glaume de vouloir bien se rendre à l'usine Muldouve.

Il arriva fort perplexe et gêné, — en homme qui a une pierre dans son sac, comme on dit.

Muldouve le reçut dans son cabinet, lui tendit la main avec cordialité et lui parla tout d'abord de ses entreprises industrielles, comme

si cet exposé d'affaires était l'objet de leur rencontre.

Glaume se tenait sur la réserve, il attendait et ne parlait que pour prouver son attention. Ensuite, il accepta l'offre de visiter l'usine, et les explications fort intéressantes qu'il entendit dans les différents halls peuplés d'ouvriers le laissèrent tout aussi intrigué qu'au reçu de la convocation.

Les bâtiments de l'usine touchaient d'un côté à la pleine campagne. Muldouve emmena son visiteur par la sortie des champs; c'était une belle après-dîner de juillet, — il marcha près de lui — en silence, pendant un instant, le long des blés jaunes, puis, soudain, il l'arrêta en le prenant par le bras et lui fit sa confidence, d'une voix saccadée, sans préambule :

— Mon cher ami, ne vous croyez pas séparé de moi par un abîme... au contraire, il existe plutôt entre nous une similitude rapprochante... bref, moi aussi, j'ai dans mon passé un accident meurtrier... et parbleu ! c'est à dessein que monsieur Raichon nous a réunis à table !

Glaume avec effarement écarta les bras, écarquilla les yeux et demeura béant devant

son compagnon qui hochait la tête mélancoliquement, souriait en fataliste et se penchait, prêt aux mutuelles confessions.

En effet, chez Glaume, un bien-être intime succéda aussitôt à la stupeur : la douce amitié ressuscitait. Déjà il ébauchait aussi un sourire mélancolique et fraternel, quand subitement une impossibilité surgit.

Il se retint de tendre les mains à Muldouve, il s'écarta d'un pas, au contraire, et prit un ton froid, séparatif :

— C'est que moi, cher monsieur, mon cas rentre dans la catégorie des crimes passionnels.

Il fit une pause et acheva de haut, comme un homme titré, dûment qualifié, qui ne saurait se commettre avec un individu véreux :

— Alors, vous m'excuserez, si je me considère comme placé à part... (avec une sévérité stricte et obligée) et si je garde ma liberté d'appréciation à l'égard des actes... de droit commun...

Il esquissait un salut, il allait tourner les talons, emportant la contrariété d'avoir subi une approche déshonorante, quand Muldouve, non moins fier, non moins imbu des sévérités nécessaires, s'écria :

— Mais ! mais ! moi aussi, mon cas est passionnel ! j'ai été meurtrier par jalousie d'amant... et je n'accepterais pas non plus comme collègue le premier criminel venu...

— Vraiment ! exclama Glaume ravi, transformé, — ah ! quel bonheur !

Ils se prirent les mains avec effusion, et ils les gardaient, ils faisaient durer le contact, comme s'ils y palpaient en connaisseurs l'acte meurtrier, mais passionnel, — naguère accompli.

Ils regagnèrent la maison à petits pas, bras dessus, bras dessous, cueillant des yeux l'éclat des bleuets et des coquelicots. Ils souriaient avec attendrissement et tout de suite, entre des silences pénétrés, ils échangèrent de brefs propos, en jouisseurs qui ne peuvent attendre pour se partager des bonnes choses.

— Il y a longtemps, votre affaire ?

— Cinq ans. Et vous, la vôtre ?

— Quatre ans.

Quelques pas, encore des rencontres de taches rouges et de taches bleues dans les blés, puis une reprise :

— Ma femme... je vous ai dit.

— Moi, un rival d'amour...

Quelques pas, le temps d'admirer un vol d'alouettes, un éparpillement de corolles jaunes dans le vert foncé de la luzerne, — puis ce murmure :

— Un coup de fusil, moi...

— Une certaine potion, moi...

Ils traversèrent les cours de l'usine et rentrèrent dans le local d'habitation.

— Restez donc dîner, pria Muldouve, nous causerons.

— Je veux bien, dit Glaume, à condition que vous-même accepterez mon invitation pour la semaine prochaine.

***

Ils devinrent des amis inséparables, aux confidences interminables, toujours répétées et toujours nouvelles et toujours intéressantes.

Le remède à leur neurasthénie était enfin trouvé. Car Glaume avait le même besoin que Muldouve « de ne plus être au secret » et le juge d'instruction avait opposé le même refus invincible à ses demandes d'audition.

Les deux héros s'étaient rencontrés merveil-

leusement à point. L'histoire de leur crime, enfouie en eux, avait poussé, grandi, au point d'envahir toute la pensée, au point que leur cas de conscience était devenu le principal de l'existence, le premier, le plus absorbant de tous les faits du monde ; — ils n'avaient plus de destination, ils n'avaient plus de motif de vivre, s'ils n'en dissertaient pas continuellement.

Comme les fonctions industrielles retenaient Muldouve à Larmanville, Glaume y venait chaque après-midi ; il s'installait dans le cabinet, il suivait son ami dans les ateliers.

Dès qu'un intervalle s'établissait entre les communications téléphoniques, les réceptions de clients, les instructions aux contremaîtres et les signatures de correspondances, les deux personnages s'épanouissaient en pleine résurrection de leur assassinat, — tels deux chasseurs parlant gibier, deux collectionneurs parlant trouvailles, deux employés parlant avancement.

La conversation avait un champ immense : les motifs de l'acte meurtrier, l'acte lui-même, les suites mentales de l'acte. Selon la disposition du moment, ils se confinaient dans l'une ou l'autre de ces trois parties. L'entrée en ma-

tière leur était fournie, sans varier, par l'état de l'atmosphère. Immanquablement l'un des deux considérait le ciel et commençait :

— Quelle humidité ! mon cher, la première idée m'est venue par un soir de pluie...

Ou bien :

— Quelle chaleur ! ce soleil aveuglant m'a causé des hallucinations visuelles...

Pour rien au monde, ils n'auraient entamé leur entretien sans le préambule barométrique, lequel donnait à la suite du discours un cachet d'imprévu, de spontanéité fantaisiste. C'est bon pour les maniaques d'entrer tout de go dans le vif d'une histoire, sans qu'elle se rattache à rien d'actuel.

Quand l'un avait débité sa tirade, il se taisait pour laisser l'autre placer un morceau équivalent. Ils s'adressaient à tour de rôle des expressions de visage étonnées, effrayées, admiratrices, bien que chacun sût d'avance, par cœur, la phraséologie du partenaire.

Au début, leur hâte à se soulager les rendit assez incohérents. Mais après les premiers déblaiements, ils mirent de l'ordre dans leur richesse narrative et la plate véracité leur suffit tout

d'abord. Puis ils s'élevèrent au-dessus de leur propre aventure, ils s'en dégagèrent avec sénérité, ils opérèrent le démontage de leurs impulsions et de leurs hantises passées, comme s'ils décrivaient un mécanisme étranger, naguère étudié quelque part. Enfin, à leur insu, par la nécessité même des répétitions, la vantardise s'imposa : ils brodaient avec complaisance, ils imaginaient avec sincérité force détails mensongers.

Leur physionomie se fit avantageuse, ils se sentaient supérieurs par essence et par grade. Semblables aux employés d'administration qui s'attribuent *a priori* une supériorité sur le reste du genre humain, — sans que la moindre justification soit nécessaire, — simplement parce qu'ils sont « des employés » et que les autres individus n'en sont pas, — Muldouve et Glaume éprouvaient un mépris poli pour les gens sans passé criminel : ces gens-là n'avaient pas vécu, ils avaient mené une existence terne et vide.

Le personnel de l'usine aimait l'aspect solide des deux personnages.

— Ah ! voilà le patron avec son grand ami — il n'engendre pas la mélancolie celui-là ! Que

peuvent-ils se raconter tous les deux ? En tout cas, il n'y a pas de tristesse dans leurs histoires, ça se voit à leur figure.

Muldouve allait souvent chez Glaume, le soir, après la fermeture de l'usine, et l'on dînait en famille.

Les enfants s'émerveillaient :

— L'ami de papa est bien gentil, mais ils s'enferment trop longtemps dans le fumoir ; quel dommage de ne pas savoir de quoi ils parlent toujours ensemble ! ce que ça doit être amusant ! ça leur donne un air tout rajeuni.



Dès la fondation de leur intimité, les deux amis, d'un commun accord, espacèrent les relations avec M. Raichon, puis ils déclinèrent ses invitations d'une façon définitive.

Rupture justifiée en somme. Ils n'avaient aucun motif de fréquenter le juge puisqu'on ne pouvait rien lui dire. C'était un profane, un philistin, avec ceci de fâcheux que son indifférence s'aggravait de mauvaise volonté.

Est-ce qu'un homme comme lui n'aurait

pas dû prendre intérêt à certains récits formidables ?

Ou alors si vraiment le côté supérieur des drames passionnels lui échappait, si vraiment il était fermé à certaine curiosité, s'il n'avait pas la fibre sensible, — ce M. Raichon apparaissait comme un bien pauvre sire.



Bientôt même, chez les deux amis, germa une rancune contre le juge.

Car enfin leur action meurtrière les faisait différents des autres hommes et les faisait primer la vulgaire humanité. Mais en leur donnant l'absolution, M. Raichon avait déjà médiocrement apprécié leur personnalité — puis, en ne voulant pas entendre leur confession, il niait entièrement cette personnalité, il enlevait aux deux héros leur valeur propre, leur distinction. A ses yeux, Muldouve et Glaume étaient les premiers venus, pareils à n'importe qui, sans rien de particulier !

Le ressentiment des deux amis si injustement dépréciés s'aigrit avec le temps. Ils finirent

par sentir le besoin impérieux d'une sentence qui, une fois pour toutes, réglât le compte de leur persécuteur.

***

Un soir, après dîner, Muldouve et Glaume se constituèrent en tribunal et mirent en jugement M. Raichon.

La porte-fenêtre du fumoir était grande ouverte sur la campagne soupirante au baiser de la lune.

On était au mois de mai : aucun souffle, aucun bruit, — seulement la tiédeur couveuse de l'universelle germination.

Les deux amis allumèrent des cigares et se recueillirent, gagnés par la majesté de la nuit et vaguement conscients qu'à ce moment où la terre fécondée préparait la subsistance matérielle de l'humanité, eux-mêmes portaient l'éclosion de la justice, cette autre pâture des humains.

Bientôt leurs narines se dilatèrent à l'essence délicieuse des havanes, l'excitation balsamique les fit soupirer, — puis l'approche du spasme

sublime rendit extatique le visage funèbre et chevalin de Glaume, le visage autoritaire et formaliste de Muldouve.

Et Glaume commença :

— Si nous parlions de monsieur Raichon une bonne fois, car il continue à vouloir s'imposer... J'ai reçu hier des livres pour mes enfants...

— Et moi, continua Muldouve, j'ai reçu sa cotisation pour la caisse de secours des ouvriers. Oui, disons franchement ce que nous pensons de lui.

Glaume accusa :

— Eh bien ! franchement, c'est un égoïste et un envieux.

— D'accord ! fit Muldouve. Sous prétexte qu'il a une qualification officielle, il méprise la personnalité d'autrui.

— Précisément, nous n'existons pas pour lui, — nous ne comptons pas. Il supprime les gens, comme ça, lui !

La vérité de l'expression frappa Muldouve.

— Oui, oui... il supprime les gens ! répéta-t-il avec acrimonie.

— Vous devinez bien, dénonça Glaume, quelle hypocrisie se cache sous son entêtement

à ne connaître avec vous que la question économique et à n'envisager avec moi que l'intérêt familial.

— Parbleu ! quand il semble s'intéresser aux salaires des ouvriers de mon usine, à la santé de vos enfants, — c'est pour ne pas parler de nous, c'est pour nous ignorer, nous !

— Aucun égard ne nous est dû ! nous n'avons rien fait, nous !... Voilà le sentiment de ce monsieur !

Quelques bouffées silencieuses firent un nuage bleuâtre pendant que les deux amis se livraient à une délibération intérieure. Puis Muldouve posa la question qui précède le verdict :

— Devons-nous l'exclure, cesser de le voir, de le connaître ! Ou bien, peut-on espérer qu'il sorte de son égoïsme, qu'il veuille enfin prendre part aux préoccupations d'autrui ?

Glaume répondit gravement :

— Il n'y a rien de bon à espérer de lui, car il manque de fonds.

Cette expression signifiait : il ne sait pas, il n'a rien appris, — elle signifiait aussi : il manque de cœur, d'humanité, il manque de cette précieuse faculté tressaillante qui, à la fois, nous

donne la personnalité exclusive et nous rend solidaires des autres hommes.

Muldouve réfléchit longuement, afin de prononcer avec impartialité : « monsieur Raichon avait-il en lui ce je ne sais quoi d'où se tire l'amélioration des individus ? avait-il la race, et avait-il les antécédents personnels ? » Muldouve eut beau chercher : on ne sentait pas chez M. Raichon ce passé, ce fonds substantiel qui nourrit l'avenir.

— Vous l'avez dit, Glaume, cet homme-là manque de fonds, il ne changera pas. Laissons-le.

— Laissons-le, contresigna Glaume.

A dater de ce jour, les deux amis oublièrent M. Raichon, au point de ne jamais plus prononcer son nom.

Ils avaient rendu ce jugement hautain, sans appel, — par quoi les gens d'honneur rayent à jamais de leur pensée un personnage bas, indigne d'y fréquenter.

LA BARRICADE

Un personnage considérable de l'Université anglaise, sire Charles Bulton, parcourt le monde pour étudier le tempérament des peuples, d'après les jeunes enfants des écoles.

Dans chaque pays, il prie l'instituteur ou l'institutrice de raconter en sa présence une histoire que tous les écoliers, sous n'importe quelle latitude, puissent comprendre immédiatement.

D'après sa thèse, les différents accueils faits par le public enfantin à cette histoire identique doivent révéler des particularités de caractères propres à chaque pays.

En juin dernier, sir Charles se trouvait à Paris, après avoir visité des écoles un peu partout : au Cap, à Chicago, à Melbourne, à Tokio. Le résultat était assez obscur : le public enfantin, d'un bout du monde à l'autre, avait accueilli son histoire-type sans manifestations bien marquantes.

Ce fut alors que l'on recommanda vivement à son attention notre vieille école maternelle de la rue des Plâtriers, à Ménilmontant.



La visite de sir Charles Bulton ayant été annoncée d'avance, il y eut, ce jour-là, de grands préparatifs à la Maternelle.

Les souliers reçurent un coup de cirage inusité, et des nez, généralement ternes, brillèrent comme si, eux aussi, ils avaient été passés à la brosse à reluire.

Le matin, madame la Directrice harangua les enfants des trois classes réunis dans le préau en assemblée plénière :

— Le monsieur que nous attendons vient, comme ça, regarder les écoles dans tous les pays

du monde ; il a vu des petits Allemands, des petits Italiens, des petits Africains, des petits Chinois. Et savez-vous pourquoi il voyage ainsi ? C'est afin de pouvoir dire quels sont les enfants les plus sages de la terre ! Alors c'est vous qui allez remporter le prix, il faut montrer une tenue parfaite ; pas un mouvement, pas un geste de travers. Et sir Charles Bulton dira que nulle part il n'a vu d'enfants aussi disciplinés que vous, que nulle part il n'a vu une école aussi tranquille et rangée que la vôtre. Quand on demandera quels sont les enfants les plus sages de la terre ? Il répondra : « Ceux de la Maternelle, dans le quartier des Plâtriers! »

***

Tout de suite après déjeuner, madame la Directrice s'en alla prendre les dernières instructions de monsieur l'Inspecteur primaire.

Avant qu'elle fût de retour, sir Charles Bulton se présenta et exprima le désir de connaître la grande classe, où les élèves ont de cinq à six ans.

Mademoiselle Bord, l'institutrice adjointe, interrompit sa leçon pour le recevoir. Mince,

de noir vêtue, elle offre un visage mat, les traits nobles et calmes d'une madone. Sir Charles eut l'impression que sa beauté régulière, classique, était en concordance avec la rectitude pondérée de l'organisation scolaire.

En effet : quelle belle discipline !

Un simple signe du front de mademoiselle et voilà tous les élèves debout, droits, corrects : d'un côté les filles, toutes les têtes ornées d'un bout de ruban, — de l'autre côté, les garçons, toutes les têtes plus ou moins coiffées à la malcontent.

Un signe de la main et voilà tout le monde assis, sans le moindre bruit : quel ordre parfait !



Et sir Charles, à voix basse, entretint mademoiselle. Aussitôt elle acquiesça en souriant. Rien de plus simple : il s'agissait de raconter, avec des dessins au tableau noir, l'histoire commune du mouton. Oui ! Il s'agissait de donner brièvement les notions courantes sur cet animal si doux, si utile et si universellement goûté.

Pourtant, une indication particulière de sir

Charles saisit un peu mademoiselle : involontairement, elle jeta un regard rapide vers la rangée des mal peignés, — mais elle acquiesça encore de bonne grâce.

Une chaise fut placée pour sir Charles, dans un angle, sur le même plan que le bureau de l'institutrice. Et la leçon commença.

L'attention des enfants ne fut même pas distraite par la présence du considérable visiteur : encore un beau spectacle de sagesse et de bonne tenue.

A vrai dire, le mérite en revenait à mademoiselle Bord, habile dessinatrice et conteuse éloquente. Elle avait esquissé un paysage, puis un mouton; sa voix et sa manière donnaient de la nouveauté aux descriptions les plus connues. Il était question du berger, de la bergerie, de la récolte si précieuse de la laine.

Bientôt l'intérêt augmenta, car la mère brebis apparut sur le tableau et l'on apprenait de curieux détails, celui-ci, par exemple : certain fromage, le roquefort, n'est pas fait avec du lait de vache, mais bel et bien avec du lait de brebis.

Enfin, — comble de l'intérêt — sur le tableau,

il y eut le petit agneau, joli, mignon, frisé, — le petit agneau tout blanc qui folâtre, qui gambade, qui bêle doucement, — un petit agneau si drôle, si gentil, qu'à le voir là, sur le tableau, on souriait ineffablement, l'on avait envie de l'embrasser.

Et le silence des enfants s'accompagnait de mouvements de têtes avides, de coups d'attention avec le front, avec le nez, avec la bouche, pour attraper les mots, pour saisir le sens tout entier...

Mais voilà que mademoiselle cessa de dessiner et s'adressa de face aux élèves.

Son visage si riche d'expression présenta une beauté droite, impeccable, fixe et qui évoquait l'impassibilité de la nature, la fatalité, quelque loi immuable des sociétés humaines, et sa voix aussi devint nette, impassible.

Aussitôt le silence se compléta d'immobilité. Les paroles résonnaient dans la classe, comme des pierres tombant au fond d'un abîme :

— Seulement, vous le savez, mes enfants, il faut manger pour vivre, — et la viande est une excellente nourriture qui fait grandir. Vous aimez bien les côtelettes, le ragoût aux pommes de terre... Puisque la nature permet que les personnes mangent les animaux, —

nous sommes bien forcés : nous allons tuer le petit agneau...

Alors il y eut un silence dans le silence même, comme si les respirations des enfants s'arrêtaient.

Mademoiselle s'était retournée vers le tableau noir et, de nouveau, les coups de craie rapides illustraient son discours :

— Nous allons tuer le petit agneau, — alors il faut nous préparer : voici le pilier du hangar, et le crochet et la corde pour l'attacher — voici le billot pour découper, et voici le couteau...

A ce moment précis, la femme de service entra dans la classe, annonçant que madame la Directrice était arrivée en compagnie de monsieur l'Inspecteur primaire, lequel tenait à honorer de sa présence la visite de sir Charles Bulton.

Mademoiselle Bord était priée de conduire immédiatement sir Charles dans le cabinet de réception.

Vite, mademoiselle posa la craie et précéda l'éminent personnage qui s'était levé avec un empressement protocolaire.

Ainsi la classe resta sans surveillance pendant quelques minutes.

*
* *

Quand sir Charles Bulton et monsieur l'Inspecteur primaire et madame la Directrice, en grande cérémonie de visite officielle, apparurent sur le seuil de la classe, — le bureau de mademoiselle Bord — siège du gouvernement — était renversé et il y avait une barricade devant le tableau noir !

Les tables, les bancs, s'amoncelaient en hauteur, les uns sur les autres, — le peuple des enfants debout, massé à droite et à gauche, braquait vers l'entrée ses yeux en trous noirs, comme des canons de fusil.

Adam, le sympathique mauvais sujet de l'école, avec sa tignasse blonde, sa face tauresque, sa structure d'hercule pas méchant, était juché sur une table en saillie, le dos à la barricade, dont il semblait avoir le commandement.

Avant que les arrivants eussent trouvé à exprimer leur stupéfaction, Adam, le menton en avant, les épaules remontées, les bras lourds, avait crié le mot de la révolution, avec son accent faubourien de Ménilmontant :

— Nous voulons pas, nous, qu'on tue le petit agneau !

***

D'un geste passionné, sir Charles pria madame la Directrice et monsieur l'Inspecteur primaire, prêts à intervenir comme il fallait, de vouloir bien lui accorder un instant pour voir et comprendre.

Sir Charles promena dans la classe son regard imposant qui, dès longtemps, s'était agrandi et solennisé à la contemplation grave des peuples diversement civilisés.

Une houle, une longue vibration inarticulée avaient suivi le cri d'Adam : tous les yeux, toutes les bouches, toutes les joues tendues, frémissantes, signifiaient éperdument :

— Nous voulons pas, nous, qu'on tue le petit agneau !

Eh quoi ! pensa sir Charles, ce tout petit monde se soulevait ainsi en faveur de la faiblesse sacrifiée ! Et brusquement le noble Anglais eut l'impression que l'âme de toute une race criait vers lui.

Oui, cette opposition au meurtre du pauvre sans défense, c'était un *fait de race* : c'était un fait de maintenant et de toujours, du présent et du passé immémorial. Et l'on eût dit vraiment que le dessin de ces figures enfantines était à la fois façonné pour l'énergie actuelle et déterminée par de semblables actions d'ascendances lointaines.

Les visages criaient avec des expressions séparées, avec violence, avec prière, avec terreur, avec bonté, — mais l'ensemble ne formait qu'une seule et grandiose protestation en faveur de la victime innocente.

Et le regard de sir Charles se posait de place en place.

Dans le mélange des filles et des garçons, les différents types se détachaient d'emblée. Les résolus, les forts comme Adam, les farouches comme Léonie Gras, saisissaient d'abord l'attention. Puis on discernait les sublimes, les maternelles, Hélène Leblanc, Louise Cloutet, si dressées, si palpitantes, que chaque battement de leur cœur se comptait au frémissement de leur petite figure hagarde.

Les minois jolis, bien portants, les coquettes

comme Irma Guépin et Julia Kasen, protestaient avec prière, avec dévotion, au nom de la beauté, en quelque sorte.

Et la plus grande beauté d'expression était peut-être dans les yeux pochés, dans les fronts égratignés, — dans le lot des affreux : Richard à la tête de singe malade, Vidal le bossu, Bonvalot à la pâleur sinistre, — c'était avec une frénésie délirante qu'ils ne voulaient pas laisser tuer le petit agneau, comme si leur propre disgrâce était la dernière limite du mal humainement supportable.

Et aussi la plus impressionnante interdiction ressortait des mal-éclos, des dégénérés sans défense ; les « visages pointus » manifestaient uniquement par leur tristesse immobile, mais quelle fascination désolante :

— Si vous tuez le petit agneau, l'éternelle réprobation du monde pèsera sur vous.

Le grand soleil de juin entrait par les fenêtres ouvertes, se posait en plein sur la barricade et nulle ombre n'atténuait la sincérité du spectacle.

Les élèves sages, obéissants, ceux à figures de riches, et ceux à figures de maîtres, Berthe Cadeau, Léon Chéron qui tous deux avaient la

croix, se tenaient là, tous francs, sans se cacher : ils regrettaient de participer au mouvement, mais ils ne pouvaient pas faire autrement.

Et ceux qui avaient faim continuellement, qui avaient toujours eu faim depuis leur naissance, — ceux dont les joues auraient eu si besoin de viande, dont les joues misérables avaient créé les sobriquets : Ducret dit la Fringale et Louise Guittard dite Bec-Ouvert, ceux qui avaient des yeux et des dents de loup moribond, ceux-là suppliaient : « Ils ne voulaient pas ! Ils ne voulaient pas !... Ce n'était pas vrai, ils n'avaient jamais eu faim ! Pardon... Pardon ! ils ne le feraient plus jamais ; ils n'auraient plus jamais faim ! Ils ne demanderaient plus jamais à manger !... »

Enfin, au devant de la barricade, sir Charles rencontra un regard aussi savant, aussi supérieur que le sien.

Tricot, avec sa tête de vieille femme du bureau de bienfaisance, — Tricot avec ce sourire impossible qu'il prenait pour parler de sa mère : (« Pendant qu'a m'bat, on a la paix ! »), Tricot, débraillé du col, ses souliers gâcheux rattachés avec des ficelles, présentait on ne sait quelle

apparence d'avoir été tué déjà bien des fois et d'être toujours là.

On sentait que si tous les camarades avaient fui, il serait resté seul, — une main dans la poche, son tablier retroussé, son pan de chemise sorti, — porte-drapeau héroïque, exhibant l'audace de son nez retroussé et la bonté amère de sa bouche narquoise :

— Nous voulons pas, nous, qu'on tue le petit agneau !



Alors, sir Charles Bulton, en toute sincérité, envoya vers la barricade cette inclination du front qu'il avait déjà effectuée à tous les bouts du monde, en Russie, en Amérique, au Japon, devant les plus formidables représentations de la puissance publique. Puis, très grave, il leva son chapeau, et de l'accent hautement solennel dont il avait coutume, aux galas diplomatiques, de porter la santé des souverains régnants, il acclama la marmaille des Plâtriers :

— Hurrah ! pour le *grand* peuple de France !

PREMIÈRES ARMES

Mon cher Maurice,

Je suis à Paris ! Reçu bachelier à la dernière session d'examens, j'ai quitté ma famille pour réaliser mon irrévocable projet *d'écrire*, d'être un annotateur du drame sans fin qui se joue sur la scène du monde.

Et ma famille même sera forcée de reconnaître ma prédestination, car, dès le premier instant... Mais procédons par ordre.

J'avais lu que les plus grands romancier de tous les pays, aussi bien Dickens que Balzac recueillaient les principaux matériaux de leurs

œuvres dans la rue même, en flânant, en regardant autour d'eux. Je savais aussi que la faculté maîtresse des vrais artistes est celle de voir, de dégager, de pressentir des énormités, là où le commun des spectateurs ne remarque rien.

En conséquence, dès mon arrivée, après une nuit et une matinée de repos à l'hôtel, je voulus débuter dans mon métier d'observateur. Mon point de départ étant la gare Montparnasse, je choisis sur le plan un itinéraire facile : la rue de Rennes, le boulevard Saint-Germain, la Bastille, les grands boulevards.

Tout de suite, je perçus fortement le contraste entre l'animation de Paris et la paix sommeillante de notre sous-préfecture bretonne. N'empêche que je ne me laissai pas éblouir; je gardai le milieu du trottoir dans la cohue affairée, et je pensai narquoisement : vous ne soupçonnez pas, braves gens, que ce blondin de dix-huit ans, presque imberbe, qui avance l'air inoffensif, avec un binocle de myope, est un observateur, votre historiographe de demain !

Mais, au bout d'une demi-heure, un doute me tortura : si je ne trouvais rien à noter ! Il

s'agissait, en quelque sorte, d'une épreuve d'aptitude : si j'avais la vocation, ma première sortie devait fournir un résultat catégorique.

Et j'avais à peine dépassé la Bastille qu'à vouloir déchiffrer les visages, les attitudes innombrables, j'éprouvais la fatigue d'un tiraillement excessif.

Parbleu ! il me manquait une méthode d'observation. J'y songeai heureusement :

— Je vais m'attacher quelques minutes à un passant d'aspect intéressant ; s'il n'aborde personne, s'il ne s'arrête à aucune manifestation curieuse, je le lâcherai, j'en choisirai un autre, et ainsi de suite jusqu'à la découverte utile.

Un vieillard me parut trop lent ; un jeune apprenti zigzaguait trop ; plusieurs autres individus n'offraient aucun caractère saillant. Ce fut une passante...

Elle arriva sur le boulevard, d'une rue transversale ; son regard m'effleura ; une commotion inexplicable me décida. Une femme jeune, brune, mince ; vêtue avec une élégance un peu voyante, — chapeau rouge et blanc, vêtement de drap ponceau ajusté en belle sinuosité, — d'une main elle relevait légèrement sa robe

sur un jupon mauve fanfreluché ; de l'autre, elle tenait un petit sac de cuir à chaîne. A première vue, l'agrément de son visage me rappela la gracieuseté artificielle des commerçantes de notre sous-préfecture.

Je mesurai mon pas derrière elle, de façon à voir son visage de côté. Elle allait, le port un peu raide, les paupières astreintes à ce demi-baissement qui donne un air jeune fille, un air modeste.

Soudain, je notai une préoccupation très accusée : de temps en temps, avec un léger virement du front à droite ou à gauche, elle lançait, vers tel ou tel passant, un regard de coin.

Après un examen attentif, je trouvai le regard soupçonneux, inquiet. Alors, quelle pouvait être la nature de la préoccupation ? Il me sembla que si j'avais porté cent mille francs sur moi, j'aurais ainsi révélé en signes obliques ma crainte d'être frôlé par un pick-pocket.

Déduction : cette dame portait sur elle, dans son sac, dans sa poche, je ne sais où, un objet caché, tentant, de valeur, et elle s'inquiétait de savoir si nul devineur, si nul convoiteur

n'allait la menacer. (Ah ! mon vieux Maurice, ce que c'est que d'avoir été un bon élève de philo !)

A peine ce premier point acquis, entre moi et la dame s'intercala un monsieur : chapeau rond, pardessus, canne, moustache militaire, — beaucoup de ressemblance avec le percepteur de chez nous.

Et voilà justement qu'il se mit à examiner la dame ; il flairait en quelque sorte son costume, son sac de cuir, comme un douanier mis en éveil : « Il y a quelque chose à dénicher. »

La dame ne pouvait absolument pas voir cet inquisiteur. Eh bien ! par une sorte de pressentiment du danger, presque instantanément, elle changea d'allure, elle hâta le pas !

Il fut manifeste que l'homme la suivait avec une décision nette, comme s'il avait surgi exprès pour cela. Puis il la dépassa, se retourna, et je constatai que les deux personnes ne se connaissaient aucunement — et pourtant se comprenaient sur un certain point secret !

Le monsieur avait un visage sérieux, mais contracté, tout à fait « douanier ». La dame changea encore son allure ; elle ralentit comme

si un malaise lui coupait les jambes, et elle allait maintenant, fascinée, le regard indifférent aux autres passants de droite ou de gauche.

Le monsieur se retourna encore ; jamais je n'avais vu des yeux si autoritaires. Il affecta, de son côté, une démarche flâneuse.

La dame essaya de s'arrêter devant une vitrine de modiste ; mais, bien entendu, son persécuteur se mit à contempler un étalage voisin, et il la laissa repartir la première. Talonnée de près, elle sembla se résigner...

Et, brusquement, je formai une conjecture, grâce à la réminiscence d'un récent fait-divers. Cette dame, — dans un accès morbide, à l'exemple de tant de détraquées, — avait détourné un objet de valeur dans un grand magasin, elle l'emportait caché sous son vêtement, — et, selon une procédure fréquente, un inspecteur la suivait pour lui faire restituer l'objet, sans scandale, sans autre sanction que celle-ci : l'aveu signé de son larcin.

N'était-ce pas évident ? Et tout s'expliquait : la préoccupation de la dame, puis cet inconnu ayant l'air d'exécuter une mission et qui ne pouvait impressionner si fort qu'une coupable.

Les péripéties subséquentes confirmèrent pleinement ma supposition.

La dame quitta le boulevard, et, coup sur coup, au moment d'arriver devant sa maison, rue des Martyrs, elle risqua plusieurs virements de tête indiquant un dernier espoir d'échapper — et qui hélas ! lui permirent seulement de constater l'impitoyable persistance...

Elle s'engagea dans le vestibule ; résolument, l'inconnu suivit. Qui, si ce n'est un justicier, aurait pu agir ainsi ?

J'entrai également, un instant après, juste à point pour voir, au deuxième étage, la dame ouvrir la porte en face de l'escalier, tourner un visage à attendrir un tigre, — et l'inconnu autoritaire franchir le seuil. Qui, si ce n'est une justiciée, aurait pu admettre un tel procédé ? Elle était prise, paralysée ; il n'y avait aucune parole, aucun geste d'objection à tenter si elle voulait éviter le scandale.

Je résolus d'attendre dehors la sortie du personnage. Je reconstituais facilement son rôle : « Madame, vous n'ignorez pas ce dont il s'agit ; n'essayez plus de rien cacher... »

Mais combien pénible pour une femme

d'accepter la sanction écrite ! Quels débats, avant de prendre la plume ! La preuve, c'est que l'homme ne sortit qu'au bout d'une heure.

Mû par l'obscur pressentiment que le drame n'était pas terminé pour moi penseur, serviteur de l'humanité, je m'élançai aussitôt dans la maison. En face de l'escalier, la porte était entrebâillée ; j'écoutai... aucun bruit. La crainte d'un malheur me prit si vivement que je poussai la porte... Personne dans la chambre !

Je demeurai sur le palier, stupéfait, envahi d'une telle émotion que je fus secoué d'une toux spasmodique très bruyante. A droite, s'étendait un long couloir, et voilà qu'au fond, dans la demi-obscurité, apparut une forme de femme, comme un fantôme en chemise, et qui dessina vers moi un signe de détresse.

Pris de panique je m'enfuis.

Tu devines, mon cher Maurice, qu'ayant rassemblé mes idées, je veux aujourd'hui même retourner dans cette maison. Je m'en rends compte : mon inconnue et la femme fantôme ne font qu'une seule personne, laquelle doit se retrouver. Je guetterai dehors, je

rôderai dans l'escalier, dans le couloir... je dois aborder la naufragée...

Un grand trouble est en moi, il me semble qu'un événement fatal, considérable, me touchant personnellement, va s'accomplir !

Bref, mon cher Maurice, attends-toi à recevoir bientôt une seconde lettre stupéfiante. Et, quant à ma vocation, n'est-ce pas ? la preuve est faite.

Ah ! mon vieux, je sens le feu généreux de l'inspiration, et je voudrais t'embrasser, embrasser l'humanité entière ! Oui, je sens un élan chevaleresque : parbleu ! le souci de l'œuvre à écrire peut s'allier à l'action secourable !...

Mais à quelle révélation se rapporte donc le geste de détresse de la femme fantôme ? Pourquoi éprouvé-je une indéfinissable appréhension ? Qu'ai-je donc à perdre ?

Enfin, cette première documentation achevée, j'irai vite revoir mes parents.

Ah ! ah ! un fils s'en va, c'est un gamin ; sa mère a encore pour lui ce doux visage simple, ce sourire voilé qui veut prolonger quand même l'état d'enfance ; — quelques jours

après, il revient : c'est un homme ! il a fait sa trouée dans le monde !

Et tu te représentes la sainte femme à la gare, avec son regard affectueux, interrogateur ! Et, malgré la mâle prestance de l'arrivant, tu imagines cette sollicitude maternelle — non ridicule, parce que sublime, — et qui dicte la même question après une partie de football ou après une exploration polaire :

— Tu ne t'es pas enrhumé, au moins, mon enfant ?

L'OUBLIÉE

Le grand critique d'art Jérôme Parsonval ne comptait plus ses succès auprès des femmes. Il offrait, de loin, l'aspect d'un mousquetaire à la haute stature, à la chevelure noble, à la fière moustache blond cendré. De près, la finesse extrême de ses traits causait un étonnement plein de charme. On eût dit que son visage, à force d'avoir vibré aux chefs-d'œuvre, gardait, en toute circonstance, une sensibilité rêveuse et attendrie.

Célibataire, la cinquantaine franchie, il faisait encore des conquêtes et, presque toujours, cette fortune particulière était sienne,

de remporter des victoires immédiates, inattendues.

Un soir, à son bureau de la *Revue périodique*, il trouva une dame qui l'attendait. Elle se leva, salua et se rassit, quand il l'eut invitée, en s'excusant de son arrivée tardive.

Cette dame jeune, brune, portait un costume tailleur vert foncé, un chapeau discrètement fleuri, des gants clairs. Tout de suite, Parsonval, avec sa double expérience, esthétique et galante, lui attribua une supériorité de race, d'après ses mouvements gracieux et d'après cette simplicité de mise qui, chez certaines personnes, révèle un goût sobre, aristocratique, au lieu de dénoncer la médiocrité.

Elle aurait été d'une remarquable beauté, si un défaut de physionomie impossible à définir n'avait en quelque sorte démenti le langage séduisant des traits.

Dès les premiers mots qu'elle prononça, Parsonval admira son magnifique élan de missionnaire fanatique :

— Je suis madame Lamblot, la femme du sculpteur, et je viens vous remercier, monsieur, du magistral article que vous avez publié sur

l'œuvre de mon mari. Lui-même vous dira les sentiments fraternels dont il est pénétré ; mais, auparavant, j'ai cédé à l'impatience de ma gratitude et aussi à un véritable devoir. Car, enfin, les effusions de mon mari seront forcément incomplètes ; il ne pourra pas, sous peine d'outrecuidance ou de fausse modestie, répondre à vos éloges. Seule, je puis en toute dignité confirmer votre glorification de sa vaillance et de son génie.

La visiteuse prit un ton de confidence pathétique.

— Je sais par cœur des passages de votre article. Tous ces jours-ci, des amis m'ont fait le plaisir de déclamer brillamment vos périodes enthousiastes. Comment oublier cette affirmation que « l'œuvre principale du sculpteur, *la France civilisatrice*, réalise l'harmonie même de la forme et le sublime de la puissance expressive » ? Et vous pensez, monsieur, si j'ai retenu votre jugement, prouvant que les bravos recueillis dans l'entourage n'étaient pas dus à une complaisante politesse. « L'admiration saisit les spectateurs instantanément... » avez-vous écrit. Le regard humain demeure

enrichi pour toujours... La vision du monde est embellie ; les gens peuvent dire : aujourd'hui, il y a plus de beauté sur la terre qu'il n'y en avait hier. »

Parsonval, courtois et modeste, souriait à la visiteuse et il regrettait de mal discerner le jeu de son visage, à cause du faux éclairage de l'angle où elle était assise et à cause de sa voilette incomplètement relevée.

Elle continua d'une voix chaude, exaltée :

— Mais je veux, par-dessus tout, vous remercier de la véridique biographie que vous avez esquissée. En effet, on doit juger l'homme et la production tout à la fois. Comment parler équitablement de l'œuvre, cette émanation de la personnalité, sans raconter le personnage ? Et vous n'omettez rien des débuts pénibles de l'artiste. D'abord l'apprentissage consciencieux, acharné, puis cette longue période ingrate où l'artiste tâtonne et se cherche ; cette période stérile où pourtant l'artiste pauvre doit vivre et où il doit éviter l'appât des gains trop faciles, les succès éphémères qui trompent et brisent le génie.

Parsonval crut bon de placer un commentaire :

— Oui, le génie exige une lente, obscure et solitaire éclosion et il a cette nécessaire destinée d'être nié, bafoué, méconnu, à ses premiers essais, parce qu'il désoriente notre appréciation routinière, parce qu'il est tout d'abord maladroit, incomplet, parfois monstrueux. Et nous considérons exclusivement ses imperfections évidentes ; nous n'admettons pas cette logique élémentaire que, dans le sublime, dans le grandiose, les défauts eux-mêmes sont forcément grossis...

Mais la visiteuse l'interrompit et il pensa que le mieux était de la laisser exhaler son émotion.

— Et aussi, monsieur, l'homme de génie a contre lui d'être timide et sans prestance ; son extérieur ne favorise pas la réussite... En ce qui concerne notre ménage, vous avez admirablement mis en lumière ces lenteurs du début : nous avons vécu des jours désolés et il était temps que le succès arrivât. Nous avons failli souvent renoncer à l'idéal glorieux... Pour empêcher mon grand artiste de déroger, moi-même j'ai dû assumer des besognes accablantes, m'astreindre à des travaux de veillée méticuleux, trop méticuleux...

Elle eut un sursaut nerveux comme si elle s'égarait loin de son sujet ; son intonation un peu assourdie redevint sonore :

— Heureusement, votre providentielle entrée en scène nous a sauvés. Car il y a deux considérations inséparables : l'artiste et son génie, — le critique et sa justice. Sans vous, proclamateur écouté, aucune gloire ne serait.

En gestes discrets, Parsonval se défendait d'une influence exagérée et il examinait avec quelque stupeur cette femme décidément très belle ; malgré le faux-jour, l'envolée de sa conviction faisait disparaître de son visage toute ombre défectueuse. Elle continuait :

— Et peut-on imaginer rien de plus triste, de plus affreux : le génie restant méconnu ! N'est-ce pas comme une offense de l'humanité envers soi-même, comme une négation fondamentale de l'espoir et du progrès ! On ne conçoit pas de plus lamentable iniquité : un fervent artiste dont la persévérance, les efforts et la souffrance restent ignorés. Car l'œuvre sublime se crée dans la douleur... Mais vous avez surgi noblement... Et il n'y a qu'un frère de

génie, qu'un autre artiste, qu'un autre grand cœur, pour dire cette longue ascension entravée de chutes, d'erreurs, de découragement, de pièges malveillants... Vous avez montré le public si longtemps inattentif et qui daigne enfin regarder... pour ne pas comprendre ! Et les critiques harcelés, trop essoufflés à suivre les arrivants, pour pouvoir aider les nouveaux partants... jusqu'au jour où la loi d'équilibre et de vérité s'impose. Vous l'avez dit : la fatalité des résultats existe ; il faut bien que la volonté, l'héroïsme, le don personnel obtiennent leur récompense ; il faut bien que l'artiste contemple son labeur dans la joie du triomphe...

La visiteuse, transportée, avançait vers Parsonval une sorte de baiser reconnaissant. Et il pensait : « Je n'ai jamais vu une femme aussi impressionnante ; quel feu ! quel emballement ! Et elle a raison ; mon rôle de critique est considérable... je ne croyais pas avoir si bien plaidé... »

— Et vous avez énoncé, monsieur, une constatation particulièrement frappante ; l'œuvre d'art offre cette caractéristique exclusive : tout le monde y a sa part. Ce n'est pas prin-

cipalement pour lui-même que l'artiste a travaillé ; le monde entier profite de sa victoire, le monde entier est récompensé.

La voix vibrante atteignit la note théâtrale, le geste invita une foule imaginaire :

— Venez tous voir la réalisation prodigieuse ! Emplissez vos yeux, votre intelligence, votre cœur : voilà de la beauté ! Voilà l'harmonie des mouvements, la mesure, la grâce, la pureté des lignes. Nous t'apportons cela, ô monde, en remerciement de ce que tu nous as laissé vivre... (Et l'œuvre d'art, c'est plus que la dette payée, c'est la générosité, c'est la magnanimité...) Car, venez, les négateurs, venez, les envieux, les perfides, vous qui méprisez le talent et contestez l'effort ; voilà de la beauté ! Il y a aussi votre part !

Il fallait bien qu'à la longue, le critique lui-même s'enivrât. Une sorte d'évidence accaparait son esprit.

Mais oui, son rôle dominait superbement. C'était lui, Parsonval, qui avait fait le plus pour l'artiste et qui avait produit la justice complète, en appelant tous les gens à prendre leur part de la richesse, tous : même les

ennemis, même les plus louches détracteurs... En vérité, il n'avait oublié personne. Et, ma foi, il sentait aussi l'équité de cette reconnaissance envers son mérite éclatant.

Pour mettre le comble à son émoi, la dame, après une pause souriante, descendit soudain de la hauteur invocatoire au diapason intime.

— J'ai terminé, monsieur, je tenais à crier devant vous ces choses de mon cœur... Excusez mon élan, il est sincère... il est bien sincère.

La visiteuse se leva, et elle eut une manière vraiment imprévue, exceptionnelle, de tendre les mains.

Parsonval, en qui chantaient les hymnes du bonheur pour tous, s'empressa de saisir les mains offertes... ma foi, il commencerait les baisers par elles...

Alors, la femme du sculpteur lui dit posément, avec une ineffable simplicité, sans regrets, sans trace de prétention à un égard personnel :

— Oui, monsieur, vous seriez bien aimable de me guider... ma bonne m'attend dans l'antichambre... les veillées m'ont rendue aveugle.

LA PROMOTION

Ce matin-là, au ministère, Le Borgne, en entrant dans le bureau des rédacteurs, interpella ses deux collègues :

— Vous ne savez pas ? C'est dégoûtant, je viens d'apprendre que, cette fois encore, notre malheureux Duchon ne sera pas nommé commis principal, en dépit de son ancienneté, de son zèle et de l'occasion qui se présente dans notre section même.

Toutenvin posa son journal :

— Que voulez-vous ? notre chef ne le propose pas pour l'avancement. Duchon est de ces expéditionnaires ignorés, perdus dans l'admi-

nistration, qui remplissent leur devoir sans rien demander ; personne ne s'occupe d'eux. A part le garçon de bureau qui apporte les expéditions à faire et remporte les expéditions faites, personne ici ne soupçonne l'existence du nommé Duchon.

Clobinet proposa :

— Il faut absolument tenter un coup... cela aura l'air d'une farce plus ou moins [traditionnelle et, en réalité, ce sera une façon, la seule, de révéler en haut lieu le marasme de Duchon. Dame ! il en résultera ce qu'il en résultera.... Nous allons fondre sur Duchon, tous les trois, gesticulants, frénétiques, irrésistibles. Censément nous avons appris que sa nomination est signée, nous le félicitons chaleureusement et nous lui persuadons — puisque le chef est en congé — d'aller remercier le Directeur général en personne !

Les deux collègues eurent un sursaut d'épouvante : le Directeur général ! Autant annoncer d'avance la révocation de Duchon !

Toutenvin hocha la tête :

— Dans une occurrence grave, pour sauver la vie d'un parent, supposons, j'irais trouver le

ministre, le Président de la République, le tsar... mais jamais, à aucun prix, je n'aurais le courage d'affronter le Directeur général... et je suis un monsieur qui n'a pas peur.

Mais, le cas était désespéré ; après bien des hésitations le complot fut mis à exécution.



Sous certains rapports, Duchon possédait la naïveté d'un enfant de dix ans.

Les trois rédacteurs parurent si sincères, si emballés, si affirmatifs, que le brave homme partit répéter la phrase qu'on lui avait dictée :

— Monsieur le Directeur général, je suis monsieur Duchon, expéditionnaire ; j'ai appris que vous aviez signé ma nomination au grade de commis principal ; je viens vous présenter mes remerciements.



Le Directeur général, — la plus haute autorité après le ministre, — ne recevait jamais que les chefs de service ; les chefs de bureau même n'arrivaient pas jusqu'à lui.

Duchon, docile aux indications de ses guides, passa par le couloir particulier des chefs de service, frappa à la porte réservée, qui n'était gardée par aucun huissier, et entra tout de go.

Il était modeste, convaincu, déférent, mais point servile. C'est pourquoi il n'avait aucunement conscience de sa hardiesse.

A quarante-sept ans, il accusait la soixantaine; long et maigre, avec une redingote déjetée, marmiteuse, il montrait une calvitie triste, bordée d'un bouquet de poils gris au-dessus des oreilles, des yeux éteints derrière des lunettes communes, un long nez égaré, une moustache tombante, des joues plates, jaunâtres, désolantes.

Le Directeur général était un quinquagénaire violent, rouge, aux cheveux teints ; ses subordonnés ne l'approchaient qu'avec appréhension. Malgré son invitation courtoise, jamais un chef de division n'aurait osé s'asseoir devant lui.

A la vue de Duchon, il fut stupéfait et indigné ; il n'imaginait pas la présence d'un pareil grotesque dans son ministère. Tout de suite, il devina la mystification. Et ce hère piteux, inadmissible comme employé, le dérangeait dans l'étude d'une question internationale pres-

sante, énorme ! Une poussière fourvoyée dans l'organisation d'un monde, quoi ! Ce qu'il allait vous balayer ça !

Il allait lui en donner de l'avancement, au Duchon ! Oui, oui !... il allait lui asséner une mise à la réforme immédiate, — avec déduction de la journée présente, que ce fantoche ne terminerait pas au ministère !

Ce fut, chez le haut dignitaire, cette exaspération effrénée, telle que cela ne suffirait pas, cela ne soulagerait pas assez d'accomplir isolément l'acte de répression décidé, il faut l'agrandir, le prolonger par une ironie impitoyable, qui donne une satisfaction de rancune.

— Asseyez-vous donc, mon cher monsieur Duchon, prononça-t-il avec un sourire de cannibale.

Duchon osa s'asseoir !

Alors, pour mettre le comble à la dérision, le Directeur se leva, lui ! et parla debout après avoir esquissé une révérence, en parodie :

— Et cet avancement vous satisfait ? Il vous semble mérité ?

— Mon ancienneté, monsieur le Directeur, me permettait d'espérer...

Le directeur avait une fulgurance de regard, un tremblement de la mâchoire qui aurait fait fuir tout l'état-major du ministère...

— Et depuis combien de temps êtes-vous ici ?

— Depuis vingt-sept ans.

— Ça ne se dirait pas ! Je vous aurais pris pour un nouveau... Et comment allez-vous ? ajouta le Directeur sur un ton effroyablement sarcastique et en se rasseyant pour mieux darder son insolence.

— Je vous remercie, monsieur, à part un peu de fatigue...

Le Directeur griffait ses papiers, il continua en moquerie :

— Et vos enfants ?

— Toujours assez délicats... Ce sont des Parisiens...

Machinalement, le Directeur cherchait un objet à lancer à la tête de Duchon.

— Et votre femme ? grinça-t-il.

— Elle, ce sont les pieds qui souffrent... les pieds et les genoux... le restant de sa dernière couche...

Au paroxysme de l'irritation, le Directeur

voulut encore lâcher une dernière question bouffonne, insensée, une question équivalant à une gifle — pour faire enfin sentir à cet imbécile son imbécillité. Alors, les dents sorties, cherchant à mordre, il exhala :

— Et... et votre concierge, comment va-t-il ?



Certains faits se produisent qui font dire, après coup : il faut vraiment que j'aie le cerveau solide pour avoir conservé ma raison, devant une pareille monstruosité. Tel fut le cas pour le Directeur général.

Sur sa question furibonde, Duchon, qui était assis au bord d'un fauteuil, serenfonça confortablement, sa personne prit de l'aisance, son long nez trouva l'orientation désirable, ses yeux éteints s'animèrent de contentement, sa voix se posa :

— Mon concierge est tiré d'affaire, monsieur le Directeur, je vous remercie, fit-il avec un salut reconnaissant.

Et il s'engagea dans un discours amical, intime.

— Ah dame ! perdre cinq cents francs est

une rude affliction pour un concierge, et il faut croire à la fatalité, car enfin le malheur est arrivé juste comme la maison venait d'être vendue, et le nouveau propriétaire est un homme dur, intraitable... surtout il ne connaît aucunement Lagredon, notre concierge. Si Lagredon était allé dire : on m'a volé cinq cents francs sur l'argent des termes, c'était un homme perdu, c'était toute une famille perdue, jetée à la rue...

Le Directeur, suffoqué, s'était arrêté juste au moment d'appuyer sur la sonnerie électrique et de faire jeter dehors l'intolérable Duchon, sans aucune explication. Et voilà que, le coude sur son bureau, il écoutait tout en labourant son crâne avec ses ongles. Duchon continuait, de plus en plus confiant, aisé, naturel.

— Oui, toute une famille écrasée, car les Lagredon, en plus de leurs charges, la vieille paralytique et le reste — avaient pris chez eux l'enfant de leur nièce qui est une pauvre fille séduite, abandonnée... Un enfant de quatre ans... Dame ! ça a été le premier élan : moins d'une heure après le désastre de Lagredon, l'enfant était chez nous, recueilli, installé, adopté — je crois même que mes deux aînés, qui ont

treize et quatorze ans, s'étaient déjà battus à qui lui ferait une place dans son lit... La vérité, monsieur, est que, même devant une catastrophe, on commence par le secours le plus agréable : cet enfant avait toujours fait envie à ma femme ; il est frisé, blond, avec une si gentille fossette au menton...

Le Directeur, étonné lui-même qu'une telle diversion fût possible, — les yeux sur le grimoire qui intéressait l'univers innombrable, — écoutait l'aventure d'un infime individu — et c'était comme si la gravitation qui marque le temps de l'Humanité s'était arrêtée pour un moment.

Duchon allait, imperturbable :

— Je rougis de le dire, mais le cœur est plus lent quand il s'agit d'un secours compliqué. Il n'y avait pourtant ni à chercher, ni à hésiter : dans la maison, moi, Duchon, employé titulaire au Ministère, je suis le locataire le plus important, j'ai une situation garantie, — mon devoir était tout tracé... moi seul pouvais agir... Ma femme me regardait, moi je la regardais, — nous désirions autant l'un que l'autre faire le nécessaire... croirait-on ? De vieux époux comme nous ! c'était l'embarras de savoir qui parlerait

le premier ! Bref, cela s'est tout de même fait en temps voulu, le jour même : j'ai emprunté les cinq cents francs, remboursables par mois, à notre ancien propriétaire, le banquier Turner, et Lagredon a rendu ses comptes, comme si de rien n'était. Bien entendu, je n'accepterai pas de restitution : il a trop de charges — en conscience, je ne pourrais pas : j'aurais un remords...

Le Directeur songeait. Duchon ne personnifiait plus le gâtisme administratif, — il avait une individualité marquée, imposante. Il personnifiait une force à la fois insaisissable et toute-puissante : la solidarité des pauvres gens, — dont il faut sans doute tenir le plus grand compte dans le maniement des nations. Il personnifiait la solidarité inépuisable des petites gens qui fait la souveraine grandeur du peuple, — il montrait ce ciment de bonté grâce auquel les plus humbles gens vivent, durent, s'accroissent avec rien, semble-t-il, — en négation de la science, de la statistique, de la logique, — en dérision du possible qui se limite et qui s'explique !

— C'est vous dire, monsieur le Directeur, que mon avancement arrive à point, — car cet

enfant, nous le gardons, — je lui apprends à lire sur des images, ma femme lui a coupé un habillement complet dans ma vieille jaquette marron.

Là, Duchon eut un clignement d'usurier.

— Comme nous ne réclamerons pas d'argent à Lagredon, il n'osera pas nous réclamer l'enfant... Ah ! ah ! il faut être retors dans la vie...



Cependant le Directeur se frictionnait les mains nerveusement : assez philosopher, la mystification de Duchon ne pouvait avoir un heureux résultat pour tout le monde, — comme il serait arrivé dans un vertueux ouvrage à l'usage de lecteurs bien pensants. La nécessité de gouvernement voulait que des sanctions sévères intervinssent.

Et d'abord, le chef de bureau négligent, égoïste, qui avait laissé moisir ce triste Duchon, serait mis à la retraite : il était riche et touchait à la fin de sa carrière. Cette vacance d'emploi permettrait un mouvement de personnel ; les collègues mystificateurs seraient exclus de cette

promotion. Duchon, parbleu ! aurait son avancement ; mais il fallait tout de même le frapper — il fallait, tout au moins, le renvoyer à son pupitre, aplati, tremblant, épouvanté.

Soudain, le Directeur interrompant son paisible interlocuteur, se dressa, croisa les bras, fulminant, tragique. Ancien chef de groupe politique, il se connaissait en bluff oratoire.

— Alors, monsieur Duchon, vous vous figurez que la situation est tolérable ! vociféra-t-il. Vous avez des dettes !... Un attaché au ministère, ayant des dettes !... Vous croyez que l'administration va pouvoir continuer à fonctionner dans des circonstances pareilles !

Une gesticulation terrifiante montra l'administration entière désorganisée par le fait de Duchon.

Celui-ci était resté bouche ouverte, au milieu d'un mot, — il avait été saisi tout brûlant par une cataracte glacée, et il se tenait les bras écartés, tremblants, égouttants, la tête dansante, sous l'avalanche formidable.

Le Directeur, dans un transport aveugle, paraissait devoir culbuter son bureau, pour mieux écraser son criminel subordonné.

— Vous n'avez donc pas prévu les conséquences inouïes de votre conduite ? Sachez-le, monsieur, et n'en parlez jamais à âme qui vive : vous m'obligez, moi ! à délaisser les intérêts mondiaux confiés à ma gestion et à aller en personne rembourser le banquier Turner !... Puis je devrai faire passer cette dépense sur je ne sais quel chapitre de frais imprévus ! Car, je le répète, l'honneur des bureaux ne peut rester ainsi compromis, par vous, monsieur ! objet de faveurs administratives !

Un silence — puis l'ampleur du geste, le fracas de la voix :

— Ce qu'il fallait faire ? Vous osez, monsieur, demander ce qu'il fallait faire ? (Duchon ne demandait rien du tout : le malheureux eût été bien incapable de proférer une syllabe ; anéanti dans son fauteuil, ses yeux désorbités touchaient le verre de ses lunettes, sa bouche grelottait de travers.) Il fallait, ici même, demander l'autorisation de vous endetter. Car, en supposant que vous ayez bien agi — savez-vous, monsieur, qu'agir bien sans permission est le pire de tout ! Car cela détruit l'autorité, la hiérarchie.

Le Directeur eut un ricanement convulsif, effroyable :

— Agir bien sans autorisation ! Mais alors, monsieur, que reste-il ? pourquoi un Directeur ici ? Obligez-moi à donner ma démission !...

C'en était trop : Duchon considéré comme un révolté ! lui qui n'avait jamais encouru, non pas une réprimande, mais une observation ! lui qui n'avait jamais rechigné à faire, non pas seulement son service, mais celui des collègues, par sincère dévouement, — pour le coup, il sembla que sa vie même allait s'évanouir par son long nez éperdu.

Le Directeur alors ménagea sa sortie, d'un mouvement grandiose, le bras étendu, l'index impérieux :

— Allez, monsieur, retournez à votre bureau. Et tout à l'heure, dans un instant, quand vous entendrez une voiture traverser cette cour, — tournez les yeux, voyez la cocarde tricolore du cocher, — et baissez le front sur votre copie, monsieur : ce sera le Directeur général des Affaires d'État qui ira en personne payer les dettes d'un commis principal insoumis !

CŒURS MASCULINS

Voici la confession de Martial :

— Brusquement, un jour, j'ai appris que Lurtin, mon vieil ami Lurtin, était l'amant de ma femme !

Après une crise de douleur indicible, j'ai mis le traître en jugement devant ma conscience. Et, n'ayant pas trouvé une excuse, ni grande, ni petite, à cet acte monstrueux : « prendre la femme d'autrui », — j'ai condamné Lurtin à mort, et décidé que la sentence serait exécutée de ma propre main.

Une impression profonde, certaine, me disait que j'agirais froidement, sans faiblesse, et que

je n'éprouverais ensuite ni crainte, ni remords : la justice criait, j'obéissais à la justice.

Alors, soutenu, aidé, inspiré par le droit, mieux encore : par le devoir, — j'usai d'un stratagème simple et brutal.

Un dimanche, — tous les locaux de la maison loués au commerce étant vides, aussi bien les miens que ceux des voisins, — je mandai Lurtin sous prétexte de le consulter pour une transformation de mes bureaux.

Il me trouva assis dans le kiosque du caissier, une sorte de cage à façade grillée ; il pénétra sans méfiance, je me levai pour lui serrer la main, puis, d'un bond je sortis et je l'enfermai à double tour.

Comme il tâtait le vide, tel un aveugle, je vociférai, menaçant, devant le solide grillage :

— Vous m'avez pris ma femme, je vais vous tuer avec ce revolver.

Par un étrange résultat, Lurtin cessa aussitôt de s'effarer ; il devint pâle, et s'efforçant de maîtriser un tic nerveux, il s'assit face au guichet ouvert, le regard droit sur mon arme, la tête en quelque sorte offerte à mon tir.

Cette attitude brave, stoïque, me dépita.

J'espérais assister aux épilepsies de l'épouvante ; je m'étais représenté par avance Lurtin pareil à un rat prisonnier, tournant autour de la cage, sautant d'angle en angle, se cachant sous le bureau-caisse, grimpant dessus, exécutant à ma fantaisie les plus lâches cabrioles, selon le déplacement de mon poing armé ; j'avais prévu aussi des suppplications, des hurlements, un marchandage misérable.

Le silence inattendu m'obligeait à une nouvelle vocifération agressive :

— J'aime ma femme, comprenez-vous ! alors je me venge.

Lurtin répondit posément, un bras appuyé sur le pupitre du caissier :

— Vous n'aimez pas votre femme. Selon la règle ordinaire, c'est vous-même uniquement que vous aimez, à propos d'elle. Aimer quelqu'un c'est pouvoir lui faire un sacrifice ; eh bien, ma mort affligera tout au moins votre femme et vous séparera tous deux davantage...

Je me mis à rire haineusement :

— Ah ! oui, j'ai vu ça au théâtre : le mari trompé qui pardonne par magnanimité, ou qui laisse l'amant impuni par véritable attachement

envers la coupable... Oui, oui, excellent effet de scène ! Mais dans la réalité, ça n'arrive pas...

Lurtin s'empara de ma déclaration, avec fermeté, comme si son propre sort était en dehors de la question :

— Précisément, dans la vie, on agit égoïstement.

Encore une fois, les choses ne tournaient pas à mon gré ; il m'aurait fallu une altercation, un échange violent de contradictions et à un moment, mon coup de feu serait parti tout seul. J'avais commis une rude bêtise en ne tirant pas tout de suite sur Lurtin, sans discours ; maintenant, le meurtre paraissait moins justifié. Ma résolution faiblissait et pourtant je m'exaspérais :

— Pas tant de malice ! criai-je, puisque vous parlez avec un tel détachement, avouez qu'à ma place vous frapperiez aussi le voleur d'amour.

Lurtin bougea les yeux, exactement pour voir si mon revolver lui permettait de répondre ; « ai-je encore le temps ? » Il exposa brièvement que son tempérament, autre que le mien, l'empêcherait d'agir comme moi. Dans les circonstances passionnelles, on obéit à la nature, à

une faculté indépendante de la volonté. Il ajouta que l'épreuve avait eu lieu : à lui-même, on avait pris une femme aimée, il s'était abstenu de frapper.

Il se tut, sans plus de détails, car il avait bien mieux que moi le sentiment de la mesure. Sa manière laconique signifiait : « A quoi bon tant d'histoires, pour tuer l'amant de sa femme ! Si vous continuez, vous n'aboutirez pas. »

Mais ne voilà-t-il pas que moi, subitement, j'éprouvais le désir pressant, irrésistible, de connaître son aventure d'homme trompé ! Ne voilà-t-il pas que cette curiosité primait mon besoin de vengeance, et s'y substituait momentanément.

Lurtin vit à ma mine que j'attendais le développement de son histoire. Après une courte pause, il parla, douloureux et pensif (douloureux pour le passé, non pour le présent où la mort était devant lui) :

— Cette femme, je l'avais connue sage, et nous n'étions pas mariés, donc je l'avais conquise absolument, dans toute l'acception du mot ; elle était bien plus mienne qu'une épouse légitime. Au point de vue possession, ce qui est

le plus à vous, c'est ce que vous avez obtenu tout seul, sans le secours des usages, des conventions, des formalités légales. Cette femme, personne ne me l'avait donnée, accordée, personne ne s'était entremis ; aucune modération, aucune condition, aucune restriction n'existaient à mon droit total de maître... J'ai donc subi la privation la plus complète, la plus affreuse, la plus inguérissable ; j'ai donc été victime du vol le plus impardonnable...

Lurtin s'arrêta encore, par le sentiment de la logique active : la tirade que je lui laissais faire n'était pas du tout en situation ; s'il continuait, nous déraillions absolument.

Je commençais, en effet, à éprouver la gêne de l'incohérence, mais de plus en plus je voulais savoir. Une violente contraction rendit mon visage impénétrable et je lançai brutalement :

— Eh bien ? eh bien ? Après ?

Lurtin eut, je crois, un imperceptible haussement d'épaules et il narra sa torture, ses courses désespérées à la piste de l'infidèle et du ravisseur. Bref, un jour, il lui avait été donné de les surprendre au gîte, et avec la facilité toute particulière de tuer le ravisseur à coup sûr, sans

lutte, sans risque personnel. Eh bien ! il ne s'était pas vengé. Et il ne prétendait pas avoir été arrêté par cette considération (vraie aussi, quoique contredisant son assertion précédente) à savoir que chaque créature s'appartient, que la femme enlevée ne lui appartenait pas en réalité, qu'aucun individu n'a droit de possession sur un autre, pas même le père sur l'enfant... Non. Les notions philosophiques *acquises* n'empêchent jamais d'agir selon le tempérament : on a beau savoir *par lecture* que toute supériorité est dans la douceur, si l'on est d'une nature violente, on agit avec violence dans les circonstances propices. Il n'avait pas tué, parce que son tempérament n'y consentait pas.

Ma curiosité n'était pas satisfaite. Je ricanai par contenance :

— Quel tempérament ? pourquoi ce tempérament ?

Lurtin expliqua que le tempérament devait parfois se confondre avec l'égoïsme, avec la façon de sentir son intérêt. Son égoïsme à lui ne gagnait rien au meurtre, lequel apparaissait inutile d'un part, « aggravant » d'autre part : tuer n'empêcherait pas qu'il eût cessé d'être

aimé, et ne ferait pas qu'il fût aimé de nouveau. Tuer ne *donnait* rien.

L'étrange impulsion qui me dominait se clarifia. Je voulais connaître l'époque de l'aventure, la désignation de la femme et du ravisseur. Je rétorquai hypocritement :

— Le motif de votre longanimité est bien plus simple ; vous étiez très jeune à l'époque de cette lointaine catastrophe, vous pouviez prévoir d'autres amours consolatrices...

Lurtin fut obligé de répondre avec quelque précision : la catastrophe n'était pas lointaine, car déjà nous étions en relations et ce jour-là, au lieu d'aller accomplir la vengeance facile, offerte par la complicité rapace d'un aubergiste, il était venu chercher le réconfort de mon amitié...

— Bavardage ! mensonge ! m'écriai-je, vous ne m'avez jamais demandé consolation.

Lurtin répliqua :

— Je ne vous ai en effet pas rencontré ce jour-là, ni les jours suivants : c'était l'année qui a précédé votre mariage où vous fîtes une absence de deux mois...

A ces paroles, je me déplaçai abasourdi.

Pour mieux comprimer mon front, je posai mon revolver sur la tablette devant le guichet ouvert ; Lurtin n'aurait eu qu'à allonger le bras pour s'en emparer. Pensez donc : l'étrange et inexplicable instinct qui avait guidé ma curiosité ne s'était pas trompé ; une intuition manifeste, criante, me révélait que j'étais, moi, le ravisseur inconnu, épargné par Lurtin !

Oui ! j'avais séduit une jeune femme et l'avais emmenée en voyage. Très mystérieuse, elle avait obstinément gardé secret le nom de son premier amant. Au bout de deux mois, elle avait disparu sans qu'il m'eût jamais été possible de retrouver sa trace. Je m'étais marié pour faire diversion à un intolérable chagrin.

Donc, sur le coup, là, devant Lurtin, je montrai une sorte d'égarement ; par bonheur, il n'eut aucun soupçon, il attribua sans doute cette nouvelle incohérence à ma désolation actuelle. Il m'examinait, moins pâle, moins raidi, cillant vers le revolver posé à sa portée, et il répétait à voix basse, comme pour lui-même : « Votre consolation m'a bien manqué... un mari trouve toute faite sa fortune d'amour... j'avais gagné mon amour, moi!... Il est plus abominable de

prendre dix francs de salaire à un journalier, que mille francs à un rentier... »

Je me ressaisis, je sentis qu'il fallait soutenir mon personnage ; avec effort, je cinglai Lurtin d'un ricanement :

— En définitive, par navrement d'avoir perdu la susdite femme adorée, vous m'avez pris la mienne.

Lurtin murmura :

— Prendre une autre femme n'est pas incompatible avec le désespoir.

Je ne le savais que trop ! Et le drame inouï qui se passait en moi atteignit la dernière cruauté. Il m'apparaissait clairement que je n'avais jamais cessé d'aimer la disparue, et que je n'aimais pas, que je n'avais jamais aimé ma femme ! Je m'étais marié pour oublier, et mon mal, soudain, redevenait intolérable comme au premier jour !

Il ne s'agissait plus de tuer Lurtin, il s'agissait d'avoir des nouvelles de Mauricette, — la disparue, — de savoir si Lurtin la recherchait encore, s'il possédait quelque indice. Mais comment faire ? je ne pouvais risquer aucune allusion aux questions qui me dévoraient.

La passion est une prompte et formidable conseillère. Je m'enfonçai dans mon rôle d'emprunt, dans mon rôle de mari rendu fantasque et incohérent par l'affliction. Je m'adressai à Lurtin sans le regarder, en allant et venant devant le guichet, les mains derrière le dos, la tête pendante, tristement :

— Eh bien, avec votre bavardage, vous avez tout de même atteint le but ; je n'ai plus envie de vous tuer maintenant ; un meurtre à froid, comme cela, n'est pas possible. Ah ! ah ! vous vous êtes bien gardé d'une altercation ! Bien joué, mon cher Lurtin ! Je vous reproche de m'avoir volé, vous me répondez avec une histoire, vraie sans doute, mais n'ayant aucun rapport avec mon malheur, à moi... et je me laisse piper !

L'idée fixe me lancinait, il fallait à toute force pousser l'enquête. Ma voix éclata en ironie :

— Parbleu ! de nous deux, c'est vous le plus malheureux : moi, je vais retrouver ma femme et la mieux garder ; vous, moins favorisé, vous n'espérez pas retrouver votre première dulcinée ?

Malgré sa bravoure et son calme fatalisme,

Lurtin fut sensible à ma parole d'amnistie ; il s'agitait sur sa chaise, il aurait voulu, je crois, me présenter quelque excuse, quelque expression de repentir sincère. Il se contenta de faire allusion à des projets en cours : après de longues ténèbres, une lueur lui faisait espérer que Mauricette n'était pas perdue pour toujours.

— Une lueur ! clamai-je avec la plus imprudente frénésie.

Mais Lurtin ne vit encore là qu'une forme de mon ironie. En un instant, j'eus établi un plan complet pour l'avenir :

— Lurtin, dis-je gravement, je vous fais grâce, à une condition : c'est que ma femme ne sera pas chagrinée. Par conséquent, vous allez me promettre par serment de continuer vos visites à la maison, comme si rien ne s'était passé entre nous deux.

Lurtin promit, étonné de m'avoir si mal jugé, forcé de reconnaître que vraiment j'aimais ma femme, au-dessus de moi-même.

J'ouvris la porte du kiosque, Lurtin passa devant moi, sans précipitation, il gagna la sortie de son pas habituel, tandis que je notifiais :

— Demain lundi, vous venez dîner, n'oubliez pas.

Depuis cette scène si dramatique, ma femme est redevenue très fidèle et me soigne bien ; Lurtin observe vis-à-vis d'elle une parfaite correction.

Quant à moi, mon attachement pour Lurtin s'est beaucoup renforcé. Je ne peux me passer de sa société. Je suis comme une âme en peine, dès que mes occupations commerciales nous séparent. Vraiment, je l'affectionne beaucoup.

Et alors, vous ne devinez pas ?

Par une sollicitude dont Lurtin est très touché, je lui parle constamment de son aventure passionnelle, de cette Mauricette qui a disparu. Il ne se fait pas prier pour me dire ses plus secrètes pensées. Constamment je l'invite à parler, constamment il s'épanche, il me tient au courant de ses recherches ; il admet les avis que dicte ma sagacité.

Et voilà pourquoi vous me voyez si fiévreux : j'espère que Lurtin va retrouver Mauricette ! Oh ! mon Dieu, ce serait trop de bonheur...

Oui ! il la retrouvera, j'en ai la palpitante certitude. Et alors, j'attends avec émoi, en pleurant doucement tout seul, j'attends avec une anxiété avide qui me cause presque des défaillances... j'attends de pouvoir une seconde fois la lui enlever !

LE VILAIN MONSTRE

Ma chère Jeanne,

Tu sais que j'ai eu quinze ans le 31 juillet dernier et qu'avant les vacances actuelles, nos condisciples disaient quelque bien de moi, au lycée. Elles ne me connaissaient pas. Autant l'avouer tout de suite, je suis ce que l'on appelle « un vilain monstre ».

Cette lettre va te fournir une trop facile démonstration.

A quinze ans, n'est-ce pas, l'on doit, par sa tenue, sa conduite, ses préoccupations, prendre l'importance d'une grande personne.

Je me suis donc posé très raisonnablement cette question : quels actes les plus intéressants, les plus sérieux font ces dames, ces demoiselles, amies de maman ? Réponse : des actes de bienfaisance. A quoi se rapportent les plus émouvantes conversations de five o'clock ? aux œuvres de charité.

Ma détermination se trouvait tout indiquée : je vais choisir un genre de charité personnel — ainsi j'aurai mes soucis supérieurs et mes motifs de discours éminents, — ainsi je serai effectivement une grande personne.

Par exemple, je puis porter chaque semaine dix francs à une famille malheureuse.

As-tu remarqué cela, ma chère Jeanne ? Des pauvres, il en pleut quand on n'en a pas besoin, puis, quand on en veut, on ne sait plus où les prendre. Tu n'imagines pas mon incapacité, quand il s'est agi d'avoir une adresse.

J'ai dû interroger la lingère qui vient en journée chez nous, et qui habite un quartier populeux. Elle a bien ri, à mes dépens : — « Ne vous tracassez pas, mademoiselle Marthe ; dans ma maison précisément, au cinquième étage, loge une femme malade avec des petits enfants.

Et c'est fait exprès pour que vous puissiez y aller toute seule, sans crainte; vous montez dans le tramway que l'on voit passer d'ici et vous descendez à la dernière station, je demeure juste en face. »

Bref, munie de tous les renseignements nécessaires, je me suis mise en route, un bel après-midi, bien persuadée que j'avais le don de la charité, comme on a celui de la musique, du dessin. Je serais brillante, originale à souhait, des émotions rares jailliraient de moi et je pourrais les traduire de façon à provoquer l'étonnement, l'admiration du monde. Bref, mes mérites éclatants me rendraient l'égale de quelque présidente d'œuvre ou de quelque dame patronnesse.

La porte de mes indigents était grande ouverte : une femme assise, la tête entortillée, faisait manger la soupe à un tout jeune enfant, trois autres bambins se tenaient près de la table à regarder cette opération.

J'ai fait un salut aisé et la phrase à dire m'est venue naturellement :

— Je vous demande pardon, des personnes m'ont appris que vous étiez dans l embarras et l'on m'a chargée de vous apporter ceci.

Mes deux pièces de cinq francs enveloppées dans une papillote, j'ai tendu le petit paquet à la fillette aînée âgée d'une dizaine d'années.

Elle s'est mise à sauter, en criant

— Ah ! maman, quelle chance !

La femme qui bâiait, la cuiller à la main, s'est réjouie à son tour : — « Mais il faut remercier !... Mademoiselle, vous présenterez mes remerciements bien sincères ; veuillez dire que ce secours nous a fait un grand plaisir, un grand bien...

Alors, par une cause inexplicable, je me suis senti rougir, j'ai prononcé : oui, oui, en remuant la tête et vite je me suis sauvée.

Arrivée au tramway, c'est là où j'ai reconnu que j'étais un monstre : impossible de trouver en moi le développement de mon sujet : « la charité accomplie » ; impossible de trouver les émotions satisfaisantes qui se traduisent en phrases exclamatives, en descriptions vibrantes, pittoresques. Quelle sécheresse de cœur ! J'avais beau m'interroger, m'exciter : aucun lyrisme, aucun pathétique comportant des gestes véhéments. Et je n'avais pas envie de bondir, de crier, d'exhiber mes mérites éclatants ; ils

étaient absents, mes mérites, mon cœur restait petit, serré, morne.

Telle était ma mine déconfite que les voyageurs m'ont examinée avec curiosité tout le long du chemin.

J'avais senti ces pauvres gens pareils à moi en quelque sorte, sympathiques comme des parents éloignés. Je serais bien restée à les écouter, à leur parler, à les aider dans quelque besogne ménagère, à soigner le jeune enfant. Mais quant à faire un récit passionné devant le monde, quant à être enthousiaste de moi-même et à transporter un auditoire, non ! impossible ! Quelle insensibilité ! Quelle froideur ! quelle aridité d'âme !

Car enfin les faits sont là ! J'entends ces dames, ces demoiselles, parler avec un accent sublime de détresses qu'elles n'ont pas vues. Oui ! sans même avoir besoin de se déranger, elles sont émues à grandes périodes envolées ! Elles montrent des élans d'impétueuse générosité, rien qu'en donnant un lot pour une tombola, rien qu'en plaçant des billets. Leur charité déborde magnifiquement à l'occasion d'une vente de bienfaisance.

Et moi, nature ingrate, moi qui avais vu de mes yeux ces pauvres gens, j'avais beau essayer des pensées exaltées, je demeurais sans emballement, terre à terre, au niveau de ces malheureux, quoi ! L'expérience était décisive, formelle, criante : je n'avais pas de cœur ! Je n'avais aucun don pour l'art de la charité.

J'ai évité, au retour, de me trouver seule avec la lingère, je n'aurais pu répondre que des banalités à ses questions ; une stupide timidité me déprimait. Mon offrande était un geste tout nu, sans expansion, que l'on cache, que l'on garde pour soi.

Ah ! si notre camarade Maria Bellant avait été à ma place ! elle qui m'a tant apitoyée en racontant comment s'était dansée la « sabotière » à un bal au profit des pêcheurs normands !

Heureusement que cela se dissimule, la sécheresse du cœur !

Sous prétexte que j'ai des yeux bleus assez grands, brillants, un front blanc, les lignes du visage régulières, les cheveux dorés, et que les vêtements clairs avantagent ma sveltesse jusqu'à me donner une ressemblance avec certain portrait de l'école anglaise dont on cite le charme ;

— sous prétexte que je garde sans affectation cet air à la fois dominateur et gracieux qui me fait attribuer de droit les rôles majestueux dans les comédies de salon, — enfin, sous des prétextes trop superficiels, hélas ! l'on me contemple, l'on me sourit (Dieu me pardonne) avec une intention d'admirer ! Quelle ironie amère ! Ah ! si l'âme se voyait ! Vous pouvez me complimenter, vanter ma gentillesse, — je suis un vilain monstre !

Après cette douloureuse constatation, j'ai eu une grande crise de désespoir.

Et la quinzième année si mystérieuse et si décisive aura marqué le brusque déclic de mes mauvais penchants.

Tu connais, Jeanne, cette impulsion puérile : on vous a reproché très justement d'avoir été méchante, alors, parce que c'est vrai et parce que vous avez du chagrin, vous voulez être bien plus méchante encore ; vous vous barbouillez de vos larmes et vous rendez affreuse.

Pareillement, j'ai voulu être un monstre tout à fait.

Il y a, chez nous, une petite servante de cuisine venue directement du fond de la Bretagne,

sans avoir jamais rien vu : une vraie sauvagesse, attirée par tout ce qui brille, au point de collectionner précieusement les capsules d'étain des bouteilles d'eau minérale. Voilà qu'elle prend une écharpe de soie à maman et la fourre dans sa malle.

Découverte du crime. Scène tragique.

— Où avez-vous eu cette écharpe ?

— On me l'a donnée.

— Qui ?

La stupide Yvonne, affolée, hagarde, enfermée dans son mensonge comme dans une impasse, répétait obstinément : on me l'a donnée.

— Si vous ne répondez pas sincèrement, n'espérez aucune indulgence, foudroyait l'aéropage familial.

Alors, il a fallu que j'obéisse à mes mauvais instincts :

— C'est moi qui ai donné l'écharpe à Yvonne, ai-je déclaré avec insensibilité, sans égard pour la peine que je pouvais causer à mes parents.

L'affaire était finie. On a dit à Yvonne qu'elle ne devait rien accepter de moi et à moi que je

n'avais pas à donner ce qui ne m'appartenait pas.

Le premier jour où personne ne pouvait nous entendre, Yvonne est venue dans ma chambre, me remercier en sanglotant, me jurer qu'elle était bien mieux corrigée que si on l'avait mise en prison et qu'elle ne recommencerait plus jamais.

J'ai pleuré aussi et, d'un coup, je l'ai embrassée tant que j'ai pu... une voleuse ! Et je me suis vue dans la glace, un instant après, je te promets que je n'avais pas l'air bon !

Et plus ça va, plus je me sens disposée à céder à mes fâcheux penchants. Tu connais l'accent, le haussement d'épaules avec lesquels on dit d'une personne : « elle a de mauvais instincts ». Cela signifie : il n'y a rien à faire, et il faut s'attendre à tout.

Ma chère Jeanne, il faut s'attendre à tout de moi ; aussi je te dis adieu, qui sait ce que je deviendrai !

Moi que l'on appelait autrefois : Mademoiselle Pas-Commode, j'ai conscience de m'endurcir encore.

Attends-toi à apprendre, sur mon compte,

les pires forfaits, — par les personnes de connaissance, — par les journaux peut-être...

Oui !... par les journaux... Tu sais, ces attentats qui bouleversent le monde, qui donnent lieu à des en-tête en lettres énormes, qui donnent lieu aux clameurs des camelots du soir, dont frémit l'espace et dont s'émeut la famille paisible après dîner...

Oui !... je ne sais pas... peut-être que j'aurai crié dans la rue quelque vivat de liberté subversive ! peut-être que j'aurai bousculé un sergent de ville en train de taquiner quelque pauvre marchand des quatre-saisons, — peut-être que j'aurai battu un méchant homme, en train de malmener quelque triste femme dont je ne devine pas la prétendue faute...

Adieu, Jeanne, celle qui n'ose plus vous infliger son amitié,

MARTHE DES GRILLONS.

LE MOT FILIAL

A quatre ans, le petit Paul perdit son père.

Bientôt sa mère se remaria avec un ouvrier tapissier, Fernand Martin, brave homme à l'état sec, mais qui devenait violent après boire.

Tout d'abord Paul fut très heureux : sa mère continuait de le chérir, son beau-père le cajolait, pour l'amour de la mère. Mais après l'adjonction, coup sur coup, d'un petit frère et d'une petite sœur, Martin, attaché à ses produits personnels, cessa de caresser l'enfant du premier lit, puis il le trouva gênant, puis il se mit peu à peu à le détester.

D'autre part, à mesure que les charges aug-

mentaient et que la vie se faisait plus difficile, Martin prenait des habitudes d'ivrognerie et de brutalité. Finalement, petit Paul fut ce personnage tragique de la famille mal constituée : l'enfant battu.

La mère ne jugea pas tout de suite la situation : sans être désaffectionnée, elle mettait quelque distraction dans sa sollicitude. Quoi de plus logique : Paul était l'aîné, il avait moins besoin de tendresse maternelle que son frère et que sa sœur, et en somme il avait eu son lot ; c'était leur tour, aux deux tout petits, d'être dorlotés.

Il était trop tard pour réagir quand elle s'aperçut de l'affreuse réalité : l'animosité de Martin, dans les moments d'ivresse aveugle, mettait en danger l'existence même de petit Paul.

Il fallait donc absolument et de toute urgence l'éloigner de la maison.

Mais quoi ! On n'avait ni parents ni amis à qui le confier gratuitement, on ne pouvait pas non plus payer sa pension et en raison de ses dix ans à peine révolus, on n'avait même pas la faculté de le mettre en apprentissage.

La mère affolée eut vite fait le tour de toutes

les possibilités ; cette conclusion s'imposa : il fallait se débarrasser de petit Paul *administrativement.*

Mais l'Assistance publique ne voulut pas de lui. Les parents n'étant pas indigents et l'enfant n'étant pas anormal, aucun placement *charitable* n'était possible. Il n'y avait de réalisable que le placement *correctionnel.*

Oui ! l'organisation publique ne donnait pas le choix. Pour que le petit martyr ne fût pas assassiné, la mère n'avait qu'un seul moyen : elle devait le faire enfermer comme incorrigible.

Mais comment ? mon Dieu, comment ? C'était un enfant très doux, très bon, sans aucun penchant mauvais.

Alors, devant toutes les issues fermées, devant la menace de mort galopante, la mère aimante, la mère éperdue arracha de son cœur cette atroce et sublime invention : l'enfant innocent, si tendre, si gentil, — elle l'envoya voler !

Il fallait ! il fallait ! le meurtre se lisait dans les yeux de l'homme alcoolique. La mère fiévreuse profita d'une absence.

— Mon petit Paul, va-t'en là-bas, sur l'ave-

nue, devant le bazar, tu prendras une boîte de cirage et puis un savon, et puis un crayon et tu te sauveras sans payer, car je n'ai pas de sous. Mais si tu ne me rapportais pas ces choses, papa me battrait...

Petit Paul demeura sans bouger. C'était un blondin à la peau rosée. Son visage décomposé devint livide.

— Papa me battra, répéta la mère haletante.

Cette fois le coup porta en pleine sensibilité. L'enfant frissonna des pieds à la tête, il précipita ses mains comme pour défendre sa mère et avec une lamentation d'épouvante il partit en courant.

***

L'enfant ayant été pris en flagrant délit, le chef de famille fut mandé au commissariat.

— Je ne veux pas le reprendre, je demande son internement dans une colonie pénitentiaire, déclara Martin. Je suis là-dessus d'accord avec ma femme.

Ce qui aggrava le cas de petit Paul fut qu'on

ne put obtenir de lui ni une parole d'explication, ni une parole de repentir.

— D'où t'est venue cette idée de voler ? Regrettes-tu au moins ce que tu as fait ?

Rien. Un silence obstiné. Petit Paul se tenait tête baissée, l'air mourant, assassiné, mais ses lèvres ne se desserraient pas.

Il ne céda même pas à l'offre du pardon.

— Si tu disais quelque chose, si tu promettais de ne plus recommencer, peut-être que l'on te pardonnerait. Tu ne veux rien dire ?

— Non.

— Alors tu recommenceras ?

Silence. Il fallait bien reconnaître dans cet entêtement irréductible une preuve de perversion instinctive : petit Paul avait une mauvaise nature, c'était bien le type de l'enfant incorrigible.

***

Ce fut un soir, à l'heure où chaque enfant a besoin que les baisers maternels le rassurent contre le mystère de la nuit, — ce fut au mois d'août, à l'époque des vacances, des libres

jeux insouciants, que le train emporta petit Paul vers un lointain établissement pénitentiaire où il devait être enfermé jusqu'à sa majorité.

A trente ans, sa mère devint subitement une femme sans âge, décharnée, aux cheveux tout gris et qui ne savait plus rire. Des années passèrent. Les deux enfants restés à la maison prirent un visage pensif : peu à peu, tout bas, en cachette, la mère leur parlait du grand frère exilé.

Martin continua de boire, il dut être soigné dans un asile d'aliénés et il succomba aux suites de son intempérance, quelques mois avant la date marquée pour la libération de Paul.

***

Depuis plusieurs jours on attendait avec anxiété.

La mère avait écrit à Paul une lettre timide pour l'informer que l'on n'avait pas déménagé et qu'il avait toujours son lit, sa place, à la maison. Aucune réponse n'était venue.

Un dimanche soir la mère causait, assise

devant la table, avec ses deux enfants, le garçon âgé maintenant de quinze ans et la fille âgée de quatorze ans, lorsque brusquement, sans frapper, Paul ouvrit la porte et apparut.

Quelle terrible secousse!

Depuis dix ans, le blondin à figure douce et rosée était devenu un gaillard déjà moustachu, au visage anguleux, au regard dur, à la bouche amère.

Il parla et ce fut l'épouvante. Sa voix était rêche et traînante, il se tenait ballant, les deux mains dans les poches, la casquette sur la tête.

— Eh bien de quoi ? j'suis pas crapsé, me v'là, la vieille ! Et ça, c'est le frangin et la frangine? Vous pouvez me rechâsser, c'est bien moi, je reviens, j'ai fini mon apprentissage ! Et vous savez ce qu'on apprend à la pénitentiaire ? Ah ! ah ! on va rigoler ! Je serai chef de bande, je vous dresserai, les gosses ! et la vieille sera recéleuse !... Le bazar est toujours à côté ? Ah ! ah ! j'y retournerai, mais pas pour chiper un machin de deux ronds, j'espère bien mettre le nez dans le coffre-fort! Eh bien, de quoi ? on répond pas, on met l'verrou ?... Mais c'est pas tout ça, je suis pressé d'exister, moi, v'là dix ans

que j'ai pas existé ! Allons, un verre ! à boire ! et toi, la gosseline, t'es pas encore allée me chercher du tabac ?

La mère fit signe aux deux interpellés d'obéir et elle parla tout doucement :

— Ton frère et ta sœur savent comme tu as été malheureux injustement, je leur ai confié depuis longtemps le secret de ton exil. A toi même, je n'ai pu faire le triste aveu que récemment, après la mort de ton beau-père. Quelle tragédie, si j'avais accusé Martin, de son vivant — et que tu fusses venu lui demander raison !

Paul eut un ricanement brutal :

— Ah ! ah ! oui ! j'ai trouvé la farce bien bonne ! M'avoir enterré pendant dix ans, sous prétexte de me sauver d'un mauvais coup ! Mais y a pas de boniment qui tienne, faut que je me rattrape, moi !

La mère reprit sans la moindre nuance de protestation :

— Nous l'avons bien compris. Je travaille en journée, ton frère et ta sœur en apprentissage gagnent un peu. On a fait des économies... pour te dédommager, tu vivras comme tu voudras, tu te reposeras.

— Pour sûr, la vieille, que je vais me reposer : c'est pas le turbin qui me rendra malade ! Tu comprends bien que je peux pas me ramener là comme un mouton, en disant : « Vous avez rudement bien fait de m'envoyer à la campagne. Ça m'a fait beaucoup de bien. » Non ! je peux pas ! Y a l'amour-propre, y a le monde, les voisins, et toi-même, et les gosses ici qui se ficheraient de moi ! J'ai un compte à régler !

La jeune sœur rentra, — le frère apporta une bouteille et il y eut sur la table du tabac, de la monnaie et du vin.

Paul se mit à boire avec des exclamations agressives. Mais voilà que le manque de contradiction et de résistance diminuait sa volonté mauvaise. Il se sentait gêné, sa violence manquait d'objet.

Il ne voulut pas cependant s'avouer à lui-même une sorte de détente, d'amollissement, il cria, exaspéré :

— Et puis quoi ! vous m'embêtez à me regarder là comme des gourdes, vous, les deux mômes ! fichez-moi le camp, vous reviendrez plus tard.

On lui obéit. Alors il s'assit et s'accouda sur la table, sombre et silencieux.

La mère se déplaça en le regardant douloureusement, elle s'assit près de lui, il se détourna.

— Paul, mon enfant, mon pauvre enfant, comme tu as souffert ! faut-il que tu aies souffert pour avoir tant besoin d'être méchant...

Elle posa sa main, il secoua l'épaule avec colère ; puis à une seconde caresse, il laissa faire, obstiné seulement à cacher son visage.

La mère parla, elle ne prononçait pas de phrases réellement, — c'étaient des mots, des lambeaux de phrases, — une douce et triste mélopée ; c'était la voix berceuse qui avait une signification plutôt que les paroles mêmes. Quelle dramatique signification ! « Mon pauvre enfant, comme je te comprends, comme c'est juste, comme c'est nécessaire, que tu sois irrité, que tu veuilles une vengeance ! Mais vois si c'est bien ton intérêt de rendre le mal pour le mal, de t'en prendre à ta mère, à ta famille, aux tiens, et par conséquent à toi-même. Quand, pauvre, tu auras frappé ta pauvre famille, quand, victime, tu auras rendu autrui victime, seras-tu vraiment soulagé ? Il te faut pourtant une réparation. Ne vaut-il pas mieux accepter la consolation, les soins de ta mère, des tiens ? En compensation à la misère que tu as su-

bie, réclame un arriéré de caresses, un supplément d'affection, et venge-toi de la société qui a tout fait pour te perdre, en résistant à la déchéance...

Peu à peu la raideur, la crispation mauvaise de Paul se détendit, peu à peu la mère l'attira contre sa poitrine. Des spasmes le secouèrent, il se laissa aller, s'écroula et brusquement les sanglots éclatèrent.

La mère finit par prendre ce grand gaillard dans ses bras comme un petit enfant et toute la nuit elle le berça, modulant ses paroles apaisantes, toute la nuit il pleura contre le cœur maternel, vidant interminablement sa douleur et sa rancune. Des vagues successives de chagrin se formaient, montaient, et rejetaient de sa poitrine en saccades de sanglots tout ce qui s'était accumulé en lui de douloureux et de haineux.

Il s'assoupit vers l'aurore, avec de gros soupirs espacés. Au matin, quand il fut debout, il n'avait plus la même figure, plus les mêmes yeux, ni la même bouche que la veille; il n'avait plus la même voix, on aurait dit qu'il n'avait plus la même chair, ni les mêmes bras violents; quand il marchait, on le sentait non seulement incapable de violence, mais adouci jusqu'à la timidité.

Il était comme un colosse après une maladie où la fièvre et les forces sont parties ensemble, — il avait pleuré toute sa misère et toute sa rancune, — il s'était guéri, régénéré dans les bras de sa mère.

Le matin, il ne manquait plus qu'un rien, un indice, un mouvement, pour que les dix années de tortures fussent effacées, envolées, comme un cauchemar, — il ne manquait plus qu'un signe pour que la douleur humaine eût pardonné complètement au monde coupable, — pour que la réconciliation fût achevée entre la victime et la société.

Et soudain tout fut fini ; le mot qui manquait encore vibra, on eut la preuve que le mauvais passé avait disparu sans laisser aucune trace.

La mère, à un moment, demanda simplement :

— Dis-moi, Paul, est-ce que tu veux aller avec ton frère, voir chez Marnier, si l'on pourrait t'embaucher ?

Ce fut la voix d'avant le malheur qui répondit, la voix d'enfant toute pareille, raccordée affectueusement là où elle avait été brisée :

— Oui, maman.

NON!

M. du Terrier avait saisi et retenu au bord de la Seine une pauvresse qui se jetait à l'eau avec son enfant. La mère et la fillette, recueillies par leur sauveteur même, vivaient dans sa maison.

Par modestie, M. du Terrier avait toujours éludé la narration du sauvetage que les amis et connaissances lui réclamaient obstinément depuis six mois.

Ce jour-là, il y avait une vingtaine de personnes dans le salon et tous les visages exprimaient une gaieté malicieuse : madame du Terrier taquinait son mari d'une façon à la fois autoritaire et affectueuse.

Il ressemblait à un guilleret notaire de province, petit, maigre, rasé. Elle, plus grande, montrait un profil aquilin d'impératrice. Et l'on s'amusait de constater une fois de plus que l'accord parfait entre ces époux de cinquante ans tenait à l'obéissance masculine.

A un moment, par la double porte ouverte sur la salle à manger, on vit aller et venir une lingère suivie d'une petite fille.

— Tenez, les voilà ! fit vivement madame du Terrier à ses invités ; insistez donc avec moi.

Alors tout le monde se joignit à la maîtresse de la maison.

— Nous vous en prions, monsieur du Terrier, il faut absolument nous raconter ce sauvetage.

— Vous n'aurez pas l'air d'un vantard, dit quelqu'un, puisque les preuves vivantes sont là.

M. du Terrier fut contraint de céder, malgré son très sincère embarras.

— Ce qui me rend un peu honteux, dit-il, c'est que mes mouvements de générosité ne se produisent que dans certaines conditions

d'ennui, de mauvaise chance... Je ne suis pas bon tout le temps.

— C'est la règle commune, s'écria un vieux savant ; le bonheur rend égoïste ; rien ne vaut l'adversité pour nous faire penser avec charité à notre prochain.

— Vous savez que mon mari ne dit pas la vérité, déclara madame du Terrier à demi-voix, pour ne pas faire diversion au récit attendu ; il est membre d'une vingtaine de sociétés de bienfaisance et il s'en occupe, croyez-moi ! Ce n'est pas un homme, c'est un poste de secours !

***

— Donc, commença M. du Terrier, c'était pendant le voyage de ma femme en Italie. Un matin, je me promenais, tout mélancolique, éprouvant une pénible impression de solitude... (Nombreux signes de félicitations vers l'épouse dont l'absence causait une telle diminution de bonheur)... et, par conséquent, mes sentiments charitables cherchaient à s'employer. Vraiment, il n'y a là aucun mérite.

— Fais-nous grâce des commentaires, ordonna madame du Terrier.

— A peu de distance du boulevard, près le Conservatoire des Arts-et-Métiers, je remarquai une femme, tenant un enfant par la main, qui stationnait devant une palissade couverte de petites affiches manuscrites : « On demande une mécanicienne.— On demande une ouvrière pour la confection. — On demande des journalières pour l'article de Paris, etc., etc. »

» Cette femme nu-tête, le visage creux et pointu, chétive, habillée d'un corsage et d'une jupe noirs, était de celles dont on dit vers leur trentième année « qu'elles ont dû avoir bien de la misère dans leur vie ». Elle lut soigneusement les inscriptions, s'éloigna de quelques pas, puis revint vérifier les adresses sur les carrés de papier, en remuant les lèvres pour réciter sa liste.

» La petite fille, âgée d'environ six ans, portait un tablier noir et des chaussettes laissant voir ses mollets nus, d'une minceur admissible chez un enfant de dix-huit mois, mais stupéfiante à son âge. Et elle paraissait réfléchir avec sagacité à un tas de problèmes domestiques.

» La résolution subite me vint de suivre ces deux personnes. Elles marchèrent assez allégrement sans parler, pendant une heure. Elles regardaient les boutiques, les passants, les véhicules, avec un certain intérêt. Aucune rencontre des yeux ne leur donnait motif à s'arrêter, mais enfin, dans leur conscience, elles faisaient partie d'un ensemble et il n'était pas impossible qu'elles fussent requises par quelqu'un ou par quelque chose.

» Devant un vaste immeuble aux fenêtres de rez-de-chaussée vitrées de verre dépoli et grillagées, la maman lâcha la main de l'enfant, elle examina vivement la façade et franchit la porte d'entrée.

» La fillette, évidemment habituée à attendre ainsi, sur le trottoir, s'adossa au mur, méditant, le nez en l'air. Quand sa mère sortit au bout de trois quarts d'heure et lui reprit la main, sans un mot, il fut manifeste que les faits de l'existence lui étaient connus au moindre signe. Elle avait six ans, et n'interrogeait plus comme une gamine.

» Les deux compagnes se mirent en route vers un autre quartier, un peu plus préoccupées

en dedans ; donc, un peu moins attentives au spectacle extérieur.

» Au but choisi, il y eut un arrêt assez long, puis ce fut un nouveau départ.

» Je suis de ces gens effacés qui ne font pas relief dans la rue ; je les accompagnai, à leur insu, à plusieurs adresses très éloignées les unes des autres.

» Pendant une station, le temps me fut donné d'avaler un morceau à la terrasse d'une gargote.

» Et il fut midi, deux heures, quatre heures.

» Les voyageuses n'échangeaient aucune impression de vive voix, selon un parti pris formel. Seulement, dès l'après-midi, elles eurent des regards de côté, sans bouger la tête, exclusivement vers les boulangeries, les charcuteries, les débits de comestibles ; et ces regards décelaient une pensée tenace, impérieuse, mais qu'il fallait garder pour soi.

» Elles allaient, de plus en plus graves, le corps droit, les yeux durcis, la bouche serrée ; la petite avait tout à fait le même visage pointu que sa mère, creusé par une obstination progressivement amère et pénible.

» Et, chose curieuse, à mesure que leur fatigue

devait augmenter, elles prenaient un pas plus rapide, plus saccadé. J'éprouvais un intolérable malaise à voir tricoter les mollets dérisoires de poupée.

» La dernière tentative concerna une manufacture située dans le haut de la rue de Reuilly. La mère entra, le jour déclinant ; quand elle sortit, c'était la nuit. Le gaz allumé changeait l'aspect de la rue, indiquait une orientation nouvelle de l'activité ; c'était la journée finie pour tout le monde, employeurs, employés et solliciteurs.

» La mère ne reprit pas tout de suite la main de l'enfant ; elle réfléchissait, dépaysée, devant l'animation de la voie populeuse.

» Soudain, ce fut comme si elle apercevait sa fille, inopinément ; avec précipitation, elle lui saisit la main et les voilà descendant la rue tête basse, dos accablé.

» Leur nuque s'était cassée, à ces deux compagnes qui avaient tenu toute la journée, droites, énergiques. Elles filaient d'une façon étrange. à la fois automatique et glissante. Elles n'avaient plus rien de commun avec l'ensemble des choses et des gens ; les passants, les véhicules, les mai-

sons, le pavé même, tout était hors de contact avec elles, tout les obligeait à fuir. Un fait les mettait à part, les rendait des êtres uniques, sans adhérence, que le monde rejetait...

» Pour un motif indiscernable, il ne leur était plus permis de rien regarder, de s'intéresser à quoi que ce fût d'existant ; rien ne se rapportait à elles. En quittant les rues successives, elles s'éloignaient d'endroits étrangers, sans hospitalité possible.

» Elles allaient le nez en avant, comme à la piste d'un but lointain, fascinant leur pensée, le seul qu'il leur fût permis de chercher.

» Toutes sortes de gens les frôlaient, des hommes en paletot ou en vêtement de travail ; des femmes nu-tête ou en chapeau, des sergents de ville, des jeunes gens — tout ce qui représente dans une ville la force, l'argent, le travail, les échanges, l'existence. Le regard de chacun flottait un instant sur les deux exclues, à la fois par l'intuition d'un drame et par le sentiment de l'indéchiffrable.

» On les voyait à peine et l'on avait hâte de détourner la tête.

» Une dame passa tenant par la main une petite fille joliment parée.

» — Maman ! fit avec inquiétude la mignonne.

» — Quoi ?

» La fillette ne répondit pas, elle n'avait rien à formuler ; son instinct avait seulement perçu de l'insolite, de l'inacceptable.

» Aucun appel de la rue ne pouvait retenir les deux compagnes misérables : ni le chant des camelots aux carrefours, ni l'illumination violente des bars.

» Au delà du pont d'Austerlitz, elles s'engagèrent sur le quai. D'un côté, la Seine ; de l'autre, les murs interminables de chantiers, d'usines, d'établissements clos, inhabités pendant la nuit. Çà et là des bancs, des arbres, des piétons s'espaçaient entre les réverbères. Les deux compagnes avaient rapetissé : deux menues formes noirâtres qui filaient.

» Mais puisque ce quai n'offrait ni maisons ni boutiques ouvertes, puisque les rares passants s'éparpillaient de telle sorte qu'on ne les approchait pas, puisqu'enfin l'on n'allait, dans cette direction, vers aucun secours, vers aucun

asile, — un seul motif restait de s'éloigner du centre vivant de la ville...

» En effet, devant l'espace triste, presque désert, l'enfant devina confusément : elle eut un recul du corps, une velléité de s'arrêter.

» La mère regarda de côté brusquement, les yeux hagards, comme pour dire : « Qui est-ce qui me tire donc par le bras ! » Elle entraîna l'enfant avec résolution vers une descente conduisant à la berge et elle prononça d'une voix étrange :

» — Viens, mon poulet.

» L'enfant ne résista pas davantage ; seulement, pour parler aussi, — comme on éprouve le besoin de dire une dernière phrase inutile, — elle répondit gentiment, avec un demi-sourire :

» — Il a bien mal aux pattes, le petit poulet...

***

M. du Terrier interrompit net son récit. Une petite fille entrait dans le salon en sautant à cloche-pied.

— Eh bien, s'il vous plaît, la fin de l'histoire ? réclama-t-on avec vivacité.

M. du Terrier, qui paraissait enchanté du prétexte, protesta par gestes :

— Impossible, devant la petite, de terminer ce récit qui la concerne.

Alors plusieurs voix intervinrent :

— Va jouer par là, mignonne... Va-t'en dans la salle à manger.

L'enfant examina toutes les personnes à la ronde, les beaux messieurs et les belles dames, — puis d'un clignement consulta les yeux de M. du Terrier.

— Allons, Ninie, dépêche-toi de t'en aller, ordonnèrent avec force les auditeurs et madame du Terrier elle-même.

Mais l'enfant, — comme une personne éprouvée qui, déjà ailleurs, a été renvoyée bien plus durement, par bien plus de monde, dans des conditions bien plus graves, et qui est restée tout de même, — l'enfant qui en un mot avait failli être renvoyée de l'existence, répondit d'un signe de tête invincible, les paupières abaissées, majestueuse :

— Non ! je ne veux pas m'en aller.

Et elle continua à sauter sur une patte.

***

Alors, il fallut s'incliner; il fallut, pour cette fois, renoncer à entendre la fin de l'histoire. Car, à aucune personne présente, l'idée même vague ne serait venue qu'une volonté quelconque au monde pût passer avant la volonté de Ninie.

LE COMÉDIEN

Monsieur et madame Morizon, rentiers à Lyon, avaient une fille, Marceline, qui s'était mal conduite et qui habitait Paris.

Une enfant illégitime étant née, ils consentirent à la recueillir et à l'élever, — sous la condition de n'entretenir plus avec Marceline que des relations épistolaires. La maison paternelle lui était fermée.

Quand Jeanne eut cinq ans, les grands-parents lui parlèrent de sa mère et lui montrèrent ses photographies. Aussitôt elle manifesta un désir tenace de voir, de caresser la jeune femme, dont l'image était d'ailleurs ravissante.

Il fallut inventer une fable, pour le présent et pour l'avenir ; des occupations incessantes empêchaient absolument Marceline de quitter Paris, — quant à monsieur et madame Morizon, censément ils ne pouvaient pas voyager, le chemin de fer les rendait malades.

Jeanne vécut avec des rêves de sa mère, comme d'autres enfants vivent avec des légendes et des contes fantastiques. Constamment elle posait des questions, elle se représentait sa maman, elle la connaissait, elle l'aimait.

Sa sensibilité affectueuse se développa au point que le médecin de la famille voulut y discerner un phénomène d'atavisme ; l'indiscipline morale de Marceline s'était transmise à Jeanne sous forme de dérèglement sentimental. Cette générosité de tempérament ne constituait pas une tare, mais il faudrait craindre pour Jeanne les peines de cœur, certaine affliction pourrait être mortelle.

Quelle anomalie en effet ! A l'inverse des enfants ordinaires qui, connaissant leurs parents, les oublient progressivement s'ils en sont séparés, elle ressentait une affection croissante pour une personne jamais vue !

Bien mieux ! très vite, à douze ans, elle devina que l'éloignement de sa mère était une punition : d'instinct, elle éprouva une sollicitude spontanée pour tous les gens punis.

Dès lors, un mal secret habita son cœur : quels que fussent les griefs des grands-parents, il était injuste que sa mère subît cette peine si désolante d'être privée de son enfant.

Or, l'idée d'injustice était devenue tout à coup intolérable à Jeanne. Pendant les premières années d'enfance elle avait ignoré la véritable injustice, elle n'avait noté que des petites chicanes, des petites tracasseries passagères. Et voilà qu'un jour elle fut saisie par cette constatation épouvantable : une camarade de pension punie pour une faute qu'elle n'avait pas commise ! Tout soudain un bouleversement intime lui retira en quelque sorte la faculté de vivre : c'était fini, les choses n'avaient plus le même aspect, la lumière du jour était changée. Elle décida, ou plutôt sa nature décida, qu'elle ne mangerait pas jusqu'à ce que fût réparée l'erreur dont la camarade était victime. Elle vint pendant deux jours au réfectoire sans rien

prendre, non seulement elle ne voulait pas, mais elle ne pouvait pas manger.

Elle serait morte de faim, sans une plainte, plus exactement, elle serait morte par manque d'air respirable, si l'injustice n'avait pas cessé.

***

Comme Jeanne atteignait ses dix-huit ans, elle apprit que ses grands-parents, devenus moins intransigeants, rappelleraient volontiers Marceline si une occasion sensationnelle se présentait : un mariage, par exemple.

Devant cette possibilité, son désir d'embrasser sa mère devint fiévreux, torturant ; il lui sembla que l'exilée souffrait en attendant sa réintégration dans la famille, sans doute elle comptait les jours, les heures, ses larmes coulaient... abréger sa peine était donc un devoir palpitant.

Alors, pour donner motif au retour de sa mère, — pour aller vite, sans perdre de temps, — Jeanne accepta d'être fiancée au premier prétendant venu, Georges Louvel, un garçon bellâtre, fort occupé de sa toilette, de ses cheveux et de

sa moustache. Certes, il ne la séduisait guère, elle le devinait égoïste, peu sincère, et elle avait depuis longtemps une inclination pour Maurice Damy, un camarade d'enfance, frère de ses deux meilleures amies de pension. Mais il ne s'était pas déclaré, tant pis ! Et d'ailleurs le mariage projeté paraissait un fait très secondaire, une seule chose au monde avait de l'importance : le retour de Marceline.



Les parents durent faire à Jeanne des révélations complètes. « Elle était enfant naturelle. Un désaccord cruel sur la morale avait déterminé la rupture de famille. Marceline se faisait appeler madame de Gandéan, du nom d'un artiste de théâtre à qui elle avait uni sa vie, mais qui n'était pas le père de Jeanne. »

Celle-ci trouva indifférent que sa mère ne fût pas mariée. Alors on lui expliqua que Marceline avait une existence un peu en dehors, qu'elle ne jouissait pas de l'entière considération du monde.

Jeanne s'écria toute vibrante :

— Oh ! comme je l'aime bien plus, ma chère maman ! J'admets que le monde ait ses raisons, que vous-mêmes, grand-père et grand'mère, ayez des reproches à faire à maman; il y a quelqu'un qui lui doit une affection consolatrice, et sans jugement, sans restriction : c'est moi !

***

Marceline arriva, quel éblouissement ! A trente-six ans elle affichait autant de jeunesse que sa fille.

Son élégance parisienne d'un art très simple, sa beauté blonde tout en éclat et son enjouement et ses effusions quelque peu factices la faisaient ressembler à un personnage de théâtre.

Mais Jeanne ne lui voyait aucun défaut, — elle ne se rassasiait pas de l'admirer :

— Oh ! maman, ça me fait l'effet que je t'ai toujours connue, — tu es bien telle que je t'aimais ! Il me semble que je t'ai commandée à une fée !

Elle se câlinait avec des frémissements de joie.

— Ça a bon goût de t'embrasser, maman ! Je sens une caresse par tout mon corps.

Elle voulait que Marceline jouât pour de bon à la maman :

— Nous sortirons ensemble, pour que je te donne le bras... et puis tu vois, maman, je suis encore très petite fille, désobéissante, dissipée, insupportable, — tu me commanderas, — et aussi il faudra me gronder.

Elle prenait tout le monde à témoin, même son fiancé :

— Regardez donc ! maman est bien mieux que moi ! Ah ! mais, bien mieux, bien mieux !

***

Monsieur et madame Morizon, obéissant à d'intraitables préjugés, avaient obstinément refusé de recevoir chez eux M. de Gandéan, à cause de sa profession de comédien.

L'offense lui avait été très pénible. Par l'intermédiaire de Marceline, il offrait son affection, ses respects, et voilà qu'en retour, au mépris de sa cordialité, au mépris de sa fierté d'artiste, l'on n'acceptait même pas une simple présentation.

Il avait cependant accompagné Marceline à Lyon et s'était installé à l'hôtel.

***

Depuis une quinzaine, Jeanne heureuse, exaltée, vivait dans les baisers, dans une griserie de tendresse filiale, lorsque éclata ce drame atroce, inouï, foudroyant : la veille du mariage, sa mère et son fiancé s'enfuirent ensemble de Lyon! Oui! Marceline et Georges Louvel, cédant à une monstrueuse folie, disparurent de compagnie sans que l'on trouvât d'eux aucune trace !

La pauvre petite Jeanne demeura brisée sur le coup, elle ne proféra pas une plainte, pas un reproche : elle ne pouvait pas cesser d'aimer sa mère ! Elle s'alita, minée par une incurable consomption et il fallut mettre dans sa chambre un grand portrait de Marceline qu'elle contemplait nuit et jour en se laissant mourir !

Sans voix, sans mouvement, refusant toute espèce de nourriture, elle fut bientôt au dernier degré de l'affaiblissement.

Les grands-parents, éperdus devant cette fin imminente, conjuraient en vain le docteur :

— La science est désarmée, disait-il, votre petite-fille succombe à une sorte d'assassinat moral : la trahison de sa mère lui a porté un coup mortel. Pensez donc, il n'y a pas d'organisme humain qui puisse résister à une pareille subversion ; il faut à la vie une base, une confiance, une raison d'être. Est-il possible à Jeanne de continuer à respirer, lui est-il possible d'espérer, de vouloir, d'agir, tant que subsiste la tromperie de la mère ?

Sous l'influence de la douleur, monsieur et madame Morizon arrachaient de leur cœur la parcimonie provinciale, ils voulaient offrir à Jeanne, pour lui rendre le goût de la vie, tout ce qui peut s'acheter, s'obtenir, — ils voulaient lui permettre les extrêmes fantaisies, au-dessus des conventions et des morales. On aurait dit qu'ils avaient changé de caste et de génération.

Non, déclarait le médecin, le seul remède serait de faire revenir la mère. Jeanne était si bonne qu'elle tendrait ses lèvres la première, la guérison se ferait par des baisers, sans explication, sans excuse.

Hélas! la fugitive restait introuvable, —

sans quoi l'on serait allé la chercher, on l'aurait au besoin ramenée de force !

Enfin les supplications des grands-parents furent si palpitantes qu'elles firent émettre au docteur ce propos dernier :

— Il y avait encore un espoir de sauver Jeanne : il fallait la tromper, inventer un mensonge sublime, lui prouver que sa mère n'avait pas mal agi. Même si l'illusion était de courte durée, du moment que Jeanne aurait réagi, la médecine ne serait plus impuissante.

Mais quelle insurmontable difficulté ! ni le médecin, ni les grands-parents n'entrevoyaient l'invention géniale susceptible d'innocenter la mère coupable : comment nier l'évidence, la lumière du jour, le flagrant délit !

Le docteur, avec un geste las, ayant murmuré qu'il faudrait connaître un magicien, un faiseur de miracles, — monsieur et madame Morizon eurent l'idée de s'adresser à M. de Gandéan, qui restait à Lyon faute de savoir si Marceline avait pris la direction de Paris, de la Suisse, ou de la Méditerranée et qui comptait vaguement la voir revenir sous l'effet du sentiment maternel.

On apprit qu'il était lui-même frappé à mort. Seul au monde, sans famille, plus âgé que Marceline, il la chérissait d'une adoration exclusive ; souvent déçu dans ses rêves artistiques, il était l'écorché vif, sans cesse exposé aux griffes du public, il avait besoin pour vivre de la femme aimante qui console, ranime le courage, panse les blessures.

Comment lui demander de mentir pour réhabiliter Marceline aux yeux de son enfant !

Ne devait-il pas accuser monsieur et madame Morizon de tout son malheur, eux qui l'avaient traité en individu méprisable, qui l'avaient repoussé, qui l'avaient empêché de garder, de surveiller Marceline !

Après lui avoir outrageusement fermé la porte; les grands-parents pouvaient-ils demander à cet homme trahi de venir chez eux-mêmes, ses détracteurs, pour « jouer » que Marceline avait bien agi ! Pouvaient-ils lui demander de grimer, de costumer son atroce douleur en satisfaction, en un bonheur si bruyant, si expansif, qu'il fît illusion à Jeanne !

Le docteur voulut bien se charger de l'impossible négociation et, contre toute attente,

M. de Gandéan consentit à essayer le miracle.

Tel était son amour héroïque ! Du moment qu'il s'agissait de proclamer, de jurer que Marceline n'était pas une infâme, — tout de suite, en un éclair de sublime pardon, il avait imaginé une scène à jouer.

Il demanda qu'on installât Jeanne à l'avance dans le salon et simplement qu'on annonçât la visite d'un délégué de l'Académie française.

Le médecin fit à Jeanne des piqûres pour la mettre en état de supporter le spectacle, il prépara lui-même une potion d'une intense vertu reconstituante qui fut placée près d'elle sous sa main et il déclara encore une fois :

— Si elle boit volontairement, si elle prononce d'autres paroles que ses invincibles refus, je réponds de la guérison.

Quand approcha l'heure fixée par M. de Gandéan, les grands-parents éprouvèrent la plus déchirante anxiété à attendre cet homme qu'ils ne connaissaient pas, qu'ils n'avaient même jamais aperçu.

En acceptant de démontrer devant Jeanne l'innocence de Marcelline, il avait peut-être

obéi à un travers banal de comédien, au besoin de « jouer » quand même et à toute occasion. Il allait peut-être se livrer à une tentative si ridicule, si dénuée de vraisemblance, qu'elle aggraverait le mal de Jeanne au lieu de la guérir...

***

Dans le salon vaste et triste, un visiteur entra, les cheveux blancs, le visage solennel, de noir vêtu, — et plus « personnage » que s'il eût porté l'uniforme le mieux chamarré.

Jamais cinquième acte de mélodrame n'offrit une apparition aussi impressionnante.

Il salua, ses gestes étaient larges et simples. Il parla de ce ton baissé, mystérieux, qui donne bien plus de force au langage que l'éclat de la voix.

Les grands-parents interdits restaient debout devant la cheminée, tout près de Jeanne écroulée dans un fauteuil, presque indifférente. Le personnage, debout aussi, au milieu de la pièce, s'adressait à la fois aux trois auditeurs :

— Je suis membre de l'Académie française.

Chargé du rapport annuel sur les prix Montyon, j'ai voulu faire moi-même la présente enquête. Vous savez quelle est la mission du rapporteur ; il doit mettre en lumière l'héroïsme et faire attribuer les récompenses aux actes de dévouement les plus admirables. Je me présente donc ici après m'être documenté à Paris sur une personne que vous connaissez bien. Je vois, n'est-ce pas, mademoiselle Jeanne Morizon, puis madame et monsieur Morizon, les grands-parents...

Ici le comédien fit une pause, il se campa, prit sa distance et il attaqua brusquement :

— Alors, mademoiselle, tout est vrai ! Vous avez une mère sublime ! Votre mère est partie à l'improviste ! Cette action si héroïque a été réellement accomplie ! Alors on aura écrit des œuvres par milliers sur la sublimité maternelle, et jamais on n'aura épuisé une grandeur plus vaste que le ciel et que l'onde !

Jeanne, atteinte directement, tressaillit, redressa le buste, stupéfaite, éperdue, elle se mit à tendre le visage avidement, et à respirer la bouche ouverte, comme une asphyxiée reprenant souffle par saccades.

Le comédien continuait :

— Voilà cette mère venue ici tardivement pour le mariage de sa fille et n'ayant dans la maison aucune autorité, à cause de certaines circonstances — elle découvre que son enfant, sa fille adorée, est dans le plus affreux péril et comme sa découverte ne repose que sur des déductions morales, il semble que le sauvetage soit impossible. Quel indicible drame ! Cette mère, avec l'infaillible instinct de sa tendresse, discerne que sa chère enfant va être livrée à un Lovelace hypocrite, sans cœur, qui ne l'épouse que pour son argent, que pour la dépouiller, la maltraiter, la faire mourir de chagrin !

Jeanne et les grands-parents se regardaient, changés, souriants. Machinalement Jeanne buvait, secouait la tête, prête à parler.

Le comédien se déplaçait avec des gestes pathétiques.

— Comment empêcher cette abomination ? Allez donc, sans preuves, faire comprendre à une fiancée la perfidie des hommages adressés à sa gentillesse ! Allez donc faire comprendre aux grands-parents l'erreur de leur choix longtemps élaboré ! allez donc vous élever contre

l'opinion favorable de toute une ville, vous, nouvelle venue, qui, censément, ne connaissez ni les gens, ni les situations ! Si encore vous aviez des mois, des semaines devant vous ! mais non ! Le délai fatal est de quelques jours, de quelques heures autant dire ! Pour toute personne raisonnable, il n'y a rien à faire, il n'y a aucun moyen de sauver la pauvre enfant ! Alors éclate l'héroïsme maternel, alors se manifeste le dévouement grandiose que nulle peine, nulle réprobation ne sauraient arrêter. Il faut prendre Lovelace dans ses propres filets. La mère présente le piège où sûrement il tombera. Il faut un appât de chair vive pour détourner le monstre, la mère se jettera en appât : « Lovelace, écoutez... je suis plus riche que ma fille, — vous m'avez séduite, fuyons ensemble ! »

Les grands-parents contemplaient le personnage, dont le jeu atteignait une telle perfection qu'ils ne savaient plus eux-mêmes s'il composait, ou bien s'il disait vrai.

Jeanne se redressait de plus en plus, elle buvait en écoutant, haletante, du rose colorait ses joues. Quelle comparaison prendre ! On voyait la vie rentrer en elle, comme on voit

monter le vin rouge dans une bouteille que l'on emplit. Autant son malheur avait été monstrueux, autant sa résurrection était naturelle et immédiate; littéralement, pour elle, l'air redevenait respirable, l'aspect du monde redevenait normal.

Le jeu thêâtral se poursuivait.

— Excusez-moi, proférait M. de Gandéan, l'admiration m'emporte! Il faut qu'ici même, dans ce cadre, en présence des personnes proches de l'action méritante, j'évoque l'entière vérité, afin de donner à mon rapport la nécessaire grandeur tragique. Il faut que je revive le supplice de cette mère, les minutes atroces qui ont précédé son grand acte et les tortures inouïes qui ont suivi.

L'acteur fascinait ses auditeurs. Les bras étendus, ses yeux fulgurants reculaient les limites de l'immensité même.

— Qui mesurera ce dévouement incroyable ! Songez à cette fuite avec l'homme abhorré... et la condamnation injuste de l'opinion à subir en silence ! Et l'impossibilité de se justifier, de crier la vérité déchirante... Et cette épouvantable iniquité d'être l'infâme au

yeux de tous, aux yeux de sa propre enfant chérie !

Il mêla ses sanglots de moribond aux sanglots de bonheur de Jeanne, aux sanglots de gratitude des grands-parents.

— Maternité ! Maternité ! tu es donc l'insondable abîme de courage et de bonté ! Je pourrai donc dire à l'assemblée académique solennellement attentive : j'ai vu, j'ai contemplé moi-même la chère enfant, préservée du trépas par le sacrifice maternel ! Je pourrai donc dire : comparaissez, mère admirable!... connaissez votre œuvre, recevez la bénédiction universelle !

Tous les accents traditionnels de mélodrame répétés dans une existence d'artiste sortaient, devenus vrais, vivants, naturels, rendus palpitants par la douleur sincère de l'amant abandonné.

***

Jeanne recouvra très vite la santé, car le médecin, immédiatement, régla le traitement à continuer dans le sens inventé par le comédien.

Celui-ci consentit à écrire et à envoyer de Paris de fausses lettres de la mère ; leur doux artifice apportait une joie vivifiante au cœur de Jeanne. Le thème en était simple :

« Ma chère enfant, j'ai agi pour ton bien ; pardonne-moi ; tu sauras l'entière vérité plus tard ; aucun autre moyen ne s'offrait à moi, etc. »

Ces lettres contenaient un admirable cantique de sentiments. Le docteur les lisait longuement comme s'il y discernait les phases d'une maladie. A l'écart il secouait la tête, contemplait le papier et murmurait tout seul :

— Mon Dieu, que cet homme doit souffrir !

Jeanne fut fiancée de nouveau et cette fois le bonheur ne pouvait s'échapper : le prétendant était Maurice Damy, le camarade d'enfance vraiment affectueux et vraiment aimé.

Le docteur entra un soir pour féliciter les amoureux, Jeanne lui cria, joyeuse :

— Il y a justement une lettre de petite mère, une bonne lettre, la meilleure de toutes..

Le docteur alla lire dans un coin.

Comme les fiancés discutaient tendrement

les conditions d'un premier baiser et ne pensaient plus qu'à eux-mêmes, le docteur rendit la lettre au grand-père de Jeanne en disant tout bas, avec des larmes dans les yeux :

— C'est la dernière, celle-là.

LES VICTORIEUX

Rolande avait accepté les hommages de M. Victor Predant, commis principal au ministère.

Ses parents à elle, ruinés actuellement, après avoir représenté la haute industrie française, gardaient encore leur rang dans le monde, grâce à des amis puissants. Et ceux-ci avaient joué le rôle de marieurs exigeants. Si bien que Rolande s'était un peu laissé forcer la main.

Le prétendant montrait, d'ailleurs, la tenue parfaite d'un gentleman, il avait un grand front, un visage brun, régulier, expressif.

En dehors de ses occupations, il appartenait

à un milieu artiste et littéraire, affirmait-on. Et, s'il parlait à peine, c'était par modestie ; et s'il émettait de laborieuses banalités, c'était que l'amour paralyse les meilleures intelligences.



Et voilà que le mariage réalisé constituait une véritable monstruosité.

Rolande, qui possédait les supériorités de cœur et d'esprit promises par son profil grave et doux, par sa majesté de poétesse blonde, était unie à un garçon ni doué, ni cultivé, inférieur et nul au point de ne pas même pouvoir lire !

Ce monsieur Predant était littéralement un mannequin paré des enseignes de l'art, et, pour qui le connaissait, sa physionomie pensive devenait irritante comme une tromperie, comme une fraude par fausse annonce.

Aucune compensation. On peut être bête et avoir des sentiments; les animaux sont susceptibles d'attachement. M. Predant offrait un égoïsme borné, féroce, intangible. Aucune

personne dans aucune condition, aucun événement, ou social ou privé, ne pouvaient distraire son amour de soi.

Il n'avait qu'une seule affection extérieure, parce qu'elle se rapportait étroitement à lui-même : il n'aimait que ses vêtements.

En effet, il n'existait, il ne comptait, il ne paraissait que grâce à eux, et, d'instinct, sans même être capable d'analyser son unique faculté de vibration, il les aimait comme des parents, comme des protecteurs dévoués et influents. Une tache, une éraflure d'étoffe l'affligeaient comme la maladie de nos proches nous afflige.

Une tendresse particulière l'attachait à sa collection de chaussures. Il pensait à ses « vaches vernies », à ses « chevreaux glacés », à ses « poulains russes », comme on pense à des créatures vivantes. Chaque matin, il consultait longuement le baromètre, et, selon l'état atmosphérique, il emmenait à l'air telles chaussures, de façon à ne pas les fatiguer, à ne pas les échauffer, à ne pas incommoder leur complexion respectable.

***

Tout de suite, l'incompatibilité constatée, Rolande avait réclamé sa liberté à son impossible partenaire.

Elle s'était heurtée au refus inébranlable de la stupidité noire.

Or, un intérêt majeur, imprescriptible, lui interdisait l'évasion sans consentement : ni divorce, ni séparation, ni départ. Fâcher les amis, auteurs du mariage, aurait été en quelque sorte condamner à mort les parents de Rolande.

La jeune femme elle-même devait à ces relations d'être traductrice d'une grande maison d'édition et par suite d'avoir son budget personnel, — un précieux, un consolateur budget de bienfaisance et de fantaisie intellectuelle.

Elle s'était donc amèrement résignée.

Le mari-geôlier avait voulu persifler :

— Vous allez être bien malheureuse avec moi...

Elle avait rétorqué, altière :

— L'inexistant ne peut rendre malheureux.

***

Au ministère, dans ce milieu stagnant, Victor Predant, bien adapté, satisfaisait l'insatiable besoin de discourir, propre aux imbéciles.

Ses collègues connurent l'antipathie de Rolande, inexplicable, selon lui. S'ils durent lui expliquer, lui certifier l'incommensurable mépris inclus dans cette parole : « L'inexistant ne peut rendre malheureux », par contre, ils n'eurent pas de peine à lui persuader que son honneur était engagé : l'Administration ne lui conserverait son entière estime que s'il donnait tort à l'assertion arrogante de sa femme.

Aussitôt, il avait eu la bêtise rancunière de dire à Rolande :

— Je vous rendrai malheureuse tant et si bien, que vous finirez par me demander pardon.

Elle avait répondu avec un rire de défi — le front superbe, le front au ciel, hors d'atteinte pour la rampante bassesse.

Et le duel avait commencé.

***

Victor Predant n'était même pas assez intelligent pour organiser tout seul la persécution. Il eut recours aux collègues.

Bientôt, cela fit partie de la tâche quotidienne : on se réunissait en cercle dans le bureau du commis principal, et l'on proposait, l'on agençait en collaboration les avanies à faire à « l'intellectuelle ». Car ce cher Predant subissait le dommage, le ridicule, la misère d'être affublé d'une intellectuelle en révolte !

Il se conduisait parfaitement. Il accomplissait à la lettre toutes les insolences et toutes les vilenies directes qu'on lui dictait ou qu'on lui suggérait.

Cela dura longtemps. Il sut, des semaines entières, chez lui, affecter d'être sourd, ne répondre à aucune parole, tout en regardant sa femme effrontément, en face. Puis il sut tomber dans la frénésie, crier, hurler, faire des scènes sans l'ombre d'un prétexte. Il y eut aussi les démentis outrageants devant témoins, les fausses affirmations impudentes. Il y eut les refus

stupides, sans justification : non, parce que c'est non.

Victor Predant atteignit aux dernières offenses. Il présenta sa femme à des gens ivres, en donnant à entendre qu'elle répondrait à leurs hommages les plus cyniques.

Peine perdue. Jamais Rolande ne laissait échapper un mot de regret, de reproche, jamais un signe d'agacement ou de dépit. Jamais ne s'affectait le haut et serein visage de l'attaquée.

Victor Predant et ses collègues étaient vaincus. On sentait que, souffletée effectivement, Rolande n'aurait pas avoué être malheureuse, n'aurait pas demandé grâce.



Et tout d'un coup, qui donna le secret de la victoire ? Personne isolément, mais la collectivité promotrice des fortes découvertes. Les grandes inventions n'ont pas strictement d'auteur unique, elles résultent du génie commun.

Pour ses travaux de traductrice, Rolande avait une secrétaire à demeure ; une jeune personne, ressemblante de race à elle-même :

supra-intelligente, délicate, fière, et d'autre part très pauvre, chargée de responsabilités familiales.

Inspiration! sublimité de l'instinct combatif! Eh parbleu! il fallait, devant l'intellectuelle, faire souffrir une intellectuelle! Il fallait, devant la femme à vaincre, persécuter une autre elle-même, une autre toute pareille créature — sans défense, ligotée par la nécessité de vivre, au point de ne pas pouvoir, de ne pouvoir absolument pas, ni fuir, ni se défendre!

Ah! mes amis, que l'on va donc chercher loin les choses qui sont tout près! Ah! mes amis, qu'il fallut donc peu de temps!

Cette Rolande altière, que nulle injure publique n'avait fait changer de visage, — son mari la vit pâlir, le jour où, intrépide goujat, il passa, sans s'excuser, le chapeau sur la tête, devant la jeune fille et tout près, au point de la frôler.

Ah! ah! l'intellectuelle, il la vit rougir, le jour où il interpella avec gaillardise la petite secrétaire :

— Dites donc, l'ingénue, comment vont les amours ?

Dès lors, ce n'était plus qu'un jeu d'enfant.

Il y eut notamment ce dîner de collègues en frac — avec la jeune secrétaire au bout de la table, — où l'on affirma longuement « la haine du pauvre ». La haine, — comprenez bien, — de ces créatures sans voix, sans gestes, sans forces qui, « sentent le pauvre », quel que soit leur déguisement... Ce dîner, où l'on affirma aussi, — sauf exception bien douteuse, — l'infériorité de la femme, l'infériorité de cette engeance à loyer, qui n'a vraiment d'appréciable que sa servilité et sa vénalité...

Alors, les convives partis, celle qui n'avait jamais daigné se plaindre, parla enfin :

— Ah çà ! que voulez-vous, monsieur ? dites vos conditions.

— Je veux vous vaincre, je veux que vous me demandiez pardon, comme une malheureuse.

— Et à ce prix vous respecterez la pauvre sans défense ?

— Je la respecterai.

Rolande fit sa soumission, non sans quelque bravade autorisée par l'incompréhension de son mari.

— Je vous demande pardon. Je reconnais qu'une blessure non personnelle est plus into-

lérable qu'une blessure personnelle et que tel individu capable de se laisser assassiner ne peut laisser assassiner autrui... Votre supériorité a vraiment inventé ce à quoi nul orgueil féminin ne saurait résister : voir humilier une désarmée qui ne peut répondre. Il n'y a pas de majesté humaine qui tienne, monsieur : il faut se courber. On est au-dessus de l'injure, au-dessus des coups, pour soi-même, on n'est pas insensible pour les autres. Femme de race et de sang, si vous m'outragez, je puis sourire et dresser le front, mais si vous insultez telle pauvre de la rue, telle déchue, telle proscrite, je frémis tout entière et — ne pouvant vous tuer, — je demande grâce, mon maître...

Le visage de Rolande vibrait ardemment, ses yeux en effluves exhalaient l'invincible solidarité, l'intuable bonté, dont la puissance infinie sait prendre toutes les formes, voire même l'aspect de la dernière humilité.

***

Ces messieurs du bureau furent satisfaits par le compte rendu de Victor Predant, où ne res-

sortait que l'acte extérieur de soumission. Unis pour l'attaque, ils restèrent unis dans la victoire, — ils triomphèrent en toute égalité. La cigarette aux lèvres, les mains aux poches, le front bastionné des immémoriales routines, ils constatèrent une fois de plus que l'énergie virile peut tout obtenir de la proverbiale lâcheté des femmes.

LES DEUX PAUVRES

— Dix francs, monsieur, c'est un bon chien ... Oui, monsieur, il n'est plus très jeune ; on l'a donné à mes parents, quand j'étais encore tout petit, il y a sept ou huit ans. Mais ce n'est pas parce que Fanor devient trop vieux qu'on désire le vendre ; c'est que la morte-saison se prolonge, on n'a pas pu payer le terme et l'on manque même du nécessaire comme nourriture, Alors mes parents m'ont envoyé au marché aux chiens ; si quelqu'un achète Fanor, le peu qu'il mange sera économisé et l'argent que je rapporterai rendra joliment service à la famille.

... Oh ! non, madame, jamais il ne mord et

pas de danger qu'il fasse du mal aux enfants. Au contraire, dans notre maison, il était l'ami de tous les enfants, depuis ceux de la concierge jusqu'à ceux du sixième étage. Souvent, quand une maman partait en commission, elle demandait Fanor pour garder les mioches. Fanor se plaçait devant la fenêtre et il ne les laissait pas grimper, ou bien l'hiver, il surveillait les abords du poêle.

... Cet endroit où manquent des poils ? Oh ! non, madame, cela n'indique pas une maladie; c'est une brûlure. Justement, comme je vous disais : une fois que Fanor gardait une petite fille, elle voulait absolument toucher au feu ; il a tourné pour l'empêcher, jusqu'à se faire griller tout le haut de l'épaule.

... J'aurais aimé que tu sois acheté par cette grosse dame, Fanor ; sans doute que tu aurais été bien nourri et qu'on ne t'aurait pas battu...

... Pourquoi pleures-tu, Fanor ? Moi, regarde, je ne pleure pas... Mes yeux brillent et je m'essuie comme ça la joue, mais je t'assure, Fanor, c'est par distraction...

... Et tu vois bien, tous ces chiens sont à vendre, comme toi, Fanor... C'est l'habitude, pour

les toutous petits et gros, de changer de maîtres...

... Dix francs, monsieur, c'est un bon chien...

... Quelle drôle de manie ! Fanor, tous les passants disent de toi : « Oh ! ce chien n'est pas beau. »

Cela ne signifie rien du tout, que tu ne sois pas beau, tu es si bon ! Ils ne savent donc pas que c'est l'important : être bon, ça contient tout ce que l'on peut imaginer. Ils ne savent donc pas : la beauté, ce n'est qu'un morceau, la bonté, c'est la part entière...

... Et d'abord, les gens se trompent : tu n'es pas vilain, autrement on aurait peur de toi. Est-ce que les enfants ont peur de toi, dans la maison, dans la rue ? Au contraire, ils courent tous après toi, ils te roulent, jouent au cheval sur ton dos, ils te tirent par la queue sans ménagement...

Tu te rappelles, Fanor, quand j'étais petit, on allait à l'école ensemble ; tu me conduisais jusqu'à la porte et tu ne manquais jamais la consigne pour m'attendre à la sortie de quatre heures. Et tous les élèves te connaissaient, et quand les rangs défilaient sur le

trottoir, on n'entendait que ça : « Fanor ! voilà Fanor ! »

Puis beaucoup de gamins t'appelaient, pour rire : « Fanor, viens avec moi, je t'emmène. » Tu ne bougeais pas.

Mais si un petit camarade s'en allait en pleurant, tu me quittais et tu l'accompagnais, tout contre son tablier ; tu te frottais à ses mollets pour lui montrer qu'il n'était pas abandonné de tout le monde.

Et quand on disait : « Fanor, j'ai gagné un bon point bleu », tu remuais la queue; « un bon point rouge », tu remuais la queue encore bien plus et tu léchais. Mais si on disait : « Fanor, j'ai été en retenue, j'ai eu des punitions », alors tu tournais la tête et tu restais le nez baissé.

... Dix francs, monsieur... non, pas moins...

... Et, une fois, ce charretier qui frappait son cheval à grands coups de fouet, parce que la voiture ne démarrait pas. Comme tu pleurais à chaque coup, Fanor. Et comme tu regardais, en tournant autour de lui, ce charretier. Tu as fini par hurler de chagrin si fort qu'il a jeté son fouet en disant : « Tant pis ! la voiture restera

là », et il s'est assis au bord du trottoir. Tu t'es approché avec précaution, tu as léché ses mains, et il bougonnait, il jurait, il te repoussait, il aurait voulu tout démolir. Le temps passait. Et tout d'un coup, voilà le cheval, reposé, qui est parti tout seul, et le charretier qui riait et toi qui suivais en faisant des gambades!

... Dix francs, mesdames, mesdemoiselles.

... As-tu entendu, Fanor ? « Le petit marchand est aussi laid que son chien. » C'est la jeune fille si bien habillée qui a parlé en faisant la moue, comme si nous l'avions contrariée.

Eh bien ! oui, Fanor, je ne voulais pas te le dire : on n'est pas beau, nous deux. Je le vois en nous comparant aux autres chiens, aux autres gens.

Ce n'est pas de notre faute, tout le monde ne peut pas être beau ; on tâche de se faire pardonner en n'étant pas méchant. Quand j'entends dire tout haut que je suis laid, je ne réponds pas, je fais semblant de rire. Et toi, si on crie la même chose en levant le pied pour te chasser, tu te recules sans grogner, puis tu regardes fixement, tu as l'air de dire : « Voulez-vous qu'on vous aime ? »

... Dans tous les cas, nous deux, si on n'est pas beau, on s'aime bien. Justement, moi aussi, demain lundi, je rentre chez un nouveau patron pour faire des courses. Alors, bien sûr, on se rencontrera dans Paris, Fanor. Moi, j'aurai un crochet sur le dos pour faire des livraisons de marchandises ; toi, peut-être que tu seras attaché sous une voiture à bras et que tu aideras à tirer. On se reconnaîtra, je viendrai marcher près de toi.

... Peut-être qu'on aura des maîtres qui ne nous battront pas. Ou alors, si on est battu, on saura pourquoi... le plus triste, de recevoir des coups, c'est quand on ne sait pas pourquoi...

Et d'abord, les coups, même pour rire, ça fait de la peine. Tu te rappelles, Fanor, comme tu étais malheureux quand les gamins, le jeudi, jouaient à la guerre, avec des bâtons, des sabres de bois, des pincettes. On te demandait : « Avec qui es-tu, Fanor ? avec les Russes ou avec les Japonais ? Avec les Anglais ou avec les Boers ? » Tu allais d'un camp à l'autre, tu étais avec tous, avec les Russes et avec les Japonais... tu étais pour la paix. Tu aurais voulu tout le temps qu'on jouât aux billes; alors tu t'asseyais, tu

t'intéressais à la partie, tu serais resté une journée entière...

... Une fois pourtant, Fanor, tu as mordu : quand les agents sont venus du commissariat pour arrêter de force un locataire. Tu ne savais pas, Fanor ! tu voyais quatre hommes contre un seul que tu connaissais, qui se défendait, qui criait, tandis que les autres attaquaient... tu ne savais pas...

... C'est comme moi, Fanor, une fois, je me suis battu pour de bon.. Je ne savais pas... ou du moins ça a été plus fort que moi, de me mettre dans un mauvais cas, où il fallait se battre... Il s'agissait d'un rat que l'on faisait sortir d'une conduite en démolition ; une douzaine de gamins guettaient la sortie pour l'assommer avec des pavés ! j'étais là seulement pour voir, et au bon moment, j'ai fait manquer la chasse en poussant celui qui devait écraser le rat, à coup sûr... il s'est jeté sur moi, furieux, les autres aussi étaient contre moi... tout le monde m'a donné tort...

... Et puis, peut-être que je deviendrai riche ! je te rachèterai, Fanor ; tu ne me quitteras plus. Et tu verras : quand on est riche, on mange

assis à une table, à tous les repas, même le matin! tu te poseras près de ma chaise...

... Dix francs, monsieur, c'est un bon chien... oh! vous pouvez regarder, les chiens c'est comme les gens, on lit dans leurs yeux qu'ils ne sont pas méchants. Voyez les yeux de Fanor, comme il a l'air de vous offrir tout son possible, tout ce que vous voudrez de lui.

... Oui, monsieur, il est bon gardien ; du reste, il comprend tout...

... Alors, vous le prenez ? Vous avez bien raison... Il n'y en a pas un pareil dans tout le marché.

... Ah dame non ! sans la ficelle attachée à son collier, vous ne l'emmèneriez pas. Et vous désirez savoir où demeurent mes parents, pour le cas où Fanor se sauverait. Oui, il faut prendre ses précautions. Et moi, je vous demanderai aussi où vous demeurez, pour le cas où je passerais par chez vous ; je demanderais des nouvelles de Fanor.

... Alors... oui... vous l'emmenez tout de suite ?... En effet, puisque vous me donnez l'argent.

... Je veux vous dire comme dernier mot que

Fanor n'a pas de défauts ; s'il fait mal, il ne faudra pas le battre, ce sera involontairement. Et si, tout de même, il ne se corrigeait pas immédiatement à votre idée, ce serait de ma faute... ce serait moi en le taquinant qui l'aurais rendu désobéissant... alors quand je viendrais pour avoir de ses nouvelles, il vaudrait mieux s'en prendre à moi..

... Pardon, je me baisse... Oh ! pour rien, monsieur, pour voir si la ficelle est bien attachée à son collier...

... Vite, Fanor, embrassons-nous.

LA RACCOMMODEUSE

M. Lefable, chef de bureau, veuf depuis longtemps, vivait avec son fils Albert, âgé de vingt-cinq ans, courtier à la Bourse du Commerce.

Une bonne prenait soin du ménage, car ces messieurs rentraient déjeuner et dîner à la maison. Ils se plaisaient dans leur intérieur, où l'affection réciproque prenait une douceur de vieille camaraderie.

Le père et le fils offraient la même caractéristique dominante : ils avaient bon cœur, mais ils étaient susceptibles et orgueilleux. Malgré l'affection réciproque, des discussions assez

graves s'élevaient parfois entre eux, — parce que les idées diffèrent d'une génération à l'autre et aussi parce que l'on ne juge pas la vie de la même façon dans l'administration et dans les affaires.

Un drame éclata dans leur existence. Ils se fâchèrent à propos de Gertrude, qui s'en allait se marier dans son pays. M. Lefable, habitué à son service, voulait la retenir par des offres avantageuses. Albert prétendait que Gertrude avait diablement raison de se marier, attendu que l'exigence d'aimer était aussi impérieuse que l'exigence de manger.

La fâcherie s'aggrava si fort, qu'Albert, dans un coup de tête, se sépara de son père le jour même du départ de la bonne.

Aussitôt, M. Lefable se sentit extrêmement malheureux, il errait dans la maison solitaire, n'ayant plus de goût à rien, désemparé comme après un deuil cruel. Toutes sortes de regrets torturaient son cœur affectueux, mais quoi ? il ne pouvait pas aller chercher Albert. Il ne pouvait pas lui faire des excuses.

C'était Albert qui devait solliciter la réconciliation. Mais il avait, autant que son père,

une fierté intraitable, — et l'entêtement d'honneur, entre eux, pouvait faire durer la brouille indéfiniment.

Un mois s'écoula, tout espoir de raccommodement semblait perdu.

***

Entre temps, M. Lefable avait dû se procurer une autre bonne.

Au bureau de placement son choix fut drôlement déterminé.

Une fille de vingt ans somnolait dans le parloir aux échantillons, assise, les bras croisés, la tête sur l'épaule.

— En voilà une, monsieur, dit la tenancière, je ne vous l'offre pas ; elle est tellement bête que personne ne peut la garder, on n'a jamais vu pareille bêtise.

— Alors ? demanda M. Lefable, tout saisi.

— Alors, monsieur, la misère aura tôt fait de la placer... Elle n'a même pas de pays pour s'en retourner, c'est une enfant trouvée ; les rues n'en voudraient même pas pour le métier de la galanterie... Regardez-la, monsieur,

regardez-la : on dirait déjà qu'elle est à la Morgue.

M. Lefable parla précipitamment :

— Je l'engage, madame... C'est tout à fait mon affaire... Oui, figurez-vous, je cherchais précisément une bonne très bête, le plus bête possible...

***

Aurélie était tout étriquée dans un costume grisâtre, élimé, rapiécé; elle avait des cheveux d'un blond fadasse, un visage pointu, décoloré, des yeux ronds, peureux, et surtout des joues misérables, des joues habituées aux gifles, qui en gardaient l'empreinte ineffaçable, qui en portaient l'attente continuelle.

Son inintelligence provenait de l'affreuse condition où elle avait toujours vécu ; elle s'était ratatinée de corps et d'esprit dans la peur des coups. Depuis l'âge de onze ans, elle mangeait le pain amer de la basse domesticité, sans avoir jamais goûté une caresse, une amitié, une de ces douceurs qui développent et font épanouir la plante humaine.

M. Lefable comprit à merveille que la triste Aurélie avait surtout besoin de bienveillance. En effet, selon ses prévisions, au premier signe d'aménité, elle apparut moins bornée.

Alors, rendu clairvoyant par son propre chagrin, il fit mieux que de lui témoigner de la compassion, que de lui dire des paroles de bon maître, que de lui allouer des bienfaits matériels ; il devina le meilleur de tout, la recette magique pour améliorer les humbles et les rendre dévoués, attachés : il traita Aurélie comme une personne humainement égale à lui-même ; il ignora qu'elle fût une infime créature, sans instruction, sans dons ; il oublia l'infériorité de ses fonctions ménagères, et, chose la plus difficile du monde, il lui parla de tout et de rien, simplement, sans affectation, comme il parlait à son fils. Le seul fait de causer avec Aurélie du temps, de rien, des bruits de la rue, signifiait : « Nous sommes des associés, il n'y a pas de distance entre nous. »

Bientôt, le douloureux père confia à Aurélie qu'il avait un grand fils, absent pour le moment, mais qui viendrait un jour ou l'autre. Il trouvait

une vague consolation à vanter les qualités d'Albert, à dire sa belle prestance, l'agrément de sa moustache brune, et de sa chevelure poétique.

Aurélie, dont la pensée était vacante, se mit à rêver de M. Albert ; elle se le représenta, elle se réjouit sans motif au seul espoir de le connaître prochainement.

***

Un jour, M. Lefable, mélancolique et sans appétit, venait de se mettre à table pour déjeuner ; la serviette au cou, il commençait à casser son œuf à la coque, lorsque, sur le seuil de la salle, Aurélie éclata d'un gros rire :

— Ah ! Ah ! monsieur, je l'ai vu, votre fils ! Je l'ai vu, monsieur Albert !

M. Lefable arracha sa serviette, bondit, renversant les chaises :

— Vous l'avez vu... quand ?

— Ah ! Ah ! je l'ai vu ce matin, monsieur Albert.

— Ce matin ! Ici ?

— Oui, ici !

M. Lefable n'en entendit pas davantage : son fils était revenu, il avait fait le premier pas, la brouille était finie !

M. Lefable ne pouvait pas attendre, il voulait tout de suite tenir son fils dans ses bras, il voulait tout de suite montrer que lui-même ne gardait pas rancune. Si Albert allait douter du cœur paternel ! Il y avait cruauté à différer d'un seul instant la réponse à sa tendre et cordiale démarche.

— Je ne déjeune pas ! Je ne retourne pas au bureau ! Je me moque de tout ! cria-t-il en s'élançant dehors.

Il sauta dans un auto-taxi et se fit conduire chez les patrons de son fils.

Albert était à la Bourse du Commerce pour la cote d'une heure.

M. Lefable courut, il entra dans l'édifice, haletant, frénétique, interrogeant dix personnes à la fois :

— Monsieur Albert Lefable, s'il vous plaît, tout de suite ! tout de suite !

L'effet fut foudroyant. A la seconde, le bruit se répandit que la maison représentée par Albert Lefable exécutait un ordre co-

lossal qui allait bouleverser les cours de la journée.

Une douzaine de courtiers filaient à la suite de Lefable père et cherchaient avec lui de groupe en groupe.

— Le voilà ! Le voilà !

M. Lefable se précipita, poussa, bouscula, et tant pis pour les rieurs, il étreignit son fils à pleins bras devant cent témoins ahuris.

Mais, pendant ce temps, le coup de Bourse se produisait tout seul : une forte baisse sur les grains mettait en liquidation trois grosses maisons du marché de Paris.



M. Lefable rentra chez lui, rajeuni, fou de joie, exubérant :

— Aurélie ! écoutez donc ! J'ai rejoint Albert... Il faut vous dire que nous étions fâchés... Nous sommes raccommodés ! Ah ! je vous remercie de m'avoir dit tout de suite que vous aviez vu Albert ! Il revient ce soir même, nous dînons ensemble ! Vous allez nous préparer un festin

extravagant... Il y aura du champagne, vous en boirez, Aurélie !

M. Lefable s'asseyait, se relevait, s'agitait :

— Ah ! nous nous sommes réconciliés immédiatement, il a un cœur si excellent ! J'ai pleuré, il a pleuré, toute la Bourse du Commerce était émue. Mais, tout de même, je ne l'aurais pas cru si entêté que ça ! Imaginez-vous, Aurélie, que, par orgueil, il m'a soutenu mordicus n'être pas venu ici ! Vous n'avez pourtant pas inventé ça, que vous aviez vu monsieur Albert ici, ce matin !

Aurélie riait aux anges.

— Oh ! non, monsieur, je ne l'ai pas inventé ! Je l'ai vu, monsieur Albert, c'est bien vrai ! Je l'ai vu ce matin, sur votre cheminée, en photographie !

M. Lefable demeura un instant stupéfié, les yeux écarquillés, la bouche béante, puis il exhala une exclamation formidable :

— Mon Dieu ! Aurélie, que vous êtes donc bête !

Aurélie pâlit affreusement. C'était la phrase connue, la phrase fatale tant de fois lancée par tant de maîtres différents. Déjà Aurélie

regardait la porte, elle n'attendait plus que le geste affreux bien connu aussi, le geste impitoyable qui chasse, qui maudit, qui jette à la rue la trop stupide créature.

Mais voilà que, pour compléter la parole exclamative, son maître s'approcha brusquement, la saisit aux épaules, et, sur ses pauvres joues à claques, il mit deux bons baisers paternels, bien appuyés, là ! tout chauds de gratitude et d'admiration !

L'AMOUR IMPOSTEUR

La femme Clidois, une Morvandiote de belle race, vint à Paris comme nourrice bien payée, laissant au pays son mari et son enfant.

Au bout d'un an, son lait tari, elle dut changer de maîtres et accepter les gages moins élevés de simple domestique.

Par faiblesse de nature et sans doute aussi par calcul, elle contracta bientôt des relations avec un jeune homme de bonne famille. Une fille naquit de couches clandestines, on la prénomma Jeanne, et le père la fit placer dans la banlieue, en assumant toutes charges et dépenses. Les relations galantes cessèrent d'un commun accord.

La femme Clidois se réjouit d'être de nouveau nourrice et se désintéressa de sa progéniture illégitime.

Or, il advint que le jeune homme hérita, ne se maria pas et prit chez lui la fillette, qui eut une gouvernante et fut élevée en demoiselle du monde.

***

Jeanne atteignit dix-huit ans ; de tendres projets d'avenir la préoccupaient, lorsque sa gouvernante lui ménagea une entrevue secrète avec une femme corpulente, ayant l'aspect d'une cuisinière d'âge mûr, et qui lui tint ce langage inattendu :

— Je suis votre mère. Vous connaissez le secret de votre naissance ? Oui... mais ne m'accusez pas d'indifférence, — peu de temps après l'événement, mon mari et mon fils se sont installés à Paris et je n'ai pu faire acte maternel à votre égard, si ce n'est en me procurant des nouvelles de loin en loin. Eh bien ! votre frère utérin, Victor, vient d'être impliqué dans une triste affaire de tentative d'effraction. Ce n'est

pas un méchant garçon ; il a été surtout victime de sa faiblesse de caractère, et je réponds de lui, à l'avenir... Jeanne, écoutez-moi, voyez mes larmes : vous pouvez le sauver, car vous êtes fiancée à monsieur Louis Durbach, fils du juge d'instruction, lequel possède le droit absolu de rendre une ordonnance de non-lieu... Sachez que je ne survivrais pas à la mise en accusation...

Jeanne passa par une crise de conscience terrible ; les parents de son fiancé étaient gens austères, intraitables en leurs préjugés ; déjà ils avaient fait une assez vive opposition au mariage, à cause de sa filiation de hasard. Il apparaissait hors de doute qu'une histoire criminelle ruinerait irrémédiablement ses chères espérances. Devait-elle sacrifier son bonheur à cette mère, à ce frère pour qui, en bonne logique, elle n'éprouvait d'autre sentiment qu'une grande commisération ?

Elle se révoltait :

— Non! je ne peux pas sciemment rompre mon mariage, je ne peux pas renoncer à la tendresse de mon fiancé... la vie serait finie pour moi...

Mais un remords subsistait ; elle se reprochait son égoïsme, et les supplications maternelles revenaient sans cesse déchirer mon cœur.

Soudain, une calme clarté dissipa ses hésitations et ses craintes, comme un rayon du ciel entré dans une grotte obscure dissipe de vains fantômes :

— Mon amour survivrait aux pires épreuves ; si Louis m'aime d'une tendresse égale à la mienne, il peut connaître la douloureuse situation et chercher avec moi un dénouement supportable.

***

Les deux fiancés étaient blonds ; leur visage clair avivé de rose offrait une expression charmante de franchise, de candeur intelligente ; ils se souriaient sans cesse, le front pur, les yeux lumineux.

Louis entendit la terrible confidence, un soir d'été, sur le balcon du salon, alors que les parents étaient restés autour de la table de lecture, voulant, — avaient-ils dit, — laisser

ces enfants libres de leurs innocentes causeries.

Ah ! ces heureux enfants, qui n'avaient à suivre que leurs rêves ou bleus ou dorés !

Jeanne, les coudes sur l'appui de fer, la tête baissée, parla vite, d'un accent désolé. Louis la sentait trembler toute contre son bras.

Quand elle crut avoir exposé l'affaire entièrement, elle se tut, n'osant tourner son regard vers l'aimé. Un silence pesa. Elle avait le vertige : à la hauteur d'un quatrième étage, le vide agrandi de ténèbres symbolisait l'abîme où s'engloutit le bonheur.

Mais son souffle s'arrêta. Louis parlait maintenant, la voix à la fois grave et comme brûlante de ferveur dévouée :

— N'omettons aucun renseignement... Victor Clidois... une tentative d'effraction... avenue de Montsouris...

Jeanne relevait peu à peu son visage, une bonne émotion faisait couler ses larmes :

— Alors, vous m'aimez encore autant !... Je ne perçois aucune froideur, aucun regret... Combien je suis reconnaissante !...

— Pourquoi vous aimerais-je moins ? protesta Louis. Parce que vous montrez des sentiments charitables ? Quel triste cœur serait le mien ! Tenez : la divinité protectrice des amoureux vient à l'instant de me dicter la ruse propre à sauver ce garçon incriminé. Premièrement, je vais ce soir même demander à mon père, contre toute habitude, et d'un ton mal assuré qui éveillera son attention : « N'as-tu pas une affaire Clidois ? Et peut-on espérer un non-lieu ? » Puis, dès demain, je verrai le secrétaire greffier de mon père, un vieil ami à moi, j'obtiendrai qu'il glisse, dans les objets saisis chez l'accusé Clidois, une lettre signée de mon nom...

— Ah ! mon Dieu ! une lettre !...

— Compromettante, nécessairement ! Et le libellé en sera bien simple :

« Mon vieux Clidois, hier, quand nous nous sommes rencontrés dans cet établissement de nuit, j'étais ivre, outre mesure. Ce fut par plaisanterie que je vous indiquai ce cambriolage possible, chez les parents d'un camarade, avenue de Montsouris... plaisanterie compréhensible : mon père est dans la justice ! Donc, oubliez mes paroles, etc. »

— Jamais une telle conduite ne paraîtra admissible !

— Quelle que soit sa stupéfaction, mon père ne pourra récuser une preuve matérielle ; d'ailleurs, des reproches me furent adressés naguère, à bon droit, pour des fredaines d'étudiant... Mais je veux à mon tour remercier votre tendresse : vous venez d'accueillir sans indignation l'aveu de mes juvéniles égarements.

Loin d'être moins éprise, Jeanne souriait de confiance en la toute-puissance de l'amour : avec quelle admirable promptitude Louis avait trouvé le moyen de se dévouer !

Et elle pensait, ravie, un peu inquiète, un peu jalouse :

— Et moi, le cas échéant, aurais-je pareillement l'inspiration héroïque ?

***

Louis exécuta son projet de point en point et une attente anxieuse suivit.

Jeanne était amenée chaque jour chez les Durbach par sa gouvernante.

Un après-midi, les fiancés, assis près du piano, épelaient un morceau de musique, tandis que madame Durbach, installée devant la fenêtre, travaillait à une somptueuse broderie destinée à la corbeille de noces.

Soudain, M. Durbach arriva très pâle, visiblement agité, n'ayant pas quitté son pardessus.

— Que se passe-t-il ? qu'as-tu ? s'écria madame Durbach qui fut d'un élan auprès de son mari.

— Il se passe, dit-il avec une sévérité violente, que je viens de signer un non-lieu contestable, en faveur d'un jeune garnement, et cela, afin de sauver un étrange comparse...

Et, tragique, il se tourna vers son fils, dans la solennité d'un justicier.

Mais il eut un haut-le-corps : il n'avait pas vu Jeanne, en entrant. Il demeura un instant saisi, pétrifié, à la regarder, bouche ouverte. Puis, brusquement, prenant son parti, il alla droit à elle, la voix brève, inflexible :

— Mademoiselle, je ne donnerai pas mon consentement à un mariage qui unirait deux consciences par trop différentes... Vous ne méri-

tez aucun reproche, mais mon fils ne s'est pas contenté de commettre les dissipations d'un étudiant, il a osé des aventures qui ne laissent pas entière la dignité d'un homme.

Les deux amoureux n'avaient pas prévu ce dénouement affreux, désespérant. Aucune défense n'était préparée ; le désastre surprenait des cœurs affolés. Louis surtout, hagard, cloué sur sa chaise, s'abandonnait...

M. Durbach, après une pause où il sembla, par habitude de métier, attendre l'impossible justification de l'accusé, reprit impitoyable :

— Je ne donnerai pas mon consentement... Savez-vous, mademoiselle, que ce monsieur a enfreint les lois de l'honneur ?

Jeanne, haletante, ne se rendait pas, elle voulait répondre aux paroles du juge, elle voulait faire servir au salut commun ces paroles mêmes : « les lois de l'honneur ! » Ne pouvait-elle feindre une interprétation intéressée ? Oui, oui, il fallait ! l'instant était unique, c'était tout de suite qu'il fallait ou perdre ou sauver le bonheur. Louis n'avait-il pas su trouver immédiatement le sacrifice à faire ?

Oui ! la passion a son génie, et ce n'est pas en amour que faillira jamais l'héroïsme féminin. Jeanne se leva lentement, pâle, accablée, et, avec ce regard suspect, cette mine honteuse qui conviennent à l'aveu de la faute d'amour, elle répondit, humble et audacieuse :

— Si l'honneur est compromis, qui le saurait mieux que moi, monsieur ?

Pour le coup, le magistrat bondit, levant les bras en l'air ; sa colère atteignait à un tel degré qu'un seul frein en pouvait modérer l'explosion : le mépris. Pendant un instant, incapable de proférer une parole, il secoua la tête frénétiquement vers sa femme atterrée. Puis il chercha à droite, à gauche...

Mais après des gestes qui auraient voulu briser, souffleter, ses mains tombèrent ; il renonçait. Un ricanement amer retentit :

— Eh bien ! c'est du joli ! Après tout, j'aime mieux cela... et je me rétracte : il est des cas où l'autorité paternelle perd ses droits. Mon consentement vous est acquis ; mariez-vous au plus tôt.

— Mariez-vous ! mariez-vous ! répéta-t-il

avec l'intonation qu'on emploie pour chasser les gens.

Et il ajouta, ironique, ne sachant pas si vrai dire :

— Votre union sera parfaite, puisque, décidément, vous valez autant l'un que l'autre.

LA DERNIÈRE PLAIDOIRIE

En pleine célébrité, une catastrophe sentimentale avait donné à l'avocat le dégoût de tout effort : il ne voulait plus plaider; même, il ne voulait plus recevoir personne.

Trois jours de suite, son domestique avait dû violemment éconduire une vieille femme, pareille à certaine fée déguisée en mendiante des anciennes images d'Épinal : une tête de polichinelle ridée, le menton en galoche, le nez pendant. (Pour plus de similitude, la vieille portait on ne savait quel talisman noué dans un mouchoir à carreaux.) Cette malheureuse folle ne réclamait-elle pas que l'avocat fameux

allât défendre en conseil de guerre son fils, un simple soldat, banalement accusé de vol d'argent à la caserne !

Le domestique n'avait pas pris garde à sa menace d'aller s'asseoir sur le bord du trottoir, en face de la maison, et d'attendre l'avocat autant qu'il faudrait, et voilà qu'ayant commis la négligence de sortir un instant sans fermer à clef la porte de l'escalier de service munie d'un bouton, il avait été atterré, au retour, d'entendre, dans le cabinet de consultation, la voix inoubliable de la vieille, une voix en râle d'assassinée !

Il s'était tenu prêt à une expulsion de vive force, mais la vieille était demeurée près de deux heures, et — comble de l'incohérence — l'entretien s'était terminé en une sorte d'altercation : l'on aurait cru que l'avocat, et sa singulière cliente se défiaient à qui était capable de plus d'audace héroïque.

Puis, dernière bizarrerie, — l'avocat, après le départ de la vieille, avait remis un dépôt à son domestique :

— Rangez cette somme pour la rendre à la bonne femme après le procès, — mais il importe que je l'aie reçue effectivement.

***

Le jour du procès, la vieille entra dans une salle rectangulaire éclairée de côté, par une dizaine de fenêtres. Au fond, sur une estrade fermée par une barrière de bois sculpté, siégeaient les officiers devant une table ornée d'un tapis vert. Une autre barrière séparait le public du tribunal et laissait vide un parterre spacieux.

Comme il pleuvait, l'enceinte réservée au public était pleine. Les assistants étaient, pour la plupart, des gens sans ouvrage, venus là pour s'abriter : des employés en jaquette élimée, des ouvriers en veston déteint, des femmes nu-tête. Mais il y avait aussi une élite, — militaires et civils, — dont la présence était due à l'intervention annoncée d'un maître du barreau.

La vieille ne put atteindre les premiers rangs.

Elle vit introduire l'accusé pâle, amaigri, mais très droit et qui, le képi à la main, donnait une impression de tenue correcte.

Elle vit un personnage porteur d'une robe et d'un bonnet carré s'installer gravement devant un haut pupitre.

L'officier commissaire du gouvernement prononça un réquisitoire sévère ; il insista particulièrement sur ce point que l'accusé était un enfant sans père, marqué, par conséquent, d'une tare originelle, destiné fatalement au crime. C'était un de ces êtres de hasard, écume des grandes villes, qui ne se maintiennent pas dans la vie honnête malgré la sollicitude extrême dont les entoure la société, et à qui l'indulgence du tribunal ne saurait être accordée sans danger.

L'accusé répondit avec une vive émotion aux questions du président ; il affirma n'être pas coupable du vol commis dans la chambrée, mais il dut avouer que l'argent trouvé dans son paquetage ne lui appartenait pas et il fut incapable d'expliquer cette circonstance accablante.

L'avocat, la main gauche plaquée au creux de la poitrine, écouta en parfaite tranquillité ; sa tête virait ; apparemment, il comptait les juges, il supputait les dimensions de la salle

Il se leva et, tout de suite, l'on fut étonné de son intonation et de sa mimique outrageusement p ofessionnelles. Et la stupeur alla grandissante : le défenseur mélangeait sans

aucun discernement les paroles les plus vides et les paroles les plus graves. A son insu, il faisait entendre des choses vraiment déconcertantes.

Le défenseur commença par exposer avec une effrayante insensibilité que quelqu'un était venu, bien inopinément, bien mal à propos, faire appel à sa notoriété : une vieille femme gémissante, en bonnet et en tablier ; il glissa une allusion au prix élevé des grandes plaidoiries.

Ce fut extraordinaire : l'on devina, ce dont certes il n'avait pas voulu se vanter, qu'une misérable mère, demandant la meilleure, la plus chère plaidoirie, lui avait apporté l'argent de son esclavage, l'argent de ses dernières nippes vendues, l'argent indispensable de son pain.

Des périodes emphatiques s'alignaient ; et l'on comprenait que le marchand de phrases, payé pour débiter un discours très long, allait fournir la quantité, mais que, eût-il reçu un prix dix fois plus considérable, — il ne donnerait pas la moindre vibration sincère. Les assistants saisis se représentaient une mère dont l'enfant est atteint d'un mal incurable et

qui achète inutilement les remèdes les plus coûteux et qui paye la consultation ruineuse d'un praticien impuissant. Les gens se regardaient mécontents; des appréciations couraient; la bonne femme aurait mieux fait de garder ses sous.

Jamais orateur ne s'attira d'une façon aussi franche, aussi soudaine, l'unanime antipathie d'une assemblée.

Et ce fut une succession d'impressions désastreuses. L'avocat regretta, — comme le ministère public, — que l'accusé fût un enfant de bonne, un bâtard ; il ne chercha pas à le disculper de n'avoir pas eu de père, d'avoir traîné une enfance farouche dans l'abandon et la peine.

Puis il raconta l'affaire avec la désinvolture d'un expert accoutumé à cette sorte de procédure, sûr d'avance du jugement à attendre. C'était à se demander si, dans sa conviction, la défense devant un conseil de guerre n'était pas une comédie inutile.

Pourtant, la plaidoirie se dessinait importante, construite, travaillée. Et justement le morceau se trouvait hors de proportion avec

la cause si simple en elle-même et rien n'était plus choquant que cette perfection classique applicable à toutes sortes de sujets.

Quant au principal, l'argent saisi dans le paquetage de l'accusé et qui avait pu être placé traîtreusement par un mauvais plaisant, l'avocat en parla juste assez pour faire sentir que là aurait dû se porter l'effort de la plaidoirie. Des considérations philosophiques, humanitaires, lui vinrent à la bouche ; il tourna court aussitôt ; il estimait vraisemblablement que ces juges spéciaux, à qui il s'adressait, n'étaient pas des gens à apitoyer et qu'ils n'entendaient rien aux raisonnements supérieurs.

L'accusé faisant face au tribunal ne pouvait regarder son avocat, il recevait les paroles de côté, ses bras pendaient lamentables, visiblement il s'affaissait, il se sentait perdu.

La vieille, bouche ouverte, tendait le menton si violemment que la pomme d'Adam ressortait, grosse comme un œuf.

Les juges dissimulaient à peine leur malaise. Le colonel, plissant le nez, tenait son binocle braqué sur l'avocat; un vieux capitaine cramoisi tirait sa moustache à l'arracher.

Vint la péroraison, qui trahit encore le praticien, blasé, trop sûr de lui-même, trop renseigné sur le rendement de la justice militaire.

Il parla de nouveau de la femme éplorée, en bonnet et en tablier, qui était venue réclamer son ministère. Et — sans qu'il eût décrit la scène expressément — l'on se représenta la vieille suppliant : « Je veux que vous preniez mon sang, ma vie pour sauver mon enfant. » On se représenta la malheureuse n'ayant jamais rien goûté de bon, ni jamais rien dépensé pour son propre bien-être et qui, en une fois, dépensait jusqu'à la souffrance de ses derniers jours.

En échange d'un si énorme sacrifice, l'avocat se contenta de solliciter, en faveur de l'accusé, l'adoucissement des circonstances atténuantes.

Une approbation ironique jaillit de l'auditoire, en même temps que les épithètes d'imbécile, de canaille, rebondissaient jusqu'à l'enceinte du tribunal.

Les membres du conseil de guerre se retirèrent pour délibérer.

La vieille saisit le bras de son voisin, un soldat colonial, et elle chevrota :

— Qu'est-ce qui va arriver ?

Le colonial eut peur ; il avait vu des yeux crevés moins effrayants que ces yeux de la vieille saignants de larmes.

***

Or, ce tour de force si dangereux qui n'avait chance de succès que vis-à-vis de juges occasionnels et imbus de l'esprit de caste, — cette tentative insensée avait réussi : l'avocat avait attiré sur lui-même l'antipathie destinée à l'accusé. L'avocat s'était montré maladroit au point d'annuler le tort possible de l'accusé, il avait été insensible au point de rendre le pardon nécessaire, au point de faire que l'absolution devînt une riposte forcée, une réponse de l'humanité militaire à l'ignorante sauvagerie du pékin discoureur. Il avait fait que les juges ne pouvaient condamner sans partager en quelque sorte le charlatanisme odieux de l'avocat emportant l'obole de la pauvre mère.

Après un colloque rapide, les officiers rentrèrent, majestueux. Dans le silence de la salle attristée par le jour pluvieux, le colonel se

dressa ; aux premiers mots, l'assemblée entière vibra et se pencha sur son geste.

Le juge considérait alternativement le soldat inculpé et le défenseur. Et, tout à coup, la voix s'enfla hautaine, vengeresse et l'officier-juge sembla proclamer l'incapacité, l'opprobre de l'avocat, quand il prononça l'acquittement.

Le soldat réhabilité souleva les bras, ressuscita, comme il aurait fait, moribond, si on lui avait transfusé le sang maternel.

Et l'avocat s'en alla sous les huées, — vidé de sa précieuse réputation, — ayant « payé » autant que la vieille qui, d'une seule offrande, avait vidé le trésor de sa misère.

LES GANTS

Le vieux Will, commis de l'usurier Grinchmann, n'avait pas toujours été un pauvre hère. Jadis il avait conquis l'affection d'une jeune femme, Catherine Johnson, et un enfant était né de leur secrète liaison.

De tragiques aventures avaient séparé les amants, mais Will s'était arrangé pour ne pas perdre de vue Catherine et son fils Harry, maintenant âgé de vingt ans.

Ce jour-là, — en l'absence du patron, — le vieux Will, agité de la plus cruelle émotion, piétinait entre le coffre-fort, les cartonniers poussiéreux et la table chargée de paperasses.

La veille, Harry, ne soupçonnant aucunement que le vieux Will fût son père, — était venu dans ce bureau même, essayer de négocier un emprunt de cinq mille francs. A défaut de cette somme, Catherine Johnson, engagée dans une malheureuse affaire commerciale, se trouverait privée de tout moyen d'existence et sous le coup d'une condamnation judiciaire !

Hélas ! dans cette affreuse situation, les garanties offertes par Harry étaient insuffisantes et l'usurier refusait impitoyablement le moindre prêt.

Une partie désespérée restait à jouer : il fallait voler les cinq mille francs, là, dans le coffre-fort. Oui, mais il fallait disparaître aussitôt ! A cela, le vieux Will se résignait facilement, il ne tenait plus à la vie.

Alors, se dressait une question terrible, à résoudre sans retard : comment disparaître ?

Le sursis accordé à sa chère Catherine expirait le lendemain. Trois heures étaient sonnées ; dans quelques minutes, Harry se présenterait pour recevoir la réponse définitive de l'usurier ; il fallait se décider.

Le vieux Will s'assit près de la cheminée sans

feu ; par habitude, il allongea ses jambes vers la grille aux cendres froides ; le coffre-fort était à sa gauche, scellé contre la cheminée ; à sa gauche aussi, la table de travail touchait d'un bout à la fenêtre sans rideaux. Les vitres, au niveau de la table, étaient en verre dépoli ; une clarté grise d'hiver entrait chichement par les vitres supérieures.

Alors, ses sentiments à l'égard de Harry se précisèrent étrangement : il l'aimait autant que pouvait le faire le meilleur des pères, et il était sourdement fâché contre lui.

Depuis l'adolescence, Harry manifestait un orgueil fort déplaisant. Harry, fils illégitime, sans ressources, vivait à la charge de sa mère, dans l'oisiveté, — sauf quelques études classiques. Il offrait la tenue prétentieuse, les manières dégoûtées d'un lord millionnaire.

Spécialement, le vieux Will ne pardonnait pas le ton de profond mépris dont il avait sottement usé envers lui-même, dans cette affaire d'emprunt, où il aurait dû, tout au contraire, agir avec une adroite obséquiosité.

Décidément Harry était un garçon frivole, indécis, peu pratique.

C'est pourquoi Will écarta le projet de voler lui-même les cinq mille francs et de se suicider ensuite.

Dans l'intérêt de Harry, il fallait l'abandonner à la fatalité, il fallait le contraindre à une action qui le transformât, qui lui trempât définitivement le caractère.

Quelle fatalité ?

Quelle action... ?

Le vieux Will savait...

Depuis quelques jours, Harry n'avait même plus d'argent de poche ; il ne pouvait pas vivre ainsi, — il ne pouvait pas renoncer à toute joie, à toute élégance : il y avait l'avenir qui s'offrait, avec toutes les promesses de bonheur, — il y avait sa mère, sa maîtresse... il y avait son intelligence, sa jeunesse.

D'autre part, il ne pouvait se plier à des besognes fastidieuses, humiliantes, et il ne pouvait demander secours à personne.

Récemment, contre toute habitude et sous un faux prétexte, Harry s'était présenté chez une amie de sa mère, une personne âgée vivant seule. Que s'était-il passé ? Will savait que devant la mine étrange de Harry, la vieille

dame prise de peur avait cogné au mur pour appeler sa voisine...

Eh bien oui ! la vie de Harry était engagée de telle sorte que forcément, fatalement, elle aboutissait au crime.

Eh bien, oui ! dans l'intérêt de Harry il fallait le laisser acculé, dans l'obligation de commettre un coup...

Le vieux Will secouait la tête devant le foyer mort :

— Certain acte audacieux rend un homme pondéré, sage et digne pour le restant de son existence, — certain acte terrible, au lieu de perdre un individu, le relève au contraire. Et aussi certains hommes ont absolument besoin du crime pour acquérir une solide et définitive honnêteté. Combien d'hommes respectés dont la fortune a pour base le crime indispensable ! Il semble qu'un crime secret, un seul, soit la base la plus solide pour la fortune et pour la vertu. Que de preuves réunies depuis des années ! Will avait vu des emprunteurs venir pour deux pauvres livres sterling : ils n'avaient ni relations, ni famille, ni réserves d'avenir, rien, — mais ils avaient le meurtre dans les

yeux... et soudain voilà une chance mystérieuse, les voilà qui s'établissent, qui prospèrent, les voilà parfaits, honorables, sévères. Si on les avait secourus, si on leur avait donné des fonds pour s'installer, ils n'auraient pas réussi ; l'argent mystérieux dégageait une puissance particulière...

Le vieux Will regarda sa montre et continua ses réflexions :

— Eh bien, oui ! C'était lui-même que Harry devait tuer pour prendre les cinq mille francs ! il fallait présenter une tentation irrésistible : le coffre-fort entr'ouvert, la demi-obscurité, la solitude avouée de la maison...

Harry cherchait un coup à faire. Will qui allait se poster souvent sur son passage, dans les rues, n'avait aucun doute à cet égard ; il voyait le meurtre entre les yeux d'un homme aussi distinctement qu'il voyait son chapeau sur sa tête ; et il avait remarqué en frissonnant que Harry avait de longues mains pâles. Depuis lors, une idée fixe le hantait ; la nuit, dans son sommeil agité, il voyait ces longues mains pâles qui s'approchaient...

Dans ces conditions, le devoir était dicté tout

net par des sentiments affectueux et humanitaires ; le devoir commandait que Will se dévouât pour empêcher qu'une autre personne ne fût victime de son fils et pour assurer le succès et l'impunité à Harry. Pouvait-on laisser Harry libre de choisir tel ou tel coup — et par suite exposé à un insuccès ? Savait-on comment Harry s'en tirerait ailleurs que chez l'usurier... il serait à la merci d'une résistance inattendue. Ici, nulle difficulté, nul risque et rien ne le trahirait ; certaines paperasses mêmes étaient préparées pour égarer à jamais les recherches policières.

Une belle sérénité gagnait le vieux Will :

— Depuis longtemps le chagrin, la misère, m'avaient décidé au suicide. Aujourd'hui strictement je mets ce projet à exécution, mais au lieu de presser moi-même la gachette d'un revolver, je fais agir mon fils... et strictement aussi, je fais qu'il n'est pas coupable puisque je le tente et puisque je suis consentant...

Will se plaisantait lui-même :

— Quoi ! pour sa minute dernière un père peut-il souhaiter mieux que d'avoir son fils auprès de lui !... Au lieu d'une triste fin égoïste,

dans la solitude et l'abandon, je m'offre le luxe d'un décès en famille... les bonnes choses ont été si rares dans ma vie... une fin de rentier à héritage quoi ! Et, encore une fois, je ne rends pas Harry si monstrueux ! Tous les jours des enfants tuent leur père ou leur mère ; — la nature et la civilisation le permettent, cela fait partie du droit des gens et du code de succession. La seule petite nuance, pas trop dérisoire, serait que l'on a tort de supprimer son père d'un seul coup, l'usage honnête voulant que l'on prît son temps pour le tuer à coups d'exigences, de tracas, à coups d'ingratitude, de vexations...



Le vieux Will venait, sans se lever, de faire jouer le secret du coffre-fort, lorsque la porte s'ouvrit (une clef était dans la serrure à l'intérieur), et sur le seuil parut Harry, blond, mince, grand, presque imberbe ; il portait un chapeau melon, un pardessus noir à col de fourrure, des gants de peau gris foncé.

— Entrez donc, jeune homme, asseyez-vous, fit le vieux Will en se tournant.

— Inutile, répondit sèchement Harry, je demande un oui ou un non et je n'ai pas de temps à perdre.

Il avança cependant et repoussa la porte.

— Minute, jeune homme, les cinq mille francs, je les ai, mais les garanties sont insuffisantes. Avez-vous de plus solides garanties ?

— Pas d'autres que celles déjà dites.

Comme Harry faisait mine de s'en aller, le vieux Will tira le panneau du coffre-fort et montra l'intérieur béant :

— Quel dommage !... Je n'avais pas un sou de plus, mais enfin j'avais la somme...

Harry, debout, à trois pas de Will, eut un balancement, comme si quelqu'un le retenait malgré sa volonté :

— Je vous répète que ma situation ne s'est pas modifiée... par conséquent, je m'en vais...

Il dit ces derniers mots sans fermeté, et il s'immobilisa, les sourcils froncés, vers le vieux Will. Celui-ci reprit tranquillement, comme s'il répondait à une insistance :

— Je suis le premier à déplorer qu'il faille tant de formalités pour faire passer deux cents livres sterling d'un endroit dans un

autre, — surtout quand — de fait — il n'y a qu'à étendre le bras.

Les yeux de Harry firent soudain le tour de la pièce, et il joignit ses mains gantées, taquinant du pouce un bouton de son pardessus, à hauteur de la ceinture.

– Pourquoi tant de circonlocutions ? Songez-vous à augmenter les intérêts qui devaient être de vingt pour cent ? demanda-t-il en affectant de considérer les papiers épars sur la table.

Le vieux Will, toujours assis, les jambes croisées vers la cheminée, changea légèrement de position ; il cessa de regarder Harry en face, il baissa le front comme s'il cherchait ses idées à quelque distance, sur le parquet — et son attention dissimulée se concentra sur les mains du jeune homme.

— S'il vous plaît, dit-il avec un effort, secret pour secret, nul au monde ne saura que vous avez mis les pieds ici ; de votre côté, ne parlez à personne du taux discutable de nos opérations.

Harry avait déboutonné son gant de gauche et il en tirait doucement la partie supérieure retournée. Un ricanement singulier lui échappa :

— Soyez tranquille, je n'ai nul motif de célébrer nos relations...

Et voilà qu'il enleva d'un coup son gant et le plaça dans sa poche extérieure, dépassant comme un mouchoir de soie. Puis il chercha vivement sa montre :

— Quelle heure donc ? dit-il.

— Quatre heures et demie viennent de sonner, déclara Will.

— Ah ! mais j'ai plus de temps que je ne croyais, je marque cinq heures...

Et Harry tint sa montre un instant, si maladroitement que Will put constater le mensonge: le cadran n'indiquait même pas quatre heures et demie.

— Vous avancez, jeune homme, à cinq heures il fait nuit.

— Hum... oui... le jour baisse diablement, dit Harry, qui rajusta son pardessus.

La main dégantée apparaissait longue et pâle.

Will eut un court frisson ; il parla cependant avec netteté :

— En effet, on n'y voit plus beaucoup... mais je crois qu'il est inutile d'allumer, pour échanger de simples paroles, économisons un peu de lumière.

— Oh ! certes, inutile d'allumer... Je réfléchis que je pourrais vous offrir comme gage supplémentaire des titres... des titres au porteur... que je vous apporterais...

La main nue, soulevée dans la pénombre, paraissait de plus en plus livide.

— A la bonne heure ! Je supposais bien qu'un jeune homme aussi élégant n'était pas à court de garanties, proféra Will sourdement.

Il eut un éblouissement ; les doigts pâles déboutonnaient le gant droit. Il se hâta, impressionné :

— Et j'ai pris des renseignements sur votre mère, sur votre admirable mère... il n'était pas admissible qu'un fils, en pareil cas, ne tentât pas l'impossible...

Harry jeta un regard à droite et à gauche, ses pieds bougèrent.

— Ces titres, je tiens absolument à les conserver, voilà pourquoi je ne vous en avais pas parlé.

Les doigts pâles se crispaient sur le gant, ne se décidaient pas à le tirer.

Le vieux Will, oppressé, continua :

— Vraiment, la pénible situation de votre mère m'avait intéressé... Sans votre affaire, selon l'habitude, j'aurais pris congé ce samedi

après-midi... je suis même venu à l'insu de mon patron qui reste à la campagne jusqu'à lundi... Je suis seul... seul comme dans un désert... Toby, le garçon de courses, a jugé bon de se reposer... et il n'y a même pas un voisin dans cette baraque...

Will fut pris d'une toux spasmodique : le gant droit s'en allait doucement, une seconde lividité apparaissait...

Harry remuait sur place, ses jambes n'obéissaient plus à sa volonté :

— Je voudrais avoir la certitude que je pourrai prochainement dégager les valeurs en question... si je vous les apporte...

Si décidé que fut le vieux Will, il perdit son sang-froid : le gant droit enlevé rapidement, passé dans la poche du pardessus, les deux mains livides se tâtaient. Il chevrota, incapable de résister à l'instinct de la conservation :

— Mais... voyons... ces titres ne seraient-ils pas frappés d'opposition !... Attendez... ces doigts... je veux ... je veux allumer...

. . . .

Ce fut seulement au coin du pont que Harry pensa à remettre ses gants.

Brusquement, il s'arrêta, il dut s'appuyer au

parapet ; ses jambes flageolaient, ses genoux s'entrechoquaient ; un de ses gants était resté là-bas ! Et ses gants, neufs de la veille, portant la marque du magasin, avaient été livrés chez lui, après déplacement des boutons ! Avec le numéro d'ordre inscrit sur le livre de commerce et répété sur chaque gant, on aurait son nom et son adresse !

Or, en quittant la maison de l'usurier, il avait fermé la porte à double tour, emporté la clef — et cette clef, il venait de la jeter dans la Tamise !

Il resta longtemps, les yeux désorbités devant une vision nette, implacable, certaine. Avec cette faculté surhumaine d'évocation donnée parfois aux agonisants, il reconstituait la scène fatale : le vieux s'était débattu, avait griffé le pardessus, et — comme un noyé s'accroche frénétiquement au plus petit objet solide, — il avait agrippé, dans une crispation, le gant qui sortait à demi de la poche de côté. Sans le vouloir, le vieux avait saisi l'infaillible dénonciation de son meurtrier !

L'IMPORTANCE PERDUE

Mademoiselle Hermance de Chrysor était jolie à ravir, spirituelle et royalement dotée, mais ses tendances à l'excentricité désolaient sa famille.

Elle plaçait si haut son orgueil, que les adulations mondaines l'excédaient ; elle savait que flatter n'est pas aimer et répétait comme un refrain coutumier :

— Je ferais n'importe quel sacrifice pour connaître, chez quelqu'un, des sentiments désintéressés. Vraiment je m'ennuie, j'ai le cœur désert.

Tous à la maison vivaient dans la crainte

continuelle d'un coup de tête, d'une extravagance. Elle avait vingt ans, sortait seule, agissait à sa guise, n'admettait pas les remontrances. Si on lui reprochait ses airs hautains, ses impertinences, elle répondait victorieusement :

— Je ne peux pas affecter une fausse modestie, ni mentir contre l'évidence. Quand vraiment je ne serai pas supérieure aux gens qui m'environnent, je le sentirai, je l'avouerai sans hésitation ; aussitôt se manifestera mon humilité ou mon état d'égalité. Car, moi-même, je regrette d'être une personne si exceptionnelle et, par suite, si isolée. Tenez ! si je voyais un moyen de déchoir et de me rapprocher des gens ordinaires, je ne balancerais pas un instant...

Les parents lançaient des protestations effrayées et embarrassées ; car la supériorité d'Hermance était indéniable, sous tous les rapports, — mais il ne faut pas qu'une jeune fille songe à se défaire de ses avantages, ni d'aucun de ses mérites ! Miséricorde ! la valeur d'une jeune fille est intangible, rien ne doit en amoindrir l'intégrité. Bien au contraire

il existe, mademoiselle, une importance unique, qui ne saurait jamais être trop défendue !

Hermance éclatait de rire, ses yeux bleus luisaient trop limpides, et elle effleurait d'un geste prodigue et insouciant les frisons dorés de son opulente chevelure.

***

Les fêtes, les soirées se succédaient et bien entendu un véritable concours d'idolâtrie masculine était organisé autour de la séduisante héritière. Celle-ci, réprouvant les platitudes, les hommages outrés, finissait par éprouver un grand mépris de la gent moustachue, et elle devenait de plus en plus dédaigneuse, comme si son orgueil s'augmentait de toute la dignité perdue par les flatteurs et les soupirants.

L'inquiétude des parents était au comble depuis qu'elle avait dit, énigmatique et résolue :

— Il faudra pourtant que je trouve quelqu'un, un homme digne de ce nom, qui, par sa force de personnalité, son attitude maîtresse, me ramène au respect humain.

***

Un jeudi, jour de réception, à l'heure du thé, le grand salon étant plein, Hermance arriva du dehors comme une folle, tomba sur un fauteuil sans avoir quitté son chapeau et, en riant et sanglotant, elle exhala cet aveu :

— Je n'ai plus mon importance !

Il y eut un instant de silence dû à la stupeur, à la consternation ; chacun se regardait, dans l'épouvante de comprendre.

Hélas ! rouge, haletante, elle répéta en précisant :

— J'ai fait une rencontre... et je n'ai plus mon importance.

Pour atténuer le scandale, madame de Chrysor voulut emmener sa fille, mais celle-ci se débattit. La mère s'évanouit.

Une vieille tante, subitement atteinte de démence, avait couru dans l'antichambre et carillonnait au téléphone, sans indiquer de numéro ; elle appelait la « magistrature », la police, — racontant avec incohérence qu'un grand crime venait d'être commis.

Pendant que l'on donnait des soins aux personnes de la famille, les simples visiteuses eurent vite fait de prendre leur parti du désastre et ne songèrent plus qu'à savoir des détails. Elles entouraient Hermance à demi écroulée dans un fauteuil et, dissimulant leur avidité sous des apparences désolées et indulgentes, elles questionnaient en toute hâte :

— Où donc ? ma pauvre enfant. Qui ? quel genre de personnage ?

Hermance les regardait comme au sortir d'un rêve et répondait avec l'abandon qui suit les faits irréparables :

— Mais... dans la rue... un homme... sans âge.

On n'osait plus interroger davantage. Enfin elle se redressa, soupira largement et fit signe à ces dames de reprendre leurs sièges :

— Je vais tout vous raconter.

Un cercle serré se forma, les visages angoissés se tendirent vers la narratrice qui parla posément, presque de sa voix ordinaire.

— Vers trois heures je suis allée en automobile au ministère pour me plaindre qu'une mienne recommandation, déjà ancienne, n'eût pas été suivie d'effet.

» Non seulement j'obtins une immédiate satisfaction, mais les excuses, les protestations, les assurances de dévouement me furent prodiguées. Je fus flattée de constater une fois de plus que par mon titre, ma fortune, mon élégance et sans doute par quelque agrément personnel, j'avais intimidé les directeurs, les chefs de cabinet, le ministre lui-même.

» Pour mieux goûter mes agréables pensées, je renvoyai Baptiste avec son véhicule et voulus revenir à pied. J'avais conscience d'être une petite souveraine devant qui s'inclinaient les plus puissants. Tout en marchant, je répétais et classais les formules exquises qui m'avaient été offertes.

» Ce fut alors que j'arrivai au coin de la rue de Grenelle, près de l'ambassade ; une longue file de coupés bordait le trottoir et le seul espace laissé aux piétons pour traverser était presque complètement obstrué par un marchand des quatre-saisons qui semblait ne pas savoir s'il devait ou non démarrer sa voiture couverte d'une bâche.

» J'étais d'humeur expansive ; par plaisir, je voulus condescendre à parler au bonhomme.

Je lui demandai gentiment, avec cet air affecté, cette petite bouche que nous faisons dans les salons :

» — Peut-on passer ?

» Par suprême bon ton, je prononçai l'*a* de passer très doux, comme dans « chasser ».

» Le marchand était dans le genre de notre jardinier : figure halée, usée, moustache grisâtre, chapeau de paille cabossé, tablier bleu à bavette.

» Il prit son temps pour répondre. Sans un mouvement autre que celui des yeux, il considéra toute ma personne, ma millionnaire et splendide personne ; il détailla manifestement ce que détaillent de moi, avec respect et prétention, les adorateurs princiers. L'impassibilité profonde, indestructible ne cessa pas de posséder son visage, et — sans hâte — il proféra d'un accent inoubliable, neutre et significatif à l'infini :

» — Passe, si tu veux. (L'*a* très long, comme avec un accent circonflexe.)

» Aucun terme ne saurait donner une idée de l'immensité expressive contenue dans sa laconique réponse. Un fait principal appa-

raissait; cet homme était livré à un sentiment majeur, formidable, et rien ne comptait, rien n'existait en dehors de sa pensée actuelle. Il avait pris conscience de toute ma valeur vraie ou conventionnelle ; et, à moi, ce mirage de puissance, de beauté, de richesse, ce symbole de joie, de jeunesse, d'avenir, à moi ce ciel, ce paradis et ce soleil, il disait, sans l'oscillation d'une fibre :

» — Passe, si tu veux.

» Cela signifiait : tout m'est indifférent, et toi plus que tout le reste. Tu n'approches pas en importance de l'infini de ma préoccupation ; ma songerie te laisse à des millions de lieues de distance.

» Et il ne m'adressait ni grossièreté, ni colère, ni mauvais vouloir. Non, je ne valais pas un mouvement d'âme, je ne valais pas cette pichenette d'âme qui s'appelle un agacement, pas même cette imperceptible attention donnée à une mouche qui se pose.

» Je ne fus aucunement choquée. J'eus cette impression d'être entrée dans la pensée immensément respectable de cet homme, comme à l'étourdie on entrerait en chantant dans une chambre d'agonisant.

» A l'instant même, comme tombe un vêtement détaché, s'en alla de moi, non seulement la croyance en ma supériorité, mais la croyance en ma valeur égale.

» Timide, je lui demandai avec beaucoup de douceur et de déférence, sur un ton d'excuse craintive :

» — Vous ne vendez donc pas, aujourd'hui ?

» Il secoua la tête et parla lentement, la voix baissée, comme pour lui seul :

» — Non. Je parcours mon chemin habituel, avec la bâche sur ma voiture... Fermée pour cause de décès...

» Il souleva un coin de la bâche :

» — Mon chien est mort.

» J'aperçus l'animal étendu.

» Le bonhomme ajouta, pénétré, pensant très haut, très loin :

» — C'était mon ami, il tirait la voiture avec moi. Il faut connaître le poids des choses et la pente des rues. La fleur, la salade, ce n'est pas lourd ; mais les légumes pèsent. La rue de Rome est assez douce, mais la rue Lepic est raide. Fanor était un bon chien côtier. Et puis... Dans quinze ans de ma vie en plein vent, il

m'est bien arrivé quelquefois, à tort ou à raison, de coucher au poste. Quels que soient le temps, l'heure, j'étais bien sûr de ne pas être seul, sans consolation à la sortie : quelqu'un m'attendait fidèlement... Nous mangions le même pain ensemble et s'il n'y avait qu'un morceau et que je voulusse le donner à Fanor, il détournait la tête, chagriné que j'eusse si mal pensé de lui.

» Le marchand me regardait à travers ses larmes et ne me voyait qu'après de chères évocations. Il répéta ému, simple jusqu'au sublime :

» — C'était mon ami.

Mademoiselle de Chrysor sourit à son auditoire et termina :

— Maintenant vous pouvez aller chercher les personnes les plus sottes pour que je m'humilie devant elles, les enfants les plus communs pour que je les embrasse : *je n'ai plus mon importance.* Car j'ai vu un brave homme, sincère, bon, douloureux, pour qui, là, vraiment, — je ne valais pas un pauvre chien, son ami défunt.

L'EXTRÊME COURAGE

C'était au club des Bibliophiles, et là, comme partout, la conversation subissait la tyrannie de la mode. Ces messieurs discutaient « force, endurance » ; les moins sportifs même appréciaient les degrés de vaillance athlétique, avec des mines intransigeantes tout à fait curieuses à observer.

On parla d'un coureur cycliste qu'il avait fallu descendre de machine après mille kilomètres fournis d'une seule traite.

On cita le peintre Mirange qui, un soir, dans la rue, pour défendre une femme, se battit

longtemps du bras gauche, après qu'il eut le bras droit cassé.

— Eh bien ! moi, dit brusquement le docteur Varlin, j'ai constaté chez un de mes amis plus de cœur que chez aucun de vos fameux champions...

Des exclamations dubitatives retentirent. Un monsieur disert opina :

— Les individus cités sont allés au bout de l'endurance possible. Il n'y a pas de *plus* après le maximum, il n'y a que des équivalences.

Un petit monsieur blond, à lorgnon, visage de mathématicien, intervint d'un ton de politesse poussée à l'ironie :

— Si le docteur voulait bien faire la preuve, nous serions ravis...

Mis au défit, en quelque sorte, le docteur s'exécuta sans façon.

***

— Mon personnage se nomme monsieur Jean Bauvoir, chef de manutention. J'étais son médecin, je l'ai vu le jour de l'aventure, j'ai recueilli ses confidences et, en outre, les données

de la science, de la psychologie, me permettent de vous présenter un récit rigoureusement vrai.

Imaginez un homme de quarante ans, maigre, brun, doué d'une grande vigueur physique entretenue par des exercices méthodiques, notamment par l'escrime.

La caractéristique de sa nature était la vivacité, l'emportement même, sans tare morbide ; il avait le sang électrisé par le mouvement continuel de grosses entreprises.

Au moindre agacement, la sueur perlait à son front ; il lui arrivait de lancer des objets au travers de son bureau, ou bien, chez lui, d'arracher les boutons de ses vêtements, s'ils ne se détachaient pas au premier essai. Quoique autoritaire, et intraitable au point de vue de la ponctualité, il ne commettait jamais d'injustice envers ses employés, parce que l'illogisme, l'erreur lui étaient particulièrement insupportables.

Veuf à trente-cinq ans, il avait reporté sur son petit garçon tous ses trésors d'affection.

La grand'mère tenait la maison.

Et voilà que le cher enfant — Mimi, comme on l'appelait, par abréviation d'Émile — tomba

gravement malade, à cet âge critique de sept ans. Je constatai une fièvre pernicieuse, compliquée de maux de tête, de délire.

De plus, l'hérédité nerveuse rendait le petit malade exigeant, difficile, au delà de toute imagination. Pendant les quelques semaines où il dut garder le lit, des manies irréductibles lui vinrent subitement ; entre autres, il voulut avoir une montre sur la tablette de son lit, à portée de sa main. Continuellement il en vérifiait l'heure, sur la sonnerie de l'église voisine et, avec l'impatience terrible imitée de l'emportement paternel, — il s'intéressait à l'exécution ponctuelle des divers actes de la vie quotidienne : le secouage des tapis, le déjeuner, l'allumage des lampes, etc. Il s'émouvait de la moindre variation, au point que l'on dut prier le concierge de monter le courrier strictement aux mêmes moments de la journée, à une minute près.

Enfin, par-dessus tout, sa préoccupation d'exactitude portait sur le retour à six heures de son père. Dès cinq heures et demie, il prenait la montre et commençait à répéter obstinément d'une voix chantante, douloureuse à entendre :

— Il va venir, papa... il va venir, papa...

Bauvoir s'astreignait à une régularité inviolable, car un soir, pour cinq minutes de retard, Mimi avait failli succomber dans une crise de convulsions.

***

Un samedi matin, je constatai que la maladie arrivait à une phase décisive ; jusque là j'avais réservé mon diagnostic, mais le cas se précisait, il me fut permis de dire : « Ce soir je me prononcerai catégoriquement. » Et dame, il s'agissait d'un arrêt de vie ou de mort.

Vous pensez si la journée parut interminable à Bauvoir.

La distance entre ses magasins et son domicile pouvait être franchie à pied, en moins d'une heure. Dès cinq heures il envoya chercher une voiture.

C'était la veille de la Pentecôte, jour où une foule de gens assiègent les gares de chemins de fer et où les fiacres sont introuvables.

Au bout de cinq minutes, Bauvoir, incapable d'attendre plus longtemps, partit à pied en disant : « Je hélerai un cocher en route ».

A la vérité, il n'avait pas besoin de se presser, mais, dans les circonstances graves, l'imagination ne se contente pas des moyens suffisants, elle prévoit l'impossible et l'on veut être en avance, l'on veut, par précaution, avoir du temps de reste.

Dans la rue, Bauvoir ne voyait rien, n'entendait rien, il allait rapidement, autant dire sans poser sur le sol : sa pensée était auprès de Mimi tenant la montre à la main et qu'un retard d'une minute pouvait tuer.

Mais quelle imprudence de courir en aveugle, dans Paris, entre cinq et six heures du soir ! L'inévitable arriva.

Bauvoir heurta et renversa une bicyclette appuyée contre une boutique. Sans presque déranger sa pensée, ni ralentir son allure, il la releva : un petit malheur.

Ouais ! Au bout de dix pas, le voici appréhendé par un grand gaillard surgi de chez le marchand de vins :

— Eh bien quoi ! quoi donc, mon vieux ! Alors on fiche une bécane neuve par terre, et puis on s'esbigne tranquillement sans savoir s'il y a de la casse.

— Hein, vous demandez ? fit Bauvoir, arraché en sursaut à son idée fixe et ne comprenant pas, sachant seulement qu'il ne voulait pas, qu'il ne *pouvait* pas s'arrêter.

Sa brusquerie de voix, de mouvement, devait forcément être interprétée comme une provocation. Le cycliste, en effet, s'y trompa ; il serra violemment Bauvoir :

— De quoi ? de quoi ? Ah ! mon vieux, du moment que tu le prends sur ce ton-là, nous allons voir...

Par impulsion immédiate, un homme de la force et du tempérament de Bauvoir devait aussi rompre l'étreinte d'une secousse.

— Allons... je n'ai pas le temps... quelle bicyclette ? fit-il en se dégageant.

Il eut au même moment, la vision instinctive du danger, — en coup de foudre. Déjà plusieurs personnes stationnaient, un camarade du cycliste accourait et celui-ci même, ne doutant plus d'avoir affaire à un batailleur, avait ressaisi le bras de Bauvoir. Alors surgit le calcul affolé d'un père en alarme : » Toute discussion, toute explication, est du temps — et du temps c'est la vie de mon enfant... »

— Arrive, Gachon ! criait le bicycliste, aide-moi à le tenir, il esquinte ma bécane et il me bouscule encore, par-dessus le marché.

Pas de résistance qui prolongerait les choses, pensa Bauvoir. Par une volonté surhumaine, accrochant ses mains à son vêtement pour les retenir, il renfonça l'élan de sa nature. Laissant tenir ses manches par les deux hommes, comme si ses bras n'avaient aucune force, il haleta ·

— Mais non... il y a un malentendu, faut-il payer ?... tout de suite... tout de suite...

Encore une faute, cette hâte, — la réponse devant être opposante :

— Pas si vite ! C'est trop commode de payer... il faut d'abord s'expliquer... Je vais te faire voir que tu n'as pas affaire à un feignant que l'on rembarre d'une poussée... Gachon, lâche-le : on va s'expliquer...

Les deux acolytes lâchèrent ensemble ; le cycliste s'écarta lestement et, à son tour, envoya une rude poussée à Bauvoir.

Celui-ci perçut la fin de tout espoir : se battre, c'était du temps consommé. Les muscles lui faisaient mal de tension, de puissance, il aurait broyé son adversaire... Oui, mais les conséquen-

ces... la police, la foule... Il dut de toutes ses forces serrer les bras au corps, enfoncer ses ongles dans ses cuisses.

Dans ce quartier populeux, déjà s'était ramassée une rangée de curieux infranchissable. Il supputa : impossible de renverser tant de gens.

Des voix se croisaient de tous côtés :

— Il a volé une bicyclette.

— Il a provoqué l'autre chez le marchand de vins, et maintenant il ne veut plus se battre.

Devant la fatalité, Bauvoir ne cessant d'évoquer son enfant, pâlit affreusement. (Tout cela, l'instant de reprendre son équilibre, de chercher des yeux une issue.)

— Il est saoul, cria quelqu'un, regardez sa binette... Attention, il va vous arroser...

Des huées partaient à l'adresse de ce monsieur en jaquette et en chapeau melon, qui était saoul.

Le cycliste, en garde, vociférait :

— Réponds-moi donc, feignant... Viens-y donc, si t'es pas un lâche...

Les voix s'exclamaient :

— I' s' battra !... battra pas !...

C'était la foule, des gens excellents pris un à un, mais barbares, en tas. Chacun a une sagesse personnelle, mais la sagesse collective ne s'établit pas instantanément.

Bauvoir haletait et se broyait :

— Écoutez... mes excuses... il faut, de suite... mon adresse...

Du moment qu'il n'avait pas crié dès la première seconde : « Mon enfant meurt, laissez-moi... », du moment qu'il n'était pas tombé à genoux en suppliant, il ne pouvait plus maintenant changer de moyen, c'eût été prendre la voie la plus longue, c'eût été encore perdre du temps...

Le cycliste ne comprenait qu'une chose : qu'il fallait se battre et que son ennemi ne se décidait pas.

— Alors, t'es saoul, animal ? Avoue que t'es saoul...

Bauvoir ramassa la possibilité humaine d'endurance :

— Oui !

— Espèce de dégoûtant ! fit le cycliste en lui lançant une seconde poussée, et tu profites de ce prétexte pour caner !...

Des amateurs protestaient :

— Mais non !... il n'est pas trop saoul pour se donner un coup de torchon...

Le camarade du cycliste secoua Bauvoir à l'épaule, si rudement qu'il se déplaçait de cinquante centimètres d'arrière en avant :

— Es-tu saoul, oui ou non ?

Bauvoir, dont les bras étaient plus durs que l'acier et qui avait entamé sa chair malgré l'étoffe, râla :

— Saoul !...

Quelqu'un cria :

— Mais, voyez donc ! il sue de peur...

En effet, la sueur inondait la face de Bauvoir; l'eau ruisselait le long de ses joues, gouttait de sa moustache, de son menton...

Alors la constatation de cette couardise sans nom provoqua une hilarité, une explosion de mépris innénarrable.

Le sire apparaissait tellement piteux et abject que l'assentiment général accueillit ce conseil :

— Lâchez-le donc, avec un coup de pied au derrière...

— Accepté ! cria le cycliste. Place ! circulez...

la haie ! faites la haie !... Et toi, Coco, reste bien là... ne te sauve pas, avant d'emporter ton cadeau... prépare-toi...



Pendant ce temps-là, un autre drame suivait son cours à la maison. J'étais au chevet de Mimi : mes prévisions optimistes se réalisaient depuis l'après-midi.

Un enfant avait glissé jusqu'à l'extrême bord d'un précipice, je l'avais rattrapé par miracle... il était encore au-dessus de l'abîme, mais un seul petit effort restait à faire.

Après la demie de cinq heures, Mimi commença :

— Il va venir, papa... il va venir, papa...

A six heures moins le quart, un court frisson me passa dans le dos... non, pourquoi penser à un retard !

A six heures moins cinq, terriblement la peur me prit aux entrailles : si pourtant le père n'arrivait pas !

Six heures moins deux : le visage de Mimi changeait à vue d'œil.

Avez-vous déjà vu mourir quelqu'un ?... Oui, mais moi, médecin, voir l'ombre de la mort approcher invinciblement le visage d'un enfant... Tenir une douce créature à demi hors du gouffre, et sentir que l'attache cède, sentir le poids s'en aller de la main, par rupture...

***

Bauvoir eut l'impression que son exécution durait des heures. Cependant, ce fut, en somme, rapide.

Le cycliste avait annoncé :

— Attention ! je le fusille, au bout de trois...

Derrière Bauvoir, il balançait la jambe pour préparer son coup de pied. La foule, unanime, compta : un... deux... avec une pause, pour la rigolade.

Bauvoir croyait entrer ses orteils dans le sol. Il sentait que peut-être sa charpente allait craquer et qu'il allait tomber mort... Il sentait que son sang allait sauter de son corps... Mais il sentait aussi la possibilité de fuir, et que s'il pouvait durer jusqu'à la fin, peut-être son enfant serait encore vivant... Quand je recueillis ses

confidences, il se souvint très bien d'avoir vu une dame en gants blancs, au premier rang, fermer une ombrelle de soie bleue pour mieux voir. Il se souvint aussi d'un gavroche d'une douzaine d'années, pâle frangin de nos héros historiques, qui soufflait la fumée de sa cigarette avec le plus insultant mépris : « On aurait eu sa peau, mais ça ne se serait pas passé comme ça. »

Bauvoir reçut le coup, et s'élança, suivi par une bande vociférante. Mais ils pouvaient courir, aussi bien ceux de quinze ans, que ceux de vingt-cinq ! Jamais personne n'avait couru comme Bauvoir... Une voiture, heurtée, lui emporta une partie de sa manche et lui luxa l'épaule... il courait... Un autre choc lui fit faire trois tours sur lui-même... il courait...

Il franchit sa porte cochère au premier coup de six heures sonnant à l'église — mais, bonté divine ! au quatrième étage, trois coups seulement étaient sonnés...

Et la voix d'un enfant sauvé criait :

— Voilà papa !

***

Après une pause, le docteur, un peu ironique à son tour, s'adressa au petit monsieur qui l'avait invité à « faire la preuve » :

— Dans quel état se trouvait l'homme que j'ai soigné ensuite, — je m'abstiendrai de vous le dire, car je vois que vous êtes exposé aux syncopes ...Vous avez déjà, par un juste pressentiment, le bout des oreilles et le bout du nez qui blanchissent...

LA SECRÉTAIRE

Mademoiselle de Phébor était laide et malheureuse ; elle souffrait inconsolablement de sa laideur. Ses trente ans avaient sonné, sans qu'un seul prétendant lui eût jamais fait l'aumône d'un sourire.

Le cœur ne tient pas compte de la disgrâce du visage. Pareille de sentiment aux autres jeunes filles, mademoiselle de Phébor avait, comme les plus jolies, désiré les hommages et formé des vœux d'amour.

Elle avait vu toutes ses amies, les unes après les autres, réclamées par la douce conscription du mariage ; seule, elle demeurait exclue. Et

elle avait connu cet assassinat perpétuel : l'indifférence.

Alors que la plupart des douloureuses vieilles filles prennent le monde en grippe, mademoiselle de Phébor, instruite par ses propres peines, renseignée sur le martyre du délaissement, avait voulu secourir les pauvres gens, et surtout ceux qui étaient menacés d'abandon.

A l'exemple de quelques dames très âgées, pour employer son temps et ses revenus, elle s'était faite visiteuse d'un hôpital où, chaque après-midi, elle apportait aux malades des consolations verbales et matérielles. De plus, elle se chargeait de démarches touchantes auprès des parents et des amis de ceux qui se plaignaient d'être oubliés.

***

Un jour, dans la salle des convalescents, une infirmière présenta cette requête :

— Mademoiselle, le nº 7 demande si vous voudriez avoir l'obligeance d'écrire une lettre qu'il vous dicterait.

— Mais, certainement.

Le nº 7, type de charpentier herculéen, jeune, blond, la mine intelligente, était en traitement pour avoir reçu une vingtaine de coups de couteau ; des pansements immobilisaient ses mains.

Mademoiselle de Phébor s'installa devant une petite table, à l'écart, dans l'angle d'une fenêtre ; le nº 7 resta debout près d'elle.

— Excusez-moi, mademoiselle, dit-il avec peu d'entrain à cause du visage ingrat de la secrétaire improvisée, j'aurais pu m'adresser à un pensionnaire d'ici, mais on n'aime pas à raconter ses affaires à n'importe qui... Seulement, comme style, je ne suis pas très fort...

Mademoiselle de Phébor le mit à l'aise :

— Si vous voulez me permettre un conseil, votre lettre doit être comme une conversation avec la personne elle-même.

— Bon, alors je commence.

» Mon cher Benoît,

» Tu me demandes à propos de quoi j'ai reçu tant de coups de couteau. Tu dois bien t'en douter : c'est des histoires de femme...

(*L'écriture agile bronche un peu, puis se raffermit. Le n° 7 parle vite, mais il fait une pause à chaque phrase pour chercher la suivante, et mademoiselle de Phébor le rattrape toujours.*)

» ... Tout ça parce que Marguerite est la plus jolie et que moi je ne suis pas disposé à la laisser tracasser. Je n'ai pas besoin de te le dire : quand on trouve une femme à son goût on ne pense qu'à elle, on risquerait tout pour elle, le commandement lui appartient et l'on escaladerait le ciel...

(*L'écriture se hâte, brave, appuyée, à peine tremblée. Le n° 7, d'abord hésitant, retenu, oublie vite la personne qui lui sert de secrétaire et il cède sans façon aux mouvements de son âme, aux impulsions de sa nature.*)

» ... Du reste, mon vieux, il n'y a que la beauté d'intéressante dans le monde, c'est elle qui fait agir les hommes et leur donne le pouvoir des plus grandes découvertes. J'ai pensé souvent que si les femmes cessaient d'être belles, la vie s'arrêterait dans l'univers...

(*L'écriture va, heurtée, inégale, mais décidée généreusement. Parfois le n° 7 ne trouve pas le mot propre, mademoiselle de Phébor le lui souffle :*

elle participe ainsi à la rédaction, elle y a un intérêt, son amour-propre y est vraiment engagé. Le n° 7 *considère cette collaboration comme logique et tout indiquée.*)

» ... Tu connais Marguerite, elle est comme une statue, pour la régularité des traits ; tous les jours, elle donne des heures de pose chez les peintres, et déjà plus de vingt fois, son buste a été dans les expositions ; ils appellent sa physionomie le profil grec. Mais la beauté a cet inconvénient d'exciter la jalousie ; il ne faut pas trop s'en plaindre, car au fond la jalousie contient de l'admiration. Il n'y a qu'une chose de vexante, pour une femme, c'est...

(*Le n*° 7 *cherche l'expression juste : — Voyons quand on ne s'occupe pas de vous... ? — L'indifférence, prononce un peu bas mademoiselle de Phébor.*)

» ... C'est l'indifférence, mon vieux Benoît. Voilà donc l'histoire. Marguerite porte toujours la tête haute, par attitude naturelle et peut-être aussi à cause de son métier de modèle. Eh bien, les femmes de notre maison la plaisantaient avec aigreur, voyant là de l'or-

gueil. Et je ne sais où elles avaient pris de la surnommer la « Diane à deux pattes », car tu n'ignores pas que Diane est un nom de chienne. Des paroles désagréables s'échangeaient, et le côté des hommes s'en est mêlé, de sorte que la situation devenait intolérable. Tu vois ça d'ici : matin et soir les disputes ne cessaient pas...

(*L'écriture marque un ralentissement involontaire, une inquiétude.*)

» ... Pour ne pas calotter tout ce monde-là qui n'aurait pas pesé lourd dans mes mains, j'ai dit à Marguerite : Nous allons déménager. Le jour du terme, j'ai donc empilé tout notre bazar dans une grande voiture à bras. Les voisins, sur le trottoir, faisaient un rassemblement, ils critiquaient le chargement, qui n'était pas facile ; mais nous n'écoutions pas leurs moqueries. Et voilà que je n'ai jamais pu arriver à démarrer la voiture, malgré les efforts de Marguerite, poussant derrière. Tu penses si les gens riaient, lançaient des cris ; oh, hisse !... ahu ! dia, hu ! et si je m'échauffais la bile, cabré dans les brancards...

(*L'écriture court, malheureuse, rapetissée.*)

» ... Enfin, deux farceurs se détachent, sous prétexte de m'aider et ils envoient une telle poussée de côté, que la voiture est renversée et que moi-même je suis entraîné par terre. Dame! il en est résulté du vilain ; j'ai épousseté un peu vigoureusement les rieurs ; c'est « alors que les couteaux sont sortis...

(*Ah ! la pauvre écriture affolée, défaite.*)

» ... Les gaillards m'ont troué l'enveloppe assez gentiment, et tout notre saint frusquin a été mis en miettes. Mais on n'a pas abîmé Marguerite, la déesse aux peintres, j'ai pu protéger sa retraite ; il ne m'en a coûté que deux ou trois boutonnières de plus. Et maintenant, attention ! je vais bientôt sortir de l'hôpital, mon vieux Benoît...

(*L'écriture démolie, misérable, mais tout de même rapide, devient traînante sur cette dernière phrase, et elle s'arrête, incapable, à la suivante.*)

« ... On pourrait bien voir aussi la couleur de leur sang, à ces lapins-là...

— Vous êtes fatiguée ? demanda le n° 7, après avoir attendu un instant.

— Non, dit mademoiselle de Phébor, seule-

ment, j'aimerais mieux autre chose ; ceci est trop ordinaire, pas assez vengeur.

Et elle cherche ; cela se comprend, elle a mis son amour-propre à la narration. Elle parle haut, toute seule, et le front baissé, pour cacher l'immixtion défavorable de la laideur. Elle tient à faire une lettre soignée, remarquable ; elle tâtonne :

— Oui, des coups pour des coups, c'est à la portée de tout le monde, même des plus bêtes, même des moins forts : ils prennent une arme traîtreusement... Je voudrais mieux, je voudrais justement quelque chose que les imbéciles et les lâches ne peuvent pas...

Elle cherche... cachant de plus en plus la laideur mal persuasive.

Le nº 7 a écouté, sourcils froncés ; progressivement son visage s'est éclairé, redressé ; la force a monté de ses épaules à son front. Et brusquement il sourit, un peu moqueur : « Mon Dieu, semble-t-il dire, que cette secrétaire a peu d'imagination, aucune idée vraiment ; ah ! elle n'est pas bien maligne. » Et il reprend sa dictée.

... « Plus d'un à ma place, aussitôt guéri, se

dépêcherait d'aller taper dans le tas. Mais tu me croiras si tu veux, je prétends que la beauté d'une femme nous rend supérieurs... Sans doute que j'irai faire un tour dans le quartier, pour montrer que je ne suis pas mort ; mais j'irai, les deux mains dans mes poches, sans menace, en homme vraiment solide. Vois-tu, mon vieux, la bonne richesse de l'amour nous met au-dessus de la vengeance, Marguerite et moi... »

(*L'écriture court, délivrée..... L'écriture s'élance, forte, conquérante, ailée, comme la Passion, comme la Beauté.*)

. . . .

LA ROMANCE

Selon l'usage mondain, tous les huit jours, le jeudi après-midi, Louisette, âgée de dix ans, rend visite à son père, contre qui a été prononcé le divorce.

Le père de Louisette est étameur ambulant et sa mère est matelassière. Comme il s'agissait d'une union élastique, le divorce a été prononcé à grands coups de manche à balai et l'éducation des enfants est échue à la mère, en vertu d'un considérant basé sur la possession d'une paillasse de varech unique et indivisible.

« Celui qui n'a pas de paillasse ne peut pas prétendre à la garde des enfants. » Le texte est formel.

Selon l'usage mondain aussi, Louisette est amenée chez son père par une personne incorruptible chargée de limiter la durée de l'entretien.

Louisette est blonde, maigriotte, pâlotte, sa frimousse de gavrochinette semble serrée par une mélancolie indulgente ; ses yeux bleus sont limpides et sages, d'une sagesse si formidable que rien ne les fait baisser. Elle porte une sorte de robe à corsage en coutil bleu et blanc, presque longue et presque à taille, avec une ceinture de cuir jaune. Un bout de ruban de tresse bleu papillonne dans les cheveux joliment, au-dessus de l'oreille gauche.

Son chaperon est Totor, onze ans, qui habite sur le même carré, un frère autant dire, blond, nu-tête, anémique et qui offre l'aspect d'un apprenti imprimeur avec des mains noires et une figure mâchurée.

Pendant la visite d'usage, il attend dans la rue, assis sur le rebord du trottoir, les talons seulement dans le ruisseau ; il s'épluche le nez avec méthode.

Le père de Louisette a trente-huit années qui en valent cinquante, — tête anguleuse de

Breton transplanté à Paris, — il est huileux de vêtement et de peau. Il habite un modeste rez-de-chaussée précédemment occupé par un cheval de laitier. Mobilier sans prétention. Les meubles meublants sont au nombre de trois : une chaise, une table, et une longue caisse garnie de paille et de couvertures. Par terre chahutent une ribambelle de vieilles cafetières et de bouillottes mal d'aplomb.

***

Ce jour-là, l'huis étant entrebâillé, Louisette entre tout de go.

Le père, assis sur l'unique chaise, est occupé à raccommoder sa veste. Il lève la tête et hoche vers Louisette, comme pour dire : « Ah bon ! je vois pourquoi la porte s'ouvre. » Puis il continue son ouvrage.

Louisette hoche vers son père et arrêtée au milieu de la pièce, en deux mouvements de tête, elle en fait l'inspection. Rien d'insolite. Alors elle parle :

— Tiens, tu couds ?

Le père, stoïque :

— Faut bien. (*Sentencieux.*) N'y a pas de motif pour qu'un homme couse plus mal qu'une femme.

Un silence. Louisette guigne la table encombrée d'objets ménagers : pipe de terre, assiette, verre, bouteille. Elle aperçoit une tablette de chocolat d'un sou dans son papier.

— C'est pour moi, ça ? fait-elle avec une certitude heureuse en s'avançant vivement.

Le père, sur un ton large de simplicité :

— Oui. J' savais que t'allais venir.

Il y a des obligations mondaines imprescriptibles. Louisette fouille dans sa poche.

— Moi aussi, je t'ai apporté quéque chose.

Elle présente un bout de cigare à peine fumé au tiers.

Le père, en admiration :

— Ah ! il est beau, celui-là, je le fumerai, je ne le chiquerai pas.

Silence. Échange muet des sentiments paternels et filiaux. Le père :

— Et comment que ça va ?

Louisette, philosophe :

— Assez bien. On m'a volé un bon point à l'école.

— Tu l'avais mal rangé.

— Non : je l'avais mis dans mon bas, comme il faut.

— Eh bien ?

— Eh bien, mon bas était percé.

— Fallait le mettre dans ton corsage.

— J'ai rien pour empêcher que ça tombe.

— Tu ne peux pas ranger dans ton corsage avant que t'ayes un corset de vrai.

Silence. Laissez circuler la vérité !..

Le père :

— Moi, je range dans ma casquette.

Et, en effet, il loge le cigare dans cet abri, en un repli déjà occupé par des papiers et il remet le tout sur la tête.

Louisette :

— Et toi, quoi de neuf ?

— La casserole de cuivre ne va pas du tout ; le seau donne un peu, la boîte au lait aussi. Et ta mère ?

— La paillasse donne trop, du varech tant qu'on en veut, mais la laine est rare.

Nouveau silence. Les visages sont soucieux sans égoïsme. La situation économique est embarrassée dans la plupart des grands États d'Europe.

Un premier coup de sifflet venu de la rue change le cours des idées ; le temps réglementaire de la visite va être écoulé.

Le père, avec une hésitation :

— Et ta mère... Elle n'a rien dit pour moi ?

Louisette, placide :

— Si.

Le père, sans emballement :

— Quoi donc ?

Louisette, avec un redoublement de placidité :

— Elle a dit comme ça : « Tu diras de ma part à ton père que je l'em...bête. »

Immobilisation des traits chez le père, rapetissement des yeux pour une appréciation délicate, prudente.

Silence.

Un second coup de sifflet plus proche révèle que Totor, ne badinant pas avec le protocole, s'est avancé dans la cour.

Louisette prend congé :

— Alors qu'est-ce que j'y dirai, à maman ?

— T'y diras la même chose : que je l'em...bête.

Louisette ne sourcille pas. Évidemment elle s'attendait à la réponse.

— Bon. Au revoir, papa.

— Au revoir, bichette.

***

Dans la rue, tout en marchant, Louisette renseigne Totor : — Papa et maman vont se remettre ensemble.

— Comment que tu le sais ?

— Par une commission qu'ils m'ont donnée.

— La même tous les deux ?

— Oui, la même.

Totor ne trouve plus rien à dire, du moment qu'il y a échange de commission.

— Ça me contrarie joliment, continue Louisette.

— Pourquoi ?

— Parce que je couchais avec maman... va falloir que je recouche dans la soupente ?

— On est mal, dans la soupente ?

— Y a déjà Polyte et Zidor... et des puces.

On est arrivé au coin du faubourg ; une file interminable de marchands des quatre saisons stationnent du côté pair. Là, machinalement, les gens en conversation s'arrêtent un peu

— c'est comme une station pour tout le monde.

Totor auprès de Louisette réfléchit, immobile, les mains dans les poches.

— Fais-y pas la commission à ta mère, découvre-t-il tout à coup.

Haussement d'épaules de Louisette :

— Ça n'avancerait pas : du moment que la romance les tient...

Les petites voitures alignées semblent offrir un commentaire péremptoire à ces paroles : c'est la saison verte, les mouches s'asticotent au profit du fromage, on a un pot de fleurs pour quatre sous et les barbillons sont laités.

Louisette et Totor se remettent en marche. Il n'y a rien à faire contre la romance.

— J'ai une tablette de chocolat, annonce Louisette.

— Donne-moi-z-en.

— Non. Je la garde pour Polyte.

— Ah !

— Tu sais bien qu'il est malade.

— Oui.

— Eh bien, qué que t'as ? T'es jaloux ?

— Non. J'ai faim.

Détail sans importance. On arrive devant la maison.

— Tu montes faire la commission à ta mère ? demande Totor.

— Oui.

— Tiens, la v'là, ta mère, qui rentre chez le bistro.

Louisette va rejoindre sa mère ; elle réapparaît bientôt, en s'essuyant la bouche sur le dos de sa main.

Totor avide saisit cette main et la renifle.

— T'as sucé le fond d'un verre ? quoi que c'était ?

— Du vermout.

— T'y as fait la commission, à ta mère ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Parbleu ! elle a dit : « Va falloir que je me débarbouille. »

— Pourquoi que tu fais une grimace comme ça en remontant tes épaules ?

Louisette, énervée :

— Ben ! dis donc, toi ! on voit bien que c'est pas toi qui les portes, les gosses, quand c'est qu'ils arrivent.

Totor, nerveux aussi :

— Ah ! mais, t'en as un caractère aujourd'hui !... Tu sais, moi, je t'em...bête.

— Moi aussi, tu sais, je t'em...bête.

Un temps. Brusque rigolade de part et d'autre.

On se tourne le dos avec coquetterie. Ce sera bientôt la romance.

FIN

TABLE

TABLE

Paris. — Imp. L. Pochy, 52, rue du Château. — 1906-12-08.

